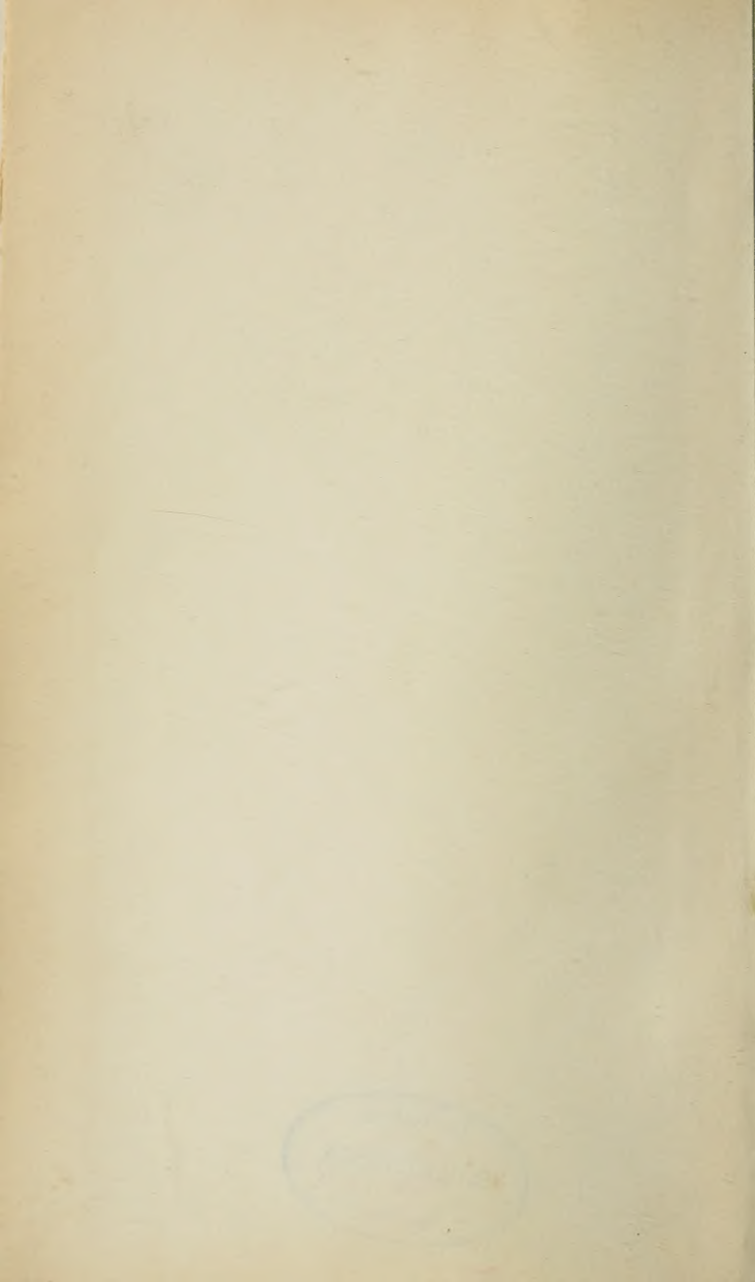
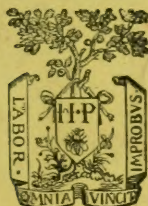




PAUL BOURGET — GÉRARD D'HOUVILLE
HENRI DUVERNOIS — PIERRE BENOIT

LE ROMAN DES QUATRE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e



50e mille

Il a été tiré de cet ouvrage :

40 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 40 ;

120 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 41 à 160 ;

300 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 161 à 460 ;

640 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 461 à 1 100.

L'édition originale a été tirée sur papier de fil.

LE ROMAN DES QUATRE



Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1923.

AVANT-PROPOS

— *Il pleut...*

— *Oui; mais le jardin, tout à l'heure, sentira tellement bon!*

— *Il pleut tout de même...*

— *La scène, comme disait Molière, se passe dans un lieu champêtre et* néanmoins *fort agréable...*

— *Molière est né rue Saint-Honoré...*

— *Que ne sommes-nous rue Saint-Honoré! La pluie y est compatissante. Elle bondit de gaieté en tombant sur les pavés. Ici, il ne pleut pas, il pleure...*

— *Une ville d'eaux!...*

— *Sortons tout de même.*

— *Mais non, nous sommes bien mieux ici; écoutez ce joli bruit d'harmonica...*

— *J'allume l'électricité.*

— *N'allumez pas.*

— *Buvons du thé.*

— *C'est bien anglais...*

— *Du chocolat.*

— *C'est bien espagnol...*

— *Du vin rouge?*

— *Quelle horreur!*

— *Et causons littérature.*

— *Littérature ou littérateurs?*

— *Littérature.*

— *Il y a eu avant-hier, à Paris, une répétition générale...*

— *Nous avons dit : littérature...*

— *Vous ne préféreriez pas jouer aux jonchets? C'est gentil, les jonchets. Cela réclame de l'application...*

— *Nous n'avons pas de jonchets.*

— *Mon Dieu, que voilà une réponse masculine!*

— *Et les bouts rimés?*

— *Dangereux... Nous n'avons qu'un poète parmi nous : ou il nous battrait, ou nous l'humilierions...*

— *Nous pourrions classer nos amis en Piqués et en Miteux. C'est très amusant. Il faut choisir : ou les mettre parmi les fous ou les rejeter parmi les ternes. On obtient des résultats inattendus, et cela apprend, en matière de psychologie, à ne pas couper en quatre le cheveu d'un chauve...*

— *Je préférerais entendre le récit d'une belle aventure qui donnât le frisson...*

— *Une histoire de campagne par un jour de pluie...*

— *Un conte de fées : la légende de ce manchon qui devient loulou pékinois.*

— *Mettons des phrases dans un chapeau; tirons*

nos phrases au hasard et faisons-en une plaquette de luxe.

— Une collaboration?

— Pourquoi pas?...

— Entre gens qui n'aiment qu'à écrire! Qui se chargera des courses?

— Moi, je vois un scénario bien décousu; un point de départ saugrenu, chacun fera sa besogne comme il le voudra et quand il y aura assez de pages, nous nous arrêterons.

— Encore quinze jours de cure... Deux cents lignes par jour pour chacun, cela fera douze mille lignes.

— Tant que cela! C'est effrayant!

— On pourrait aussi pêcher des mots dans le dictionnaire et en faire les titres des chapitres... Il y a justement un dictionnaire... Cherchons : « Amour — crâne — division — épine-vinette — foudre — homéopa hie... »

— Et si nous prenions une histoire vraie?

— Je parie qu'il en a une...

— Oui...

— Ne vous laissez pas intimider! Parlez! Parlez!

— Si mon histoire vous plaît, en ferons-nous un roman?

— A nous quatre?

— Comment voulez-vous que nous nous en tirions?

— Il y aurait d'affreuses disparates. Je réclame au nom de l'harmonie...

— *Et pourtant!... Imaginez un drame.. Le drame est là, avec ses personnages...*

— *Le mien en comporte quatre principaux.*

— *Parfait! Maintenant, imaginez un seul écrivain en face de ce drame. Il lui faudra penser en femme. Il lui faudra prendre la mentalité d un homme réfléchi, sombre, amer, puis l'insouciance d un jeune amoureux. Il devra voir ce drame avec les yeux divinateur d'une jeune fille sensible, profonds d'un philosophe... Lourde tâche... Aussi fera-t-il ce que font les romanciers, qui peuvent avoir du talent, mais ne sont pas forcément des dieux : il mettra au premier plan une figure, la sienne, travestie, — et il réduira les événements ou il les grandira aux proportions de son héros... Ce qui serait curieux, ce serait de montrer les réactions d'un fait sur des personnages aussi divers que nous voilà. Ainsi, en recréant un drame authentique, on s'approchera davantage de la vérité, — excusez le mot : les menteurs l'ont sans cesse à la bouche et en font un lamentable abus... On arriverait peut-être à cette valeur de confession que prennent les ouvrages écrits dans la forme personnelle, en évitant leur monotonie...*

— *Mais comment?*

— *Procédons par lettres. Chacun écrira les lettres du personnage qu'il aura choisi...*

— La Croix de Berny..

— La Croix de Berny, *où il y avait des choses exquises.*

— *Elles étaient de...*

— *Ah! non! Ne commencez pas! Elles étaient de Mme de Girardin, Théophile Gautier, Jules Sandeau et Méry.*

— *Mais vous croyez?...*

— *Je crois que tous les arts cherchent à obtenir le relief, pour arriver à ce but modeste qui est peut-être le but suprême : la crédibilité. Essayons d'apporter notre contribution à cette recherche en éclairant chacun à notre façon les diverses faces du sujet.*

— *Ce sera le roman bouchon de carafe ou œil de mouche...*

— *Ouvrez la fenêtre. Il ne pleut plus...*

— *Quel parfum!*

— *Allons dans le jardin. Je vous raconterai mon histoire. Nous nous distribuerons les rôles. La nuit nous apportera ses conseils, et nous commencerons dès demain.*

— *Alors, il va falloir travailler!*

— *Le docteur veut que l'on se repose après le bain.*

— *Il ne défend pas d'écrire des lettres... Une correspondance imaginaire donne moins de peine qu'une vraie... On est sûr de ne blesser personne...*

— *Et que les lettres ne seront pas vendues après notre mort...*

— *Nous vous écoutons.*

— *Cela s'est passé il y a quinze ou vingt ans...* La Gazette des tribunaux *nous renseignerait exactement. Nous mettrons les dates à Paris... Un grand... mettons : un grand peintre, en plein bonheur et au comble de la gloire...*

LE ROMAN DES QUATRE

PROLOGUE

Antoine Barge à madame Huvelot.

(Par dépêche.)

Fais appel à tout ton courage. Grand malheur arrivé. Je t'envoie ma petite Micheline. Sa bonne te remettra lettre explicative.

Prends en pitié ton malheureux frère

ANTOINE.

Antoine Barge à madame Huvelot.

Villa des Agaves. Presqu'île de Giens.
Ce 11 janvier 1906.

Ma bonne et tendre sœur,

Cette lettre te sera remise demain matin par Annette Sauvet, à qui je la donnerai tout à l'heure. La brave créature t'amène ma petite Micheline.

Ma dépêche t'aura prévenue. Tu ne peux rien avoir compris à une résolution aussi étrange, sinon qu'un événement très grave est survenu. Plus que grave, terrible, ma pauvre Marie-Rose. Aie le courage, ma chère sœur, de ne pas crier, de ne pas trembler en lisant ce que je t'écris. Du drame qui s'est passé aux Agaves, il n'y a pas deux heures, la fidèle domestique qui te porte ce tragique message ignore tout, et si je t'envoie Micheline, c'est pour que cette enfant, si éveillée déjà, malgré ses quatre ans, n'en soupçonne rien non plus. Il faut qu'elle soit préservée de tout contact avec cette affreuse réalité, et maintenant, et, si tu m'y aides, pour plus tard. Je t'en conjure, ma sœur aimée, aide ton frère, et d'abord en ne laissant pas ton visage trahir ton émotion quand tu vas apprendre qu'Annette te conduit une petite fille qui n'a plus de mère et dont le père, à la minute ou tu embrasseras l'orpheline, sur le quai de la gare, sera en prison. Annette et Micheline croient que nous allons, Angèle et moi, faire un voyage en Italie. Quel effort déjà pour inventer ce prétexte et le rendre à peu près plausible !

— Mais où est maman? m'a demandé Micheline.

— A Toulon, où elle t'embrassera à la gare.

— Et M. Roure?

— A Hyères, où il va rester pendant notre absence.

Tu l'entends, ce dialogue? Et la vérité, c'est

qu'après avoir accompagné à Toulon ma fille et la femme de chambre à la gare, où je trouverai bien un mensonge encore pour expliquer l'absence de la mère, j'irai me constituer prisonnier.

Je viens de tuer ma femme et Albin Roure, son amant.

Tu vois, ma chère Marie-Rose, que mon écriture n'a pas tremblé pour écrire cette effroyable phrase, pas plus que ma voix pour commander ces préparatifs de départ. J'aurai l'énergie de me tenir en main jusqu'au bout, à cause de ma fille. L'endroit où j'ai fait justice est loin de la villa. C'est cette étroite conque entre les rochers, au pied du bouquet de pins parasols, où nous avons tant joué, toi et moi, dans notre enfance. — Quelle ironie! — J'ai pris soin d'occuper mes trois domestiques, de telle manière qu'aucun n'ait la fantaisie, bien improbable d'ailleurs, de se promener de ce côté-là. Qu'ils croient ce qu'ils veulent, en ce moment, sur l'absence simultanée d'Angèle et de Roure! Peu m'importe, pourvu que l'on ne découvre les deux corps qu'après le départ de la petite? Ce qui me fait quelque chose, le croirais-tu? c'est de n'avoir plus le temps d'y retourner moi-même, à cette place, pour me repaître de ma vengeance, pour les regarder, comme ils sont tombés, lui le premier, elle ensuite, alors qu'elle se levait et voulait fuir. Ah! ils m'ont trop menti, trop longtemps, trop ignoble-

ment. Lui, mon ami de collège !... Tu te rappelles, Marie-Rose, comme je t'en parlais aux vacances? Je te disais mon bonheur d'avoir un compagnon qui partageait tous mes goûts. J'étais fou de dessin. Il l'était aussi. La fièvre de l'art s'éveillait en moi, en lui aussi. Nous voulions tous deux devenir peintres, malgré nos parents. Et plus tard, tu l'as connu quand nous étions camarades d'atelier. Pense que j'ai eu si longtemps le rêve qu'il fût mon frère, qu'il t'épousât. J'ai failli en vouloir à ce brave Huvelot que tu l'eusses préféré. Et quand tu es devenue veuve, il y a deux ans, j'ai espéré encore qu'un jour ta grande douleur accepterait d'être consolée, et qu'alors cet ami... Elle tremble, cette fois, mon écriture. Ah ! la hideuse, hideuse chose que cette trahison ! Je les vois hier, avant-hier, se sourire devant moi qui ne comprends pas, qui ne devine pas. A quelle époque cette infamie a-t-elle commencé? Il y a eu pourtant une première heure, une première minute où il l'a regardée d'un certain regard, où ils se sont parlé, où... Elle, elle ma femme et que j'ai tant aimée, dont j'ai été si jaloux ! Ont-ils dû rire de moi, les bons petits camarades, qui m'enviaient mon prix de Rome, mes succès au Salon, les articles, ma fortune, et « la belle Mme Barge », comme disaient les comptes rendus des répétitions générales ! Ont-ils dû me blaguer, la semaine dernière, quand le traître a quitté Paris :

— Tu sais, Roure est dans le Midi, chez les Barge.

— Ça dure donc toujours, cette histoire?

— Il paraît.

— Et Barge?

— Barge n'y voit que du feu. C'est la règle.

— Allons donc. Quand on monte sa réclame comme lui, on est un fameux roublard.

— Mais alors?...

— Alors, c'est un mari complaisant, et un lâche.

Eh bien! non, mes gentils confrères, je ne suis pas un lâche. Vous l'apprendrez demain en lisant dans les manchettes des journaux en gros caractère, — quelle rançon du succès que cette publicité! « Une tragédie conjugale à Giens. Mme Antoine Barge et M. Albin Roure tués par M. Barge. » Peut-être alors me plaindront-ils d'avoir été l'homme loyal qui croit à la poignée de main d'un traître, l'homme de cœur qui croit au cœur de sa femme, de la mère de son enfant. Ah! Marie-Rose, toi seule, qui connais si bien ton frère, tu te rendras compte, tu sauras.

Non. Je ne voyais rien, et, pourtant, j'étais jaloux. Mais pas de lui, pas d'Albin, — jaloux à vide, par une de ces intuitions comme en a l'amour, quand il est sensibilisé par une intimité qui le rend à la fois si perspicace et si aveugle. Qu'Angèle ne fût pas la même, qu'il y eût dans ce cœur, que j'avais eu tout à moi, un point mystérieux, inaccessible, je le devinais sans accepter cette impression. J'avais

en elle une si complète confiance ! Quand il s'agissait de le préciser, ce changement, je me jugeais moi-même absurde. Les premiers temps de notre mariage, c'était la croix et la bannière pour la décider à sortir. Une soirée lui était une corvée, corvées un dîner en ville, une partie de théâtre, une visite. Pouvais-je lui reprocher d'avoir pris goût au monde alors que j'avais tant dû combattre ses sauvageries, surtout quand mes succès d'artiste lui assuraient partout cet accueil flatteur dont il était si naturel, si légitime qu'elle fût un peu grisée? Ses notes chez la modiste et chez la couturière avaient doublé, triplé, quadruplé. Quoi de plus naturel encore? Mes gains de peintre ajoutés à notre revenu lui auraient permis bien d'autres dépenses, et sa beauté, dans l'épanouissement de la trentième année, parait ses toilettes. J'aimais tant à la voir aussi élégante qu'elle était jolie ! Et puis, à peine séparé d'elle, quand j'étais là dans mon atelier, en train de peindre, l'idée que d'autres hommes la regardaient dans la rue, dans un magasin, dans un salon, m'infligeait un malaise qui me faisait honte, si honte qu'à son retour, je me défendais de l'interroger ! C'était surtout dans les bals que cette jalousie à vide me suppliciait. La regarder danser avec un jeune homme, le premier venu, m'était si douloureux que je passais dans une autre pièce, où je demeurais, dévoré de remords. Je me méprisais d'une souffrance dont

je ne t'ai jamais parlé, ma chère sœur, toi, ma confidente. A quoi bon te raconter ce que je considérais comme une sorte de maladie mentale et t'attrister encore? Et, pourtant, si je t'avais tout avoué, et dès le début, qui sait si tu n'aurais pas expliqué, toi, ce changement d'Angèle par ses véritables causes? Qui sait?... Mais tout cela, c'est le passé qui me revient au cœur et à l'esprit, quand l'heure me presse et qu'il faut que tu saches tout. Ah! c'est de revivre cette heure affreuse que j'ai peur, après que j'ai supporté de la vivre! Plus de sentimentalisme meurtrier, c'est lâche. Le fait, le fait brutal. Le voici.

Il y a cinq jours, je reçois une dépêche d'Albin Roure, ainsi rédigée :

Vous demanderai hospitalité quelques jours dans votre presqu'île; suis en route pour l'Italie.

Je ne m'en étonne pas. Il m'avait, lors de son départ, annoncé un vague projet d'un voyage à Rome. Je lui télégraphie que nous irons le prendre à Toulon. J'étais si peu défiant de ce côté-là, je te répète, que je remarque aujourd'hui seulement l'émotion profonde dont cette arrivée remplissait Angèle. Ce soir-là, elle ne toucha pas au dîner. Elle voulut, ensuite, aller sur la plage, et elle demeurait indéfiniment, à rêver sans me parler, étendue sur le sable, par une de ces nuits d'hiver méridional que

tu connais, elle qui, d'habitude, passe les heures de sa soirée à fumer devant le feu et à lire quelque roman. Elle attendait celui qu'elle aimait ! Qu'elle était émue encore dans l'automobile qui nous emportait vers Toulon, le surlendemain de cette dépêche, pour y prendre le félon ! Je m'en rends compte à me rappeler ses yeux brillants, son sourire heureux, et moi, j'étais le mari imbécile qui dit à l'amant de sa femme :

— Tu vois comme le Midi lui réussit ! Est-elle en beauté !

Et lui, avec quelle hypocrisie il s'est amusé, tout le long du trajet, entre Toulon et Giens, à m'interroger sur ma peinture, comme s'il ne venait que pour moi, par intérêt pour les aquarelles dont je lui avais parlé dans mes lettres. Et je l'ai cru, et je m'entends, lorsque nous l'avons installé dans sa chambre, disant à Angèle :

— Un artiste qui aime vraiment les tableaux d'un autre artiste, quand ils sont du même âge et des rivaux, ça n'est pas commun. Mais Albin a tant de cœur !

Oui, je les ai prononcés, ces mots, et je les pensais, et je les sentais ! Juge de mon étonnement à recevoir, par la poste de ce matin, une lettre recommandée dont je ne connais pas l'écriture. Nous étions à table tous les quatre, Angèle, Albin Roure, Micheline et moi, au moment de l'arrivée du fac-

teur. J'ai gardé de notre père cette discipline du déjeuner du matin, pris en commun, et tous habillés. Angèle ouvre son courrier à elle, Roure, le sien. Moi, je déchire machinalement cette enveloppe sur laquelle l'adresse était tracée en caractères assez maladroits. Elle contenait deux feuilles séparées, une avec ces trois lignes :

« *M. Antoine Barge sera renseigné par le papier ci-joint sur le joli coco qu'est son ami M. Albin Roure !* »

Et c'était bravement signé : *Lucie Masseaux*. Ce nom, je le connaissais. C'est celui d'une fille qui a posé à Roure son tableau de l'exposition de la rue Boissy-d'Anglas. Il m'en avait parlé avec une complaisance qui ne m'avait pas laissé de doutes sur leurs relations. Voilà encore un des motifs pour lequel je n'ai jamais été jaloux de lui. Nous l'appelions à l'atelier le « tombeau des modèles ». Lui sachant ces mœurs, comment supposer cette liaison avec la femme d'un ami, c'est-à-dire une passion? Car on ne trahit pas un camarade d'enfance, un frère, pour un caprice des sens ou de vanité ! S'il n'avait pas été l'amant de Lucie Masseaux, cette créature n'aurait pas voulu se venger de cette vengeance-là. Une lettre était jointe à son billet. De qui? De ma femme. Adressée à qui? A Roure, avec un tutoiement et dans des termes !... Tu vois, mon écriture

tremble de nouveau, et ma main n'a pas tremblé pendant que je tenais cette terrible feuille. Pourquoi? Juste à ce moment, Micheline, qui avait fini son déjeuner et qui voulait aller jouer au jardin, était venue poser sa tête contre moi. Ce qui s'est passé dans mon être intime à cette seconde, je ne peux pas le dire, je ne le sais pas, je ne le comprends pas. Un jet brûlant de colère avait jailli en moi, brisé aussitôt par le geste de mon enfant. Micheline n'eût pas été là, je sautais sur ces infâmes, je les étranglais de mes mains. Mais elle était là, l'innocente petite. *Il ne fallait pas qu'elle vît ça!* Et elle n'a pas vu *ça*. Eux non plus, occupés à leur correspondance, ils ne m'ont pas vu fermer les yeux, contracter tout mon corps. Quelle minute! Et, devant nous, par la grande baie de la salle à manger, le ciel s'approfondissait, tout bleu. La mer, plus loin, rayonnait sous le soleil. Entre les deux azurs, l'un plus pâle, l'autre plus sombre, frémissaient sous la brise les chatons d'or des mimosas et le noir parasol des pins maritimes, et Angèle lisait ses lettres, blonde, rose et souriante, sentant bon dans un souple peignoir japonais à dessins d'oiseaux et de fleurs, et lui!... Lui!... La joliesse de son fin visage qui contrastait si fort avec mon masque tourmenté ne disait que trop le mot de l'énigme. Et je n'avais rien deviné! Soit!... Mais j'avais ma vengeance, je l'avais!... Et l'enfant!...

— Micheline, eus-je le courage de dire, je vais au jardin avec toi...

J'étais trop certain que les complices me laisseraient aller sans me retenir. J'avais tant besoin d'être seul, non pas pour y voir clair en moi, — mon parti était pris, — mais pour l'organiser, cette vengeance, de manière que l'enfant fût préservée. Tout de suite, ma chère et tendre sœur, je pensai à toi, à t'envoyer Micheline avec Annette, comme je fais. Par quel procédé, sans avertir sa mère? Vingt projets surgirent que je discutai et repoussai tour à tour, jusqu'à ce que l'événement eût décidé pour moi, ou plutôt eux-mêmes.

Pour ne pas éveiller chez eux le moindre soupçon, je les avais laissés toute la matinée en tête à tête. La jalousie me suppliciait, certes, mais j'éprouvais aussi une cruelle, une mauvaise joie à les tromper à leur tour. Mon excessive tension nerveuse se soulageait, le croirais-tu, dans une étrange gaieté, qui me faisait rire tout seul d'un rire presque convulsif. Le dur moment fut le second déjeuner, à midi. S'ils n'ont pas deviné le châtiment qui venait, c'est qu'il y a vraiment une justice immanente, comme on dit, et qui aveugle les coupables. Par instants, les muscles de ma face jouaient comme ceux d'un animal, tant était violente mon irritation intérieure. Je le sentais et je baissais la tête sur mon assiette. Précaution inutile ! Ils ne me regardaient

pas. Ils se regardaient..., avec des yeux où je déchiffrais maintenant les mots d'amour que j'avais lus dans la lettre envoyée par la rivale, trahie comme moi. L'esprit de sinistre ironie dont j'étais possédé me faisait trouver une satisfaction féroce à toucher de temps à autre le papier de cette lettre, mise exprès dans la poche extérieure de ma jaquette, de telle façon que le coin dépassât un peu... Et l'enfant était toujours là... Oui. Elle existe, cette justice immanente, puisque ce fut elle, la mère coupable, qui écarta cette petite tête protectrice en disant, après le déjeuner, et comme je parlais d'aller, moi, travailler dans mon atelier :

— Pendant ce temps-là, Micheline ira dormir un peu, et moi, je ferai faire à Roure le tour du propriétaire...

Je la tenais, l'occasion cherchée. Ils tournaient l'allée des palmiers, ils s'enfonçaient dans le bois de mimosas et de chênes verts. J'appelai Annette, et je lui ordonnai de faire la malle de la petite, dès que celle-ci serait endormie.

— C'est entendu avec madame, dis-je pour toute explication. Nous venons de recevoir un télégramme qui nous force de partir pour l'Italie pendant quelques jours. Madame est allée avec M. Roure prendre à la Tour-Fondue la voiture d'Hyères. Nous la retrouverons à Toulon. Mais il faut que Micheline n'apprenne son départ qu'à son réveil.

Elle s'agiterait, et comme elle aura une nuit à passer en wagon...

Les plus grossières ruses sont les plus sûres, pourvu qu'elles soient bien dans la ligne de notre caractère. Annette douta d'autant moins de ma véracité qu'elle m'a vu, dans ma jeunesse, tu te souviens, et même depuis, improviser ainsi de brusques départs. Pour plus de sécurité, je dis à Marie, l'autre femme de chambre, qui sert plus particulièrement Angèle, de faire, elle aussi, la malle de sa maîtresse :

— Mais je ne sais pas ce que madame...

— Elle m'a chargé de vous dire qu'elle emporterait les mêmes robes qu'à Montpellier. C'est encore un déplacement de dix ou quinze jours.

Ah ! le voyage à Montpellier, il y a quatre semaines, pour y étudier le fameux tableau : *Bonjour, monsieur Courbet!...* Que j'étais gai d'une autre gaieté quand nous l'avons fait, Angèle et moi ! Ce simple rappel me rendit ma fièvre de la première minute, et me voici quittant la villa, du pas tranquille d'un promeneur qui va jouir du beau soleil. Le jardinier, en train de piquer des salades dans le potager, me vit partir et me cria :

— Vous avez bien raison de sortir à cette heure-ci, monsieur Antoine, au bon du jour.

Le bon du jour! Quelle ironie dans cette naïve expression provençale appliquée à ces minutes

sinistres ! Mais c'était la preuve que mon allure n'avait pas étonné le brave homme. Je continuai à me surveiller tant que je pus craindre de rencontrer une des personnes de la maison. Enfin, j'étais dans la partie la plus sauvage du parc. Angèle avait dû prendre ce sentier, tu sais, celui qui mène aux grands rochers, d'où l'on voit la pointe de Porquerolles. J'étais sûr qu'ils étaient là, couchés sur le sable de la petite crique, à se parler, à se regarder, à s'aimer. La mer, encore agitée du mistral de ces derniers jours, enveloppait le bois, où j'étais maintenant, d'une rumeur qui aurait couvert le bruit de mes pieds, même si le chemin n'avait pas été tout feutré d'aiguilles de pin. J'arrive ainsi derrière le plus haut des rochers que le sentier contourne. J'avais pris avec moi mon revolver. Je l'arme. Encore un pas, et, en avançant la tête, je peux les voir : elle, assise, lui, à demi couché, la tête sur son épaule. Elle tirait une bouffée d'une cigarette qu'elle lui passa, et avec un sourire si tendre ! Il la lui rendit après en avoir tiré une bouffée à son tour. Soudain, une terreur décomposa leurs deux visages. Ils m'avaient vu. Le temps de se dresser et de recevoir cinq des balles que contenait la chambre du revolver ! A lui, à elle, à lui encore, à elle encore qui essayait de se sauver, car il était mort, lui, du coup ; à elle, enfin, qui gisait maintenant contre la pierre où ses mains s'étaient agrip-

pées dans un geste de fuite désespérée. Justice était faite. Un instant, je regardai mon arme. Il restait une balle. Ma fièvre de vengeance était tombée. La tentation me saisit d'appuyer sur mon front la bouche du pistolet, toute chaude des détonations successives et de m'en aller, moi aussi, d'un monde où la trahison a de ces ignobles surprises. Une voix prononça en moi la parole qui m'avait arrêté le matin, dans le premier sursaut de l'abominable découverte :

— Et l'enfant?

Je jetai l'arme dans la mer et je me sauvai, comme la malheureuse avait essayé de le faire. Je courus, courus, pour gagner la maison, et, dans la maison, l'asile, la chambre où Micheline dormait toujours, dans son petit lit !

Tandis que le drame s'accomplissait, elle avait reposé ainsi, la pauvre douce ! Je la contemplais, penché sur son sommeil, si fraîche, si pure, si confiante, et une détresse infinie me serrait le cœur. Voilà ce que je lui avais fait, moi, son père ! Je lui avais tué sa mère. Tout de suite, j'avais senti *qu'elle ne devait pas voir ça*, comme je t'ai dit. Elle ne l'avait pas vu. Mais elle le saurait... Ma sœur, c'est cette horreur que je me suis, auprès de ce lit, juré d'empêcher à tout prix. Avec toi, je le peux, avec toi seule. Au nom de notre père et de notre mère, au nom du mari que tu pleures et qui s'était telle-

ment réjoui de la naissance de Micheline, je viens te demander de me la garder, pendant les mois, les années peut-être, qui vont suivre.

Me la garder, ah! dans tous les sens du mot, monter la garde autour d'elle pour qu'aucun indice n'aiguille sa pensée jamais sur la voie à l'extrémité de laquelle une vérité atroce l'attendrait! Je dis « les années », car je pense à détruire les deux feuilles qui m'assuraient mon acquittement : le billet de Lucie Masseaux et la lettre d'Angèle. C'est devant le lit de la petite que j'ai pris cette autre résolution : sauver l'honneur de cette mère que je lui ai tuée. Si jamais elle doit *savoir*, malgré ce que nous ferons, toi et moi, elle ne saura pas, du moins, que sa mère avait un amant. J'expliquerai mon acte, moi, par la jalousie et son délire. Il se peut donc que je sois condamné. Ce qu'il y a de certain, c'est que je veux vivre. Je me suis fait encore ce serment à moi-même, devant ce sommeil de celle que je viens de rendre orpheline. J'en avais le droit. Ma conscience me le dit, mais elle me dit aussi que je dois lui rester, à elle, et je lui resterai. Comment? Dans quelles conditions? Cela, je l'ignore, mais je lui resterai.

Adieu, ma bonne et chère Marie-Rose! Merci de ce que tu feras pour ton malheureux frère, qui va entrer, il le comprend, dans sa pire agonie. Quand les portes de la prison se refermeront sur moi, c'est

alors que je connaîtrai le supplice de la pensée, alors que je souffrirai dans l'amour que j'ai eu pour la morte, alors que je me demanderai :

— Quand l'horrible chose a-t-elle commencé? Pourquoi n'ai-je rien deviné? Je l'aurais défendue. On ne me l'aurait pas prise...

Depuis le coup de foudre de la révélation, je n'ai pas eu le temps de sentir mon chagrin. La violence du saisissement a été trop forte. Déjà, depuis que j'ai agi, elle diminue, et de t'écrire achève de me dégriser de ce délire, car c'en fut un, et qui m'aurait emporté avec eux, dans la nuit où l'on ne sait plus, où l'on ne pense plus, — sans l'enfant !... Pauvre chère Micheline ! Elle vient d'entrer pendant que je finis de t'écrire. Elle me dit :

— Papa, nous sommes prêtes, et l'auto est avancée.

Je ferme ma lettre en t'embrassant, ma sœur, comme je t'aime, et de tout mon cœur déchiré.

Antoine Barge.

P.-S. — C'est encore pour l'enfant que je vais me dénoncer. J'aurais pu (cette idée m'a traversé la tête) dépouiller la morte de ses bijoux, le mort de son portefeuille, détruire le tout et laisser la justice chercher l'auteur d'un assassinat qui aurait eu le vol pour mobile. Il y a tant de rôdeurs dange-

reux sur cette côte ! Ce mensonge m'a fait horreur. Il eut, d'ailleurs, été inutile. Je n'aurais pas supporté qu'un innocent fût accusé, ni soutenu l'interrogatoire. Il y a dans l'aveu direct et spontané une virilité, une fierté. Si l'enfant doit apprendre un jour mon acte, je veux qu'elle ne me méprise pas, et on ne peut pas mépriser un homme que la passion a précipité au meurtre, mais qui n'a pas rusé, pas trompé, et qui est venu dire à qui de droit :

— J'ai fait cela. Je dois payer. Me voici.

Tout de même, nous empêcherons qu'elle sache, n'est-ce pas, ma sœur? Dieu ! Comme je maudis, à l'heure présente, cette petite gloire de peintre dont j'ai été si naïvement heureux ! Ma notoriété va donner un tel retentissement à ce drame ! Raison de plus pour défendre Micheline contre toute approche de ceux ou de celles qui pourraient lui parler. Encore adieu, mon amie, la seule qui va me demeurer, la seule de qui je sois sûr. Je t'en donne la preuve en te confiant mon pauvre petit ange. Quand le reverrai-je? Ah ! lorsque le train qui doit l'emporter commencera de bouger dans la gare de Toulon, chaque tour de roue me passera sur le cœur.

I

Micheline à son père.

Les Douves, 17 mai 1922.

Mon cher papa,

Voilà bien longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles et je m'ennuie de vous (comme on dit). C'est bien triste de ne vous voir jamais. Enfin, j'espère que vous vous trouvez en parfaite santé et que vous êtes content de votre voyage et de vos travaux. Vous avez sans doute peint l'image d'une fille idéale, celle que je ne suis pas et avec laquelle vous voudriez passer votre vie. Écrivez-moi quand même un petit mot, s'il vous plaît, ou, si cela vous ennuie d'écrire, faites un petit portrait de vous, que je vous voie, tel que vous voilà maintenant, bien plus beau encore sous vos cheveux d'argent qui adoucissent un peu votre air « pas commode ».

Ma tante va très bien ; est-ce lui manquer de respect que de la trouver, malgré ses vertus, quelquefois un peu bizarre? On dirait qu'elle a le mois de mai en horreur, et elle le passe en effroi, prières et macé-

rations. Ma gaieté l'offusque. Et, l'autre dimanche, le facteur étant venu à l'improviste porter une dépêche, d'ailleurs sans intérêt (ce qu'il fait, je dois dire, rarement les jours fériés), elle a failli tomber évanouie aux pieds de ce brave homme ahuri et suant.

Car il fait chaud ; il fait délicieux. Et je l'adore, ce mois encore en fleurs, ce mois qui tient les promesses divines.

Quand tiendrez-vous les vôtres, cher papa? Quand viendrez-vous voir votre fille respectueuse?

MICHELINE.

P.-S. — O dénaturé !

La lettre qui précède, n'est-ce pas la seule à laquelle tu aurais droit, ô père plus lointain qu'une montagne vue de très loin à l'horizon, une montagne qui non seulement ne vient jamais au pauvre petit Mahomet que je suis, mais qui interdit à ce petit Mahomet d'aller jusqu'à elle ! J'aimerais tant filer, vieux papa ! Car je m'ennuie avec ma tante. Oui? Eh bien ! c'est ainsi. Une tante si dévouée ! Une tante qui m'a élevée ! Serais-je aussi dénaturée que vous? Pourquoi pas? D'ailleurs, cette pauvre tante constate en moi, avec une égale épouvante, — car elle a toujours un air d'effroi, — elle est « l'épouvantée tante » de vos récits, pourtant imaginaires, lorsque vous me racontiez dans ma petite enfance,

pour me faire manger ma purée, toutes les mésaventures de cette héroïne...

Mon cher papa, j'ai perdu le commencement de ma phrase et je ne sais plus où j'en suis. Oh ! oui ; cette pauvre tante constate avec un pareil déplaisir, selon les jours et les circonstances :

— Dieu ! que tu ressembles à ta pauvre mère !

Cela, quand je ris, je plaisante, essaie une robe ou une coiffure, et me regarde un peu trop attentivement au miroir.

Ou bien :

— Seigneur ! quelle terrible enfant ! Le portrait de son pauvre père !

Ceci quand je laisse malgré moi apparaître ma sauvagerie, ma véhémence, — avouons-le tout bas : quelquefois ma colère, mon caractère intolérant..., entier, trop sincère... Je m'excuse, monsieur, je m'excuse. Mais il paraît que tout cela, c'est à vous...

Il paraît aussi qu'au mois de mai, les jeunes personnes songent à l'amour, aux fiançailles, à un jeune homme charmant. Et moi, je pense que j'aurais voulu avoir une famille. « L'épouvantée tante » ne compte pas ; et au fond de votre cœur, vous le savez bien, c'est comme si vous m'aviez fait élever par une chouette. Mille regrets de cette irrévérence. C'est ma vieille bonne qui m'a élevée vraiment ; c'est elle que j'aime avec son air de fée au rouet,

et son nom qui vient de je ne sais où : Arondine.

Dites-moi où, dans quel pays...

Vous voyez que je sais mes auteurs. Heureusement que j'aimais la lecture, — chose démodée. Sans les livres et sans les plantes, je me serais parfois bien ennuyée. Et voilà pourquoi votre fille a une fort honnête éducation classique et ne se coiffe pas à la mode, en rouflaquettes ou en « rat léché ».

Cela tient peut-être aussi à ce que j'ai été élevée avec un garçon ; j'avoue que, depuis que mon cousin est en Afrique, je m'ennuie bien plus. Nous nous disputions tout le temps, nous nous disions des choses atroces qui auraient brouillé des saints... Et puis, quand même, on se réconciliait ; et après de fortes querelles je me sentais mieux. C'était franc ; c'était rude ; c'était vivant. Je ne peux secouer ainsi ma pauvre Arondine au bonnet volant ; et les jeunes personnes, mes amies, sont bien élevées, douces ou sournoises. Presque toutes sont absentes, en ce moment ; celles qui restent habitent loin ou ne me tentent pas... Quelques birbes viennent voir parfois ma tante, — ô pardon, cher papa ! j'ai voulu dire de respectables vieux amis, — et presque tous les soirs elle joue au bésigue avec le curé de X... comme dans *Il ne faut jurer de rien.*

D'ailleurs, cela n'est pas exact que je m'ennuie. Non, non. Ce n'est pas l'ennui. Comment s'ennuyer avec la glycine en fleurs autour de ma fenêtre, et l'aubépinier rose, et les faux ébéniers couleur du soleil du soir? J'appelle ennui, parce que je suis trop bête pour trouver le mot vrai, une sorte de mélancolie sans tristesse, de nostalgie sans motif. de malaise sans cause. Et je m'imagine que si j'avais des parents, comme tout le monde, je ne ressentirais pas cela, et que mon esprit et mon cœur seraient libres pour accueillir ce que l'on doit éprouver à mon âge.

Quand je confie ce regret à une amie, elle me répond en haussant une épaule :

— Les parents? Bien sûr, on les aime, mais ils ne sont pas toujours amusants...

Je ne pourrais pas penser jamais cela de vous, je suis sûre. Vous seriez impérieux ; je serais tendre et non soumise. Je vous taquinerais ; vous vous fâcheriez. Je serais sincère ; cela vous mettrait « hors de vous ». Nous aurions des bouderies, mais vous m'adoreriez. Je vous trouverais beau, génial, admirable et dans des jours d'exaltation je penserais :

— Je ne le quitterai jamais... Je ne me marierai pas ; je vivrai près de lui, toujours, toujours...

Et je vous le dirais timidement. Et alors vous ririez et, me tirant par mes boucles, la tête en arrière, vous me regarderiez au fond des yeux..., et

vous sauriez que ce n'est pas possible, que cela ne peut être vrai, mais ça vous ferait plaisir quand même.

Oui, vous le sauriez bien qu'un jour je m'en irais... Mais c'est aux enfants à quitter les parents ; c'est la loi, la règle, l'usage, la nature... Ce n'est pas aux parents à quitter les enfants.

Voyez comme je suis hardie. Mais il fait doux, mais il fait beau, et je vous écris assise sur une branche du plus gros chêne. Il est comme vous puissant et hargneux, et quand j'ai trop envie d'avoir un père, je lui grimpe dans les branches et je l'appelle : papa.

Vous savez que je ne suis pas toujours aussi geignarde. Je suis, paraît-il, la jeune fille la plus enjouée, la plus gaie, la mieux portante de « tout le pays à la ronde », ainsi qu'au refrain des chansons.

Mais les jours où je suis gaie, en train, folle, active et rieuse, épuisée de tennis, de parties de campagne, de leçons de danse, de goûters et de bavardages, et de déjeuners de châteaux, je n'ai aucune envie de vous écrire. Je pense que vous êtes un cher vilain papa toujours au diable et qu'un petit souvenir d'un liard est bien bon pour vous.

Mais quand je suis seule... Ah ! quand je suis seule, l'esprit de famille pleure en moi. Hein ! quelle drôle d'idée ! Je suis tendre, aujourd'hui, parce que j'ai sommeil, — à cause de la chaleur, — et aussi

parce que, cette nuit, j'ai écouté assez longtemps un rossignol. C'est pourquoi j'ai sommeil en ce jour. Et les grenouilles des Douves !... Que c'était triste ! J'avais l'impression bizarre que tout cela n'était pas fait pour que je l'écoute et que j'avais collé mon oreille indiscrète à la serrure d'une étoile. Alors, j'avais peur d'être surprise et grondée, ou bien d'en trop apprendre et de n'avoir plus qu'à pleurer :

— C'est bien fait, mademoiselle... Etc.

Si, dans une chambre proche, j'avais eu une mère mal endormie, elle m'aurait appelée dans la nuit :

— Voyons, Micheline ! tu ne dors pas? Encore à ta fenêtre !... C'est fou, mon enfant ! Veux-tu bien te coucher et dormir !... Tu m'entends, Micheline?

Et j'aurais soupiré : « Oui, maman », tout en me disant à part moi :

— Dieu, que maman est ennuyeuse ! Elle croit toujours que j'ai douze ans...

Et alors, surveillée, choyée, réprimandée, avec quelles délices j'aurais désobéi, restant encore à la fenêtre après avoir fait semblant de la pousser à demi, et, enfin, j'aurais pu penser, comme les autres belles filles de mon âge, à mon avenir, à un mariage romanesque, ou bien à prendre un métier, ce qui, paraît-il, est passionnant... Mais, hélas ! je ne suis

pas pauvre d'argent... On ne peut pas ne rien avoir

Papa, je voudrais être un petit champ, en pente, avec une belle vue. Vous viendriez chez moi installer votre chevalet. Ça serait gentil, gentil... Tiens ! Mais que de pages ! Quelle gribouillarde je fais, aujourd'hui ! Et dois-je vous envoyer tout cela? La prochaine fois, vous n'aurez que deux lignes, peut-être en vers :

Père, qui reculez ainsi que l'écrevisse,
Auriez-vous mérité que je vous écrivisse...

Vous débrouillez-vous, vous, dans les imparfaits du subjonctif? Vrai, il faut n'avoir rien à faire pour penser à ça, à mon âge ! Je suis sûre que je suis la seule dans tout l'univers. Il faut que j'aille dans la bibliothèque chercher une grande enveloppe, avec beaucoup à lécher. Je ne vous cache pas que c'est le chien qui fait ça. Il adore la gomme et la colle, ce bon Poulet ! Oh ! voilà bien les inventions de ma tante, de ma chère tante ! Appelle-t-on Poulet un chien de berger, énorme et poilu, aux yeux flamboyants !

Quant à votre fille, qui critique tout le monde, elle a parlé d'elle pendant trente-six mille pages, elle, ses petits goûts, ses petites tristesses, ses petits ennuis, ses petites aspirations, ses petits plaisirs, ses petits malheurs. Vrai ! c'est honteux. On lui a pourtant appris, à cette sotte, que l'on ne devait

jamais parler de soi, étant donné que notre prochain ne ressent jamais pour nous que le plus médiocre intérêt. Mais voilà ! vous n'êtes pas mon prochain ; tu m'es proche, ô père absent ! et si, avec cette complaisance de mauvais goût, je ne vous parlais pas de moi, vous m'oublieriez tout à fait ; vous ne sauriez plus ni qui je suis, ni ce que je suis.

Alors, puisque c'est ainsi, encore un mot. J'ai une robe rose couleur du vieil aubépin dans sa fleur première, — tandis que lorsqu'il passe, en fonçant, il prend le ton des vieux fauteuils du salon, ceux en velours « épinglé ». Cette robe, je l'ai taillée ; Arondine l'a cousue. La mode est facile et jolie, de nos jours. C'est une chemise droite avec une ceinture de cuir. J'ai des bas blancs et des souliers fauves, ou plutôt marron d'Inde, avec une barrette... J'ai les bras nus, le cou nu, le teint hâlé, pas de chapeau, et mes cheveux au naturel sont tour à tour relevés n'importe comment par un peigne, ou flottants jusqu'au milieu du dos, épais, beaux. Je les aime. D'ailleurs, une jeune fille qui n'aime pas ses cheveux est un monstre. Tout à fait comme un père qui n'aime pas sa fille.

Quand irai-je à Paris?

Je t'embrasse, cher papa que j'admire bien tendrement, et encore sur cette petite touffe plus blanche que les autres, presque au milieu du front.

Et je mets une feuille de mon chêne dans ma lettre.

Tante et Arondine te disent mille choses. Poulet aussi.

MICHELINE.

Viens au moins pour les rhododendrons.

Viens aussi pour « portraicturer » la basse-cour, en ce moment superbe : il y a des poussins tout en pollen, des canards vernis, des oies en souliers jaunes, des pintades à pois, des pigeons bleus, des poules blanches, des coqs en culotte de zouaves, des dindons épiscopaux ; à l'heure du « grain » toutes les crêtes se baissent si vite que l'on dirait un grand collier rouge qui se rompt.

Viens ! tu verras les génisses en complet beige (j'en veux un pareil !) les gros porcs debout, importants, pattes à la fenêtre, prêts au discours... et nos agneaux, cher papa ! nos petits agneaux blancs et noirs, si sages, si obéissants, que j'ai envie de leur apprendre une fable... ou des vers de Francis Jammes... Viens pour eux ! Viens pour eux !

II

Lucien Huvelot à Micheline Barge.

Tamerza (Sud-Tunisien), 22 mai 1922.

Ma chère petite Micheline,

Tu ne connais pas Paris, et, sans cesse, tu demandes à y aller. Eh bien ! je vais te parler de Paris. Sache donc que, près des Halles, il y a un restaurant qui s'appelle *L'Escargot d'Or*. Prends le plan qui se trouve à la fin de l'agenda-buvard des magasins du Bon Marché. C'est un plan très pratique. Cherche la rue Montorgueil, — j'admets que tu as le temps, et aussi le désir de passer ses fantaisies à ton lointain cousin, — cherche donc la rue Montorgueil. Tu la trouveras rapidement, grâce au ruban-centimètre que des gens bien intentionnés ont annexé à ce plan. *L'Escargot d'Or*, Micheline, est situé au commencement de cette rue, à droite. Je le vois, d'ici, comme je vois sur ta table de laque, la moins grande, — pas celle qui est près de la cheminée, — l'agenda-buvard du Bon Marché. Ne ris pas. Ne bâille pas. Si tu savais comme c'est

bon, quand on est loin, d'évoquer avec une telle précision ces douces et ridicules petites choses !

Je reviens à mon *Escargot d'Or*. La dernière fois que j'y ai dîné, c'était dix jours avant mon départ de France. Quel bon dîner, Micheline ! Il y avait Bernard Souchet, Henri Seguin, deux ou trois autres amis. Ils sont tous restés en France, eux... Et moi, je suis ici.

En sortant, tandis que Seguin se disputait avec un chauffeur de taxi, je me suis retourné, et j'ai vu, dans la vitrine du restaurant, une assiette pleine d'escargots. Au-dessus de l'assiette, il y avait un écriteau sur lequel on lisait :

ESCARGOTS NOURRIS AU BIBERON

Si mon oncle t'autorise à aller bientôt passer quelques jours à Paris, promets-moi de te rendre rue Montorgueil, et de m'écrire si l'écriteau y est toujours.

Et maintenant, veux-tu que je te dise pourquoi je pense à ces escargots?

Voici :

Il y a huit jours, j'ai suivi, dans le Djebel Tamerza, quelques camarades. Des camarades, c'est beaucoup dire, des gens de la mine, enfin. Nous avons chassé le mouflon. J'ai été assez sot pour me piquer d'amour-propre, pour poser au bon tireur. Résultat : j'ai blessé un de ces animaux, une femelle.

Elle s'en est allée mourir auprès d'un trou, dans la roche. Il y avait là un pauvre bébé mouflon de quinze jours à peine. Il gémissait en nous regardant de ses yeux bleu laiteux. J'ai ramené le bébé mouflon à Tamerza, Micheline. Ça n'a pas été commode. J'ai failli me rompre le cou, le tenant dans mes bras, en descendant et remontant les bords des oueds. Mes compagnons se fichaient de moi. Il mourait de faim, le misérable animal, quand nous sommes arrivés. Et alors mes peines n'ont fait que commencer. Comment le nourrir, je te le demande? Heureusement, le Bon Dieu y a pourvu. Tu as reçu une éducation chrétienne, Micheline, et tu vas reconnaître ici son sens de l'opportunité. Je me suis souvenu que Mme Cipriani, la femme d'un des préposés à la douane, avait un marmot de huit mois, et qu'elle l'alimentait au lait condensé. Cette brave femme a eu l'air un peu vexé quand je lui ai demandé de me céder une bouteille, un bout de caoutchouc usagé, et six boîtes de lait. Maintenant, tout marche à merveille. J'ai baptisé mon mouflon Poulet-Deux, en souvenir de ton chien, que je te prie de n'appeler désormais que Poulet-Premier. Dans quinze jours, ses petites cornes commenceront à pousser. C'est égal! j'ai eu bien du mal. Je ne sais pas si c'est facile d'élever au biberon des escargots. Mais eux, au moins, ils ne mordent pas la tétine de caoutchouc. Avec Poulet-Deux, la plus solide ne fait pas trois

jours. Sois assez bonne pour m'en envoyer quatre ou cinq douzaines, pàr le prochain courrier. Tu n'as pas besoin de recommander le paquet.

Voilà une question réglée. Si tu veux, parlons d'autre chose. Je vais te raconter un rêve, un rêve que j'ai fait le nuit dernière.

J'ai rêvé de toi, Micheline. Pas de toi seule. Aussi de maman et d'Arondine. J'étais sur la route qui va de Tamerza à Redeyef. Redeyef est une station du train qui unit Sousse à Metlaoui. Je voyais venir vers moi un indigène qui agitait les bras, et bientôt je reconnaissais Messaoud, mon chaouch. Les chaouch, Micheline, sont comme qui dirait les ordonnances des civils. Messaoud est un bon chaouch, attentionné. Il sait faire la cuisine, bien qu'à mon goût il y mette un peu trop d'huile. C'est l'être humain que je préfère ici, car pour ce qui est des Européens, et en particulier de mes compatriotes... Mais n'embrouillons pas tout.

Donc, Messaoud venait à ma rencontre en agitant les bras. Bientôt, il fut assez près pour me crier :

— Y en a bon pour toi, sidi.

— Qu'y a-t-il de bon pour moi, Messaoud?

— Y en a bon, beaucoup bon.

— Une lettre?

— Non, pas lettre, sidi. Y en a visite.

— Une visite? Le directeur de la mine, peut-être?...

Messaoud secoue la tête d'un air de dégoût.

— Le directeur, y en aurait pas bon. Y en a bon, je te dis.

— Alors, Messaoud, je ne vois pas.

Messaoud prend un air fin.

— Y en a visite de la demoiselle à la photographie.

Je ne sais pas si je t'ai dit, Micheline, que la seule photographie qui orne ma chambre est celle où nous sommes, avec maman, assis tous trois sur le perron des Douves. Tu te rappelles, c'est toi qui la fis agrandir, il y a un an. Mais j'ignore si maman t'a dit qu'elle m'en avait donné une épreuve, quand je suis parti. J'ajoute que Messaoud a pris en amitié cette photographie, et que, lorsqu'il fait ma chambre, il ne manque jamais de se répandre en compliments qui t'amuseraient beaucoup, et qui, moi, me touchent toujours.

Tu penses donc si j'ai sursauté.

— N'es-tu pas fou, Messaoud?

— Messaoud ni fou, ni maboul, sidi.

Parlant ainsi, il a secoué son burnous. Et sais-tu ce que j'en ai vu sortir? Toi, maman, Arondine, Poulet-Premier, toute la famille, enfin. Vous me regardiez en souriant, et vous aviez l'air de trouver votre présence ici toute naturelle.

Moi, j'étais ravi, comme tu penses, mais avec, au cœur, une petite angoisse. Je me disais :

— Où diable vais-je pouvoir les loger?

La question posée ainsi l'est de façon impropre, car, hélas ! ce n'est pas la place qui manque dans ma casbah. Figure-toi six pièces, six boîtes blanches, crépies à la chaux, s'ouvrant sur une petite cour intérieure. Voilà mes Douves tunisiennes. Au-dessus de la cour, il y a un grand carré de ciel bleu, mais bleu, vois-tu, comme les boules de lessive avec lesquelles on nous défendait de jouer, quand nous étions petits. Quand j'ai fini ma journée, quand je suis seul, quand je suis triste, — cela m'arrive, Micheline, — je m'assieds sur un pliant, au milieu de cette cour. Je regarde le carré de ciel, et je m'efforce, à la manière des augures, de me prédire l'avenir, d'après les oiseaux qui passent. Généralement, ce sont des moineaux qui surgissent et disparaissent comme des petites balles. Quelquefois, des tourterelles, avec leurs ailes en forme de V... Hier, très haut, j'ai vu un aigle.

Il y a donc six pièces. Tu penses bien que je ne les occupe pas toutes les six ; j'ai ma chambre, et puis la cuisine. La cuisine prend le jour par en haut, par un trou rond qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée. C'est, comme tu vois, d'une architecture très simple. Là s'agite, à l'heure des repas, Messaoud, au milieu d'une batterie de cuisine bien réduite. Pendant que je t'écris, je l'entends. Il doit fabriquer son éternel plat : des œufs frits à l'huile.

Tout à l'heure, il me les servira avec un sourire satisfait, en répétant son éternelle phrase :

— Bon, ça, sidi. Kif-kif restaurants de Paris.

Dans les quatre autres pièces, il n'y a rien. Si, pourtant, dans une, il y a ma malle vide. Dans une autre, la litière d'alfa sur laquelle couche mon bébé mouflon. C'est tout. Tu comprends, maintenant, ce que mon rêve pouvait avoir de terrifiant : vous loger dans un endroit pareil... Et tu sais qu'il n'y a pas de magasins dans les environs.

N'empêche que lorsque je me suis réveillé, j'étais bien désemparé de constater que vous n'étiez pas là. Et c'est à cause de cette tristesse que je t'écris une lettre plus longue que de coutume.

Tu diras à maman que, matériellement, les affaires vont aussi bien que possible pour moi. Je ne vous casserai jamais la tête avec des détails sur les exploitations de phosphates. Il y a six mois, je n'en avais pas moi-même la moindre idée. Je m'y suis mis, c'est l'essentiel, et bien mis, je crois, puisque, déjà, je sens l'envie autour de moi. Je pouvais rester au siège de l'exploitation, à Gafsa ou à Metlaoui. J'ai préféré venir ici. Ce n'est pas la peine de s'expatrier, n'est-ce pas? pour recommencer une morne vie de sous-préfecture. Si, à Tamerza, je n'ai pas deux fois par jour les joies de l'apéritif et des petits cancans sur la femme de l'ingénieur en chef ou du contrôleur civil, du moins je suis à

peu près libre d'organiser mon travail comme je le veux. J'ai la sensation d'être loin, séparé du monde. Il est vrai que, deux fois la journée, le sifflet du seul petit chemin de fer de Metlaoui vient me rappeler l'inanité de mon rêve de complet isolement. Mais je ne peux lui en vouloir, à ce vilain petit train. C'est celui que je prendrai le jour où je rentrerai en France. Ce jour, quand viendra-t-il? Poulet-Deux sera un grand mouflon, avec de grosses cornes. Fais-moi jurer, Micheline, de le ramener. Au dernier moment, on est lâche, et, tout à la joie, tout à la hâte du retour, on abandonne les pauvres bêtes, les pauvres choses encombrantes qui ont partagé votre exil.

Trois ans, deux, peut-être moins. Je fais mon possible pour ne pas me leurrer. Mais il est certain que, dans deux ans, je peux être à Paris, au siège central de la Société. Quelle drôle de chose, ce stage que la vie moderne impose toujours au bonheur! Le bonheur? Micheline, sais-tu ce que c'est?

Il fait chaud, il fait lourd. Le jour baisse. Bientôt, les premières chauves-souris vont sortir. Si tu savais comme je les aime! En France, en Europe, je n'ai jamais compris pourquoi on les hait. Que je te raconte une histoire. Autour de ma cour, il y a une sorte de galerie en bois peint de couleurs jadis violentes, aujourd'hui presque effacées. Cette galerie forme plafond, un plafond vermoulu, avec des rai-

nures. Le jour où je suis arrivé ici, ce plafond était plein de piaillements. C'étaient les petites chauves-souris qui habitaient là. Un maréchal des logis du train des équipages, brun, beau garçon, m'a aidé à emménager. Il a entendu les petits piaillements. Ce beau garçon est entré dans une grande colère. Il a tiré son sabre bleu, en a introduit la pointe dans les rainures du plafond, et *rac*, *rac*, *rac*... Il est tombé une nuée de petites chauves-souris nues et roses. J'en ai ramassé une, je l'ai regardée. Quelle pitié ! Pauvre petit être ! Elle est morte dans ma main. Je n'ai rien osé dire au maréchal des logis Lerminoy. Je lui ai même offert un verre de porto. Il l'a bu, le poing sur la hanche, avec suffisance... Voilà mon histoire. Elle n'est pas compliquée. Pourquoi te l'ai-je racontée? Probablement parce que je pense que les chauves-souris qui bientôt vont effleurer ma tête, rien ne les retient ici, ni une vie plus facile, ni des insectes plus comestibles, ni une situation à se faire dans la Compagnie des Mines de Phosphates du Sud-Tunisien. Alors, pourquoi restent-elles? Micheline, il y a des choses curieuses dans notre destinée, et je finirai par croire que nul n'y est à sa place.

Et mon oncle? Avez-vous de ses nouvelles régulièrement? Depuis que je suis ici, il m'a écrit deux fois, et toujours ses lettres m'ont fait du bien. Ma chère Micheline, il faut l'aimer beaucoup.

Écris-moi, toi. Dis-moi ce que tu fais, comment sont tes robes. Je voudrais, vilaine coquette, t'envoyer quelque chose d'ici. Mais il n'y a rien. Veux-tu, pourtant, des coquilles de Kerkennah, qui sont grises, nacrées et roses? ou bien des couvertures de laine de Gafsa, où sont dessinés des chameaux, des généraux arabes et des poissons? J'en avais accroché une au mur de ma chambre. Mais j'ai vite été obligé de l'enlever, parce que les scorpions noirs se cachent derrière.

Que te dire encore? J'ai été nommé officier du Nitcham Iftikhar, et j'ai dû payer vingt-deux francs de droit de chancellerie. C'est une distinction qui n'est intéressante que lorsqu'on est chevalier, parce que, avec ses petites rayures rouges et vertes, elle peut, à s'y méprendre, imiter la croix de guerre. Mais quand on est officier on a la rosette. Alors, la confusion n'est plus possible. Et il vaut mieux rester tranquille.

. . . .

J'ai dû abandonner ma lettre, parce que les œufs étaient frits ; Messaoud est venu me chercher. Qu'est-ce qu'il avait mis comme poivre rouge, l'animal ! Et rien que de l'eau pour noyer cet incendie. Ma provision de vin est terminée, et j'aimerais mieux mourir de soif que d'aller en mendier une bouteille à Grivet, mon agent comptable, un louche petit homme roux qui n'a guère l'air de me

pardonner d'avoir été nommé à un poste qu'il ambitionnait, ce me semble. Au demeurant, le subordonné le plus poli, le plus mielleux du monde.

Maintenant, je bois un café recette Messaoud, un café dans lequel mon porte-plume tiendrait tout droit, si j'avais l'idée de l'y planter, un café qui n'est pas mauvais, d'ailleurs. Soit dit entre nous, Micheline, je crois qu'Arondine mettait de la chicorée dans celui des Douves... Je dis *mettait*, comme si les horloges avaient cessé de battre, là-bas, du jour où j'en suis parti.

Je t'écris à la lueur d'un photophore. Le photophore est une tige de fer qui contient une bougie. Autour de cette bougie, il y a un globe de verre. Autour de ce verre, vont et viennent les bestioles mystérieuses de la grande nuit africaine. Au-dessus de moi, le carré de ciel bleu est devenu violet, des étoiles y brillent. Je connais leurs noms : Véga de la Lyre, Cassiopée.

Il va falloir que je te quitte. A mon côté, j'ai un monceau de paperasses. Je dois les parcourir. J'ai des états à remplir. Demain soir, tout cela doit être à Gafsa... Les demandes de matériel... La solde du personnel... Première colonne, deuxième colonne. La troisième colonne est celle des *Observations*. Ah ! dans cette colonne, à la date du 22 mai 1922, au lieu du *Rien à signaler* classique, qu'est-ce donc

qui m'empêche d'écrire la vérité : *Pensé tout le jour à Micheline?*

Embrasse maman. Embrasse Poulet. Dis à Arondine que la chicorée n'est pas la base obligatoire d'un café honnête. Et écris-moi.

LUCIEN.

P.-S. — Si tu m'écris entre le lundi et le mercredi, j'aurai tes lettres un jour plus tôt, parce qu'elles passeront par Sousse. Quand c'est par Gabès, il y a un et quelquefois deux jours de retard.

III

Bernard Souchet à Lucien Huvelot.

11, rue de Prony. Tél. : Wagram 29-47.
1er juin 1922.

Cher Africain,

T'en souviens-tu? Lors de notre dernier déjeuner, avant ton départ, quand nous nous sommes serré la main devant un beau tas de trognons de choux, flore du quartier des Halles, tu m'as dit :

— Ne me plains pas ! Il y aura des moments où tu m'envieras, espèce de Parisien !

Et nous nous sommes embrassés ! Un Souchet embrassant un Huvelot ! Un fils Montaigu serrant dans ses bras un fils Capulet ! Si nos familles respectives avaient pu nous voir ! Mais elles ne nous voyaient pas. Et nous nous sommes juré de continuer, malgré l'éloignement, une affectueuse camaraderie nouée au collège, et qui ne s'éteindra qu'avec nous, n'est-ce pas? Le frère de ta mère a tué la sœur de mon père. Ce n'est pas à nous de prendre parti dans ce vieux drame et de chercher qui a eu raison de la victime morte ou de la victime qui

continue à vivre. Nous sommes pour la prescription ou, mieux : pour l'indulgence, pour le pardon, pour l'oubli. Donc, je t'écris, tu me réponds et nous nous aimons de tout notre cœur. *Dixi!*

...« Il y aura des moments où tu m'envieras. » Ça y est, sage et clairvoyant Lucien : je t'envie ! Je t'envie parce que je m'embête. Je t'entends d'ici : « Travaille ! » J'ai travaillé, mon vieux. Tiens-toi ferme : j'ai écrit une pièce, et cette pièce a été jouée. Je tiens à t'en prévenir avant que tu reçoives les comptes rendus des journaux, car la fatalité veut que ce soient surtout les éreintements qui se propagent. Avec mes amours, j'aurais dû faire tout au plus une petite chanson. J'ai écrit une pièce en quatre actes ! Et dramatique ! Fort gai d'habitude, je ne pouvais concevoir qu'une pièce triste. Que veux-tu ! J'étais seul, abandonné par une infidèle. Sous le commode prétexte de respecter ma douleur, les amis me négligeaient : je n'avais envie ni de monter à cheval, ni d'aller au Cercle où j'aurais rencontré trop d'hommes, dans les thés où j'aurais rencontré trop de dames, ni enfin de donner une remplaçante à « la femme à l'œil sombre » qui me laissait un si cruel souvenir. J'avais par hasard du beau papier, de l'encre fraîche, une plume agréable ; j'en ai abusé. Pendant trois jours, j'ai été en proie à une fièvre romantique. L'inspiration ! Portes et volets fermés, douze bougies dans des

candélabres brûlaient nuit et jour sur ma table. Les passants pouvaient croire à une orgie. C'était une orgie de travail. Ensuite, j'ai remisé mon manuscrit au fond d'un tiroir et je n'y pensais plus, quand le hasard d'une réunion mondaine me mit en face d'un directeur de théâtre. Les libelles ont leur destinée, affirmait ce bon Terentianus Maurus. Ce directeur me parut mélancolique, bien que ses affaires fussent excellentes. Il devina en moi un frère de larmes, m'accompagna à pied et m'ouvrit son cœur. Ce fut assez long, je te remercie. Sa vedette, son étoile venait de le quitter. Il mêlait des regrets sentimentaux à des considérations d'ordre pratique :

— Après cinq ans !... Chaque soir, je déposais un quatrain ou un sonnet sur la tablette de sa loge... Et un cachet de trente-cinq louis, plus dix pour cent de la recette... Nous devions nous marier... A partir de six mille, car les frais de plateau sont exorbitants... Et à son réveil, elle trouvait toujours une grosse botte de roses roses... C'était moi qui aimais les fleurs... Elle est partie sans un regard... Avec ça, les exigences de l'Assistance publique...

Il n'y a point de chagrin ridicule. Pourtant, le spectacle de celui-là me fit du bien. Il me semblait que je me regardais sangloter dans une glace et que je me trouvais affreux ! Je ramenai chez moi mon nouvel ami et, quand il s'arrêta pour respirer, je lui avouai que j'avais commis une pièce. Il eut

un recul terrifié. « Lui aussi ! pensait-il. Allons, je ne serai jamais aimé pour moi-même ! »

Cependant, il ajouta d'une voix désillusionnée :

— Eh bien ! il faut me lire ça.

Je lus « ça ». Ma pièce montre en substance un homme merveilleux, doué de toutes les séductions, beau, sensible, intelligent, spirituel et que dupe une femme odieuse. Après le premier acte, le directeur s'écria :

— C'est tout à fait moi. Moi et Elle ! Vrai, vous n'étiez pas au courant de notre histoire? Continuez ! Je suis très ému.

Quand je prononçai : « Rideau », à la fin du quatrième acte, le directeur pleurait. Il pleurait ! Il avait très chaud, et, comme il est obèse, il pleurait à la façon des poulardes embrochées qui rissolent sur un feu de bois.

— Chef-d'œuvre ! prononça-t-il. Vous entrerez en répétition après-demain. Et je suis sûr du triomphe.

J'eus une vision : les spectateurs debout, acclamant le nom hier encore obscur de Bernard Souchet et, dans l'ombre d'une baignoire, l'infidèle dévorant sa honte et ses regrets ! Tu n'attends pas que je te relate par le menu les incidents des répétitions. Elles furent abominables. Je m'étais attiré la haine d'un comique, Léoval, que son rôle ne satisfaisait point. M. Léoval faisait son petit possible pour m'humilier. Ainsi, il me traitait volontiers de néophyte. Fier de

ce substantif, il le murmurait, puis le claironnait et l'envoyait en réponse à mes timides observations :

— Néophyte ! Ah ! néophyte !

Un jour, je ripostai :

— Pas d'argot entre nous, monsieur Léoval.

Et il s'en fut, inquiet, consulter le dictionnaire.

En ce qui concerne Marie-Louise Pastel, grande comédienne, mes rapports d'auteur à artiste avec cette insupportable personne peuvent se résumer par la première ligne des billets qu'elle m'adressa ·

1° Monsieur et cher auteur.

2° Mon cher auteur.

3° Cher ami,

4° Ami,

5° Mon cher auteur,

6° Cher monsieur,

7° Monsieur.

Monsieur, ce fut à la veille de la dernière répétition, Mlle Pastel entendait modifier mon texte :

— Au fond, expliqua-t-elle, cette brute de Léoval n'a pas tout à fait tort : vous êtes un néophyte. Écoutez donc vos interprètes, qui ont l'habitude. Écoutez-moi. Coupez dans les rôles d'hommes... Etc.

Enfin, le jour de la répétition dite des couturières, j'étais exténué, hagard, abruti, furieux et fâché avec tout le monde, sauf avec le directeur. Il s'entêtait à me chérir, mais à la façon d'un naufragé qui, forcé de partager un radeau, chérit, avant le

cataclysme qu'il prévoit, son camarade d'infortune. Quel métier ! Rester oisif pendant vingt-sept ans pour subir des affres semblables !

Répétition des couturières : trente personnes figées dans la grande salle. Et des couturières gelées. Ah ! mon ami, qu'il est difficile d'émouvoir des couturières ! Impossible de déchiffrer sur leurs faces maudites autre chose qu'un ennui distingué ! Et les modistes, donc ! Une apprentie, qui était venue avec sa patronne, pouffa au moment le plus pathétique.

— Sortez ! hurla Pastel.

J'appuyai :

— Sortez, mademoiselle !

La demoiselle, qui avait bien quinze ans, s'excusa :

— C'est l'employée de chez Caroline qui me dit des bêtises !

Je demandai l'expulsion de l'employée de chez Caroline. Et le calme se rétablit, mais j'avais tout ce petit public contre moi. D'ailleurs, c'est le lot de l'auteur qui se prend, à la fin, pour le plus noir des criminels. Je récoltai de maigres applaudissements. Et les modistes et les couturières s'éloignèrent en silence.

— Nous allons à « la bûche » ! émit suavement Mlle Pastel. J'ai bien observé ma filleule, que j'ai amenée parce qu'elle est sensible. Elle bâillait ! Ma filleule a bâillé !

— N'exagérons rien, concilia Léoval.

Et il conclut, comme s'il parlait de fausse monnaie :

— C'est une pièce qui pourra passer à la rigueur. Voilà !

Je n'en entendis pas davantage. Le temps de remplir une malle et je m'enfuis !

— Gare d'Orsay !

Se rendre à la gare, c'est déjà se mettre un peu d'azur dans le cœur. En wagon, je connus la détresse du banqueroutier ou du déserteur, quelque chose comme un douloureux soulagement, une joie inquiète et troublée de remords. Le temps était mauvais, au départ. Après quelques minutes de trajet, les nuées se déchirèrent au ciel et dans mon âme. Nitchevo ! Advienne que pourra ! il ne faut pas s'en faire ! Le répertoire ancien et moderne est riche en expressions stoïques. Je trouvai à Nantes mon ami Colvisse. Cet honorable négociant, d'origine méridionale, considère un auteur dramatique à peu près comme le joueur d'orgue de Barberi qui tourne sa manivelle dans les rues. Colvisse va tout de même parfois au théâtre : « Noblesse oblige. Il faut bien leur faire gagner un peu d'argent, à ces *povres!* » Il écouta mes doléances, s'offrit à me distraire et, après une nuit de repos, m'entraîna en automobile pour une destination inconnue. Ah ! cher Lucien, quel enchantement ! Et que nos misérables soucis

fondent vite au soleil ! Car j'eus un soleil exceptionnel. Inscris ici toutes les phrases que peut inspirer un paysage baigné de lumière. Mon compagnon me jetait au passage les noms des petites localités que nous brûlions. « Après tout, tu as peut-être un succès ! » me dit-il, attendri de me voir renaître. Je m'en moquais ! Je roulais, je respirais, je ne pensais à rien, j'étais heureux ! L'automobile traversa un bois et s'arrêta devant un château.

— Ce sont des amis ! Ils seront enchantés de te voir...

Et me voilà dans un bal ! Dans un bal blanc ! Un bal blanc de province !

— Je vous présente le cher maître que l'on a joué hier à Paris !

Impertinent tout à l'heure, Colvisse me présentait comme si j'avais été Shakespeare. On ne demandait qu'à le croire. O délicieuse province ! On m'appela « cher maître », pour la première fois. Pour la première fois, je fus invité à déposer une pensée sur un album. Je débouchai mon stylographe avec le sourire courtois, un peu las, de l'homme illustre qui a l'habitude de ces corvées. J'inscrivis une phrase de ma pièce : « Aimez la vie non pour ce qu'elle vous apporte, mais pour ce que vous lui apportez. » Cette pensée — si j'ose m'exprimer ainsi — enthousiasma l'assistance. J'étais loin du sarcastique Léoval, de la maussade Pastel, des cou-

turières glaciales et des modistes désobligeantes !

— Comme c'est vrai ! s'écriait-on.

Une dame mûre minauda :

— Nous en ferons toutes notre profit.

Je me laissais bercer par ces louanges, quand un son flûté frappa désagréablement mes oreilles :

— Lieu commun !

C'était murmuré derrière moi, de façon que seul j'entendisse. Je me retournai, stupéfait.

— Pardon?

— Je crie : bravo pour le petit lieu commun !

Je suffoquai. Cette vérité était énoncée par une toute jeune fille, longue, mince, blonde, douée de l'un de ces visages puérils qui s'efforcent si drôlement de rester sérieux et n'y parviennent guère. Je l'avais remarquée quand elle dansait avec une intrépidité gamine, comme elle doit jouer au tennis, sans se soucier du partenaire...

— Je peux être franche avec vous...

— Mais...

— Bernard...

— Hein?

— Je suis votre cousine... Micheline Barge... Micheline Barge en personne ! Ce beau château — ma tante tire-lire-lire — où nous sommes, est voisin des Douves... Et ceci est mon premier bal. Et je suis enchantée de faire votre connaissance. D'habitude, vous savez, on me trouve admirablement

élevée, mais je n'ai pu résister au plaisir d'intriguer un parent inconnu... J'ai entendu parler de vous quelquefois. Vous jouissez aux Douves d'une pénible réputation. Cela me donnait le plus vif désir de vous voir. Et puis, il y a Lucien qui vous adore, je le sais. Soyez gentil, offrez-moi une tasse de café glacé. J'en ai déjà pris trois et, comme il n'y a que trois maîtres d'hôtel, je n'ose plus...

Nous avons bavardé, Micheline croit que nos familles ont été divisées par des questions d'intérêt, après la mort de sa mère. Elle a vingt ans. Pourquoi ne pas lui dire la vérité? Pourra-t-on toujours cacher au fond d'un château provincial cette exquise jeune fille? C'est une Parisienne, cher Lucien. Il faut que son père et ta mère en prennent leur parti. Sur elle, la plus vilaine robe de la plus arriérée couturière prend un chic souverain. Elle semblait aussi à son aise que les péronnelles de son âge qui courent les dancings l'après-midi. Mais combien différente ! Quelle élégance chaste ! Quelle santé radieuse ! Tu sais que je ressemble un peu à sa mère. Elle me le fit remarquer tout de suite, et elle ajouta : « Je pense toujours à elle », sous-entendant que personne ne lui parlait jamais de la disparue.

Visiblement, elle pressent un mystère. Il ne m'appartenait pas de la renseigner. Je l'ai entraînée dans une scottish espagnole, que suivit une polka brésilienne. Nous ne nous quittâmes plus et nous fîmes

un peu scandale, car personne ne se doutait de notre parenté. A sept heures, ta vieille Arondine parut. Quarante ans de servitude, un bonnet sur la tête et des mains rouges croisées sur le ventre. Elle venait chercher Micheline, qui lui offrit une cerise déguisée. Arondine, en mangeant sa cerise, me coulait un regard méfiant.

— M. Durondinard, un copain de Lucien ! présenta Micheline, très sérieuse.

Et elle prit congé de moi :

— Alors, monsieur Durondinard, je vous reverrai peut-être...

Le lendemain, je reçois des télégrammes inespérés : une répétition générale admirable, l'annonce d'une presse mirifique. Bref, la gloire, à trois sous le mot. J'attends encore un jour, pour mieux savourer ma gloire. Puis, n'y tenant plus, je prends le train et je tombe au théâtre sur des mines longues d'une aune. Bonne répétition générale ! Exécrable première ! Le public ne marche pas ! Location infime. Mon directeur, poète il y a quelques jours, renonce à la poésie pour les additions et m'assène un : « Bonjour, vous ! », sec comme un coup de trique. Pastel me tend deux doigts glacés. Léoval ne cache pas la joie pure d'un « monsieur-qui-l'a-bien-dit ». Les machinistes hochent la tête sur mon passage. Quant aux articles : *half and half*, vinaigre et hydromel. Hydromel dans les petits journaux, vinaigre

dans les autres. J'assiste à la seconde. J'écoute un acte. Je le juge imbécile, — l'influence de la presse, sans doute, — et je rejoins mon *home*, où m'attendent des factures. Une pluie rageuse bat les vitres pour me rappeler que je ne suis plus là-bas... Et il me reste de cette aventure la seule vision de Micheline, limpide dans sa petite robe rose, et qui cherchait, en parlant très vite de n'importe quoi, à retrouver sur mon visage les traits oubliés de sa pauvre maman... Tandis qu'un bon jeune homme, M. Niraoust, après avoir présenté ses devoirs à tout un chacun : « Bonjour, madame ! — Bonjour, mon oncle ! — Bonjour, monsieur le conseiller ! — Bonjour, ma tante ! — Bonjour, mon général ! » solennel et si gracieusement vêtu d'un pantalon noisette et d'une redingote austère que relevait une cravate-papillon en moire blanche, attendait que notre jolie cousine daignât s'apercevoir de sa présence...

Que c'est émouvant une jeune fille qui ouvre ses ailes ! On sait qu'elle retombera, mais on ne peut y croire...

Bien entendu, tout cela doit demeurer secret. Ta mère défendrait à Micheline ces innocentes distractions de voisinage, si elle apprenait que sa nièce a rencontré l'ennemi !

Écris-moi. Es-tu content? Danses-tu le shimmy avec les négresses? Les nègres de tes parages jouent-

ils du saxophone? Décris-moi tes plaisirs, ainsi je saurai tes peines. Reviens vite. Porte-toi bien ; aime-moi et plains-moi ; je m'embête à mourir...

Je reste, au demeurant, ton petit serviteur bien honnête et tout ce qu'il y a de plus dévoué.

Bernard.

IV

Antoine Barge à madame Huvelot.

Monte-Oliveto, par Sienne.
11 juin 1922.

Ma bien chère sœur,

Tu vois, par l'en-tête de cette lettre, que j'ai de nouveau quitté Florence pour revenir dans ce vieux couvent où je suis toujours reçu en ami, à cause du souvenir de l'excellent abbé de Negro, dont j'ai fait le portrait à l'époque heureuse où j'habitais la villa Médicis. Quelle légèreté d'âme alors, et quelle joie de découvrir l'Italie, en rayonnant autour du doux asile du Pincio, aujourd'hui à Naples, demain à Florence, un autre jour à Ravenne, à Venise ! Aucun de ces voyages ne m'a laissé un souvenir qui égale, je te l'ai dit souvent, celui de mes séjours à Sienne, et de mes visites à ce Monte-Oliveto. Ah ! je ne portais pas alors ce poids sur mon cœur d'une exécution qui fut juste, cela je l'affirmerai jusqu'à mon lit de mort. — Cette malheureuse et cet infâme m'avaient trop ignoblement trahi. — Mais la vision n'en est pas moins là,

que je n'arrive pas à chasser : le tendre sourire de la perfide à son amant, sa terreur, sa fuite sous la menace du revolver, et sa chute, ses mains accrochées au rocher. Lui, je le vois aussi. Mais la haine que j'ai toujours là me rend presque douce la hideuse image de son cadavre à mes pieds... Je m'en rends compte. Ce que je t'écris à cette minute est inhumain. C'est abominable. Je le sais trop, ma pauvre amie, et que je devrais sinon me repentir, — je ne pourrais jamais, — oublier !

Je ne peux pas non plus, et c'est une des raisons pour lesquelles je suis ici, ayant traversé à Florence une crise aiguë, simplement pour avoir appris par toi que Micheline a rencontré Bernard Souchet. Je ne te ferai pas de reproches. ma pauvre Marie-Rose. Que cette rencontre n'ait pu être prévue, et par conséquent empêchée, tu n'avais pas besoin de me le dire. Mais, dans ce hasard même qui a défié ta surveillance, comment veux-tu que je n'aperçoive pas une destinée? Ne me crois pas devenu fou. si je te dis que la présence des morts autour de nous m'est, par instant, une évidence. Et alors, j'ai la sensation qu'Angèle est là qui me suit, qui attend son heure pour me frapper dans ce que j'ai de plus cher au monde, l'amour de ma fille, pour me punir, car enfin, si l'exécution était juste, avais-je le droit d'être le justicier? Je me réponds : « Oui », quand je songe à celle qui était ma femme, et :

« Non », quand je pense à Micheline. Je lui ai tué sa mère. Si indigne qu'elle fût, c'était sa mère. Tu te rappelles que mon premier, mon passionné souci, l'acte commis, fut d'empêcher qu'elle en soupçonnât jamais rien. Je n'ai pas seulement voulu lui éviter une peine. J'ai tremblé de lire dans ses yeux une horreur pour son père, quand elle saurait la vérité, et aussi d'éveiller chez elle, en même temps, un mépris pour sa mère. Même à toi, ma chère sœur, qui me comprends pourtant si bien, comment faire sentir ce qu'il tient de douleur dans ces sentiments contradictoires?

Et maintenant, elle connaît Bernard, ce fils du frère de la morte, et d'un frère — c'est trop légitime — qui ne m'a jamais pardonné. Tu te souviens de sa déposition haineuse dans mon procès, et du portrait qu'il a fait de mon caractère? En l'écoutant, j'en venais à m'étonner de l'image qu'il gardait de moi et dont je me demandais si elle n'était pas vraie ! Nous en avons parlé, toi et moi, et nous sommes tombés d'accord que certains traits de ma nature, mal interprétés, pouvaient l'avoir abusé : mes passages de violence qu'il a pris pour de la méchanceté, ma farouche indépendance qu'il a considérée comme de l'égoïsme, mes brusqueries où il a voulu voir une humeur brutale. Nul doute qu'avec les années, comme il arrive, sa vision de mes défauts ne se soit encore assombrie et qu'il ne m'ait

représenté à son fils comme un mari féroce qui, après avoir rendu sa femme malheureuse, l'a attirée dans un guet-apens pour la punir d'avoir rencontré ailleurs l'amour véritable auquel tout être humain a droit. Ce fut le thème du procureur de la République, stylé par la famille d'Angèle, et le motif pour lequel je me suis départi du silence que j'avais résolu de garder sur les preuves indiscutables de la trahison. Mais de ce que les jurés ont vu, eux, où était la vérité, — leur verdict d'acquittement le prouve, — il ne s'ensuit pas que le frère ait été ébranlé dans la conviction de l'innocence de sa sœur. Il a refusé, lui, d'admettre ce que le procureur reconnaissait : l'indiscutable preuve jointe au billet de Lucie Masseaux. Pour lui, je suis l'assassin de sa sœur, tout court et sans excuse, et pour Bernard, l'assassin de sa tante, une tante dont il se rappelle la grâce tendre, le sourire, les caresses, qu'il respecte et plaint comme une victime... Ah ! Marie-Rose, quand il s'est trouvé en face de Micheline, de *ma fille*, qu'a-t-il dû sentir? Il est impossible que le trouble dont il a été certainement saisi n'ait pas passé dans sa physionomie, dans son regard, dans sa voix, — impossible aussi que Micheline, émotive comme elle est, n'ait pas été surprise par cette attitude singulière de son cousin. Les prétextes que nous lui avons donnés de notre brouille avec cette partie de sa famille, elle les a,

jusqu'à cette heure, admis sans les discuter. Que sa curiosité s'éveille, qu'elle cherche, qu'elle trouve... Ma sœur, toi qui m'as aidé à empêcher depuis des années l'horrible révélation, épargne-moi cette douleur, épargne-la aussi à la chère enfant que tu as élevée comme si elle était la tienne ! Mais pourquoi te demandé-je ce que tu vas faire de toi-même? Ta lettre me l'annonce. Je ne voulais que t'en remercier, que te dire combien je t'approuve, et tu vois !...

Cette rencontre de Micheline et de Bernard m'a cependant forcé à me poser une question devant laquelle je recule de jour en jour depuis si longtemps. On est lâche en pensée quelquefois plus qu'en action. Je me suis battu trois fois en duel, quand j'étais jeune, pour des sottises. En venant de Marseille à Naples par mer, il y a six mois, j'ai subi la plus forte tempête dont l'équipage eût le souvenir. Voyageant en Grèce, l'autre année, je me suis trouvé, à Zante, dans un tremblement de terre qui a fait s'écrouler tout un quartier. Dans aucune de ces circonstances, je n'ai eu peur, et pas davantage dans une autre, la plus terrible. Car on peut avoir peur devant un acte, et cette sensation de crainte paralysante que je n'ai pas connue quand ç'eût été si naturel de l'éprouver, elle me prend à seulement me prononcer cette petite phrase : « Quand dois-je apprendre à Micheline la vérité

sur la mort de sa mère? » Car c'est *moi* qui *dois* la lui apprendre, et pas un autre. Oui. C'est mon *devoir* envers elle, pour que cette révélation ne lui arrive pas comme un coup brutal, qui sait? aggravé encore par les commentaires. Envers moi, — car il faut qu'elle sache combien j'ai souffert et avant, et depuis. Envers la morte aussi. J'imagine que la personne qui lui raconterait le tragique événement eût la malheureuse inspiration, pour expliquer mon geste, d'accuser Angèle, de bonne foi, peut-être, — mon avocat l'eût fait si je ne m'y fusse opposé, — de lui prêter des fautes qu'elle n'a pas commises. Elle a eu un amant, c'est trop vrai. Elle n'a pas été une dépravée. A cause de cela, je puis encore plaider pour elle auprès de sa fille. Je dirai même que je suis le seul à le pouvoir. Seulement, quelle sinistre initiation aux plus noirs dessous de la vie qu'une pareille confidence ! Quelle flétrissure à toute cette floraison d'illusions heureuses dont elle s'enivre si légèrement, si enfantinement ! Elle est si jeune ! Le lendemain du jour où elle aura tout appris, sa jeunesse aura fini... Non ! Non ! Qu'elle ne sache pas encore comment sa mère est morte, et pourquoi son père vit comme il vit, loin d'elle sans cesse, à l'étranger, cherchant dans ses voyages un *alibi*, redoutant les visages de ceux qui l'ont connu autrefois, ne quittant pas son nom, par fierté, mais se rendant si bien compte que la célébrité même atta-

chée à ce nom par le succès de ses tableaux renouvelle et prolonge une autre célébrité, celle d'avoir été le héros d'un drame dont on a tant parlé.

Ici, du moins, dans ce couvent dont je suis l'hôte, cette affreuse histoire n'est pas soupçonnée. Il n'est plus gardé que par quelques moines, — les autres ont été expulsés. Ces vieilles gens m'ont connu tout jeune. Pour eux, je suis le peintre auquel ils doivent l'image de leur vénéré doyen, ce Père de Negro dont je te parlais tout à l'heure. Je leur avais promis de venir chez eux pour les aider à rendre à cet admirable homme un autre hommage. Ils veulent un tableau représentant sa tombe, qu'ils enverront à un autre couvent de leur ordre. Ce sont des Bénédictins d'une observance particulière. J'avais toujours remis d'exécuter cette promesse faite à ma dernière visite. Quand j'ai été pris à Florence de la crise que je viens de te confesser, je me suis dit : « Allons souffrir là, dans cette atmosphère de prière et de renoncement. » Hélas ! Je croyais trouver l'apaisement, et j'ai trop senti combien le vieux Florentin a raison, quoi qu'en ait pensé Musset :

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans des jours de malheur?...

Pourquoi? Mais parce que c'est vrai. Avant-hier, — car je suis ici depuis quarante-huit heures

seulement, — quand, sorti de Sienne par la porte Romaine, ma voiture a commencé de rouler vers Buonconvento, j'ai reconnu toutes les lignes du paysage, les terres de plus en plus dénudées, leur ton gris harmonisé à la robe grise des bœufs qui les labourent, la vigne rare et rouge enlacée aux mûriers gris aussi, les cyprès sur les collines, montant en file comme des soldats noirs. Le mur d'entrée de Buonconvento m'est apparu tout rouge, et plus tard, sur une hauteur, au terme d'une route si âpre, toute en montuosités avec des crevasses, le monastère rouge pareillement... Et un Antoine Barge m'est apparu aussi, âgé de vingt-cinq ans, s'élançant vers la vie avec une si fervente, une si joyeuse ardeur. Et maintenant !... Maintenant, je te quitte pour aller m'asseoir devant mon chevalet, sur le terre-plein où dort l'abbé que je revois, avec sa tête un peu penchée de côté à cause de son cou un peu enflé, et si charmant d'indulgence amicale, si sublime de foi en Dieu. Il était là, gardien du cloître que décorent des fresques incomparables de Signorelli et de Sodoma, n'étant pas sorti du couvent depuis un demi-siècle. Son fantôme de jeune moine lui apparaissait comme le mien m'apparaît et il se revoyait novice parmi ses frères, dans ces couloirs alors peuplés, à présent déserts. Il en était mélancolique, mais avec une telle force d'espérance !

— Je les reverrai, me disait-il. Et si ce

n'est pas moi, ajoutait-il, d'autres les reverront.

Et, avec un bon sourire :

— Ils penseront : « Il a bien défendu la vieille demeure. »

Il a vraiment eu le droit de dire tous les jours à la messe : *Domine, dilexi decorem domus tuæ*... Couché sous sa dalle, il attend cette résurrection à laquelle il croyait fermement... Ah ! la résurrection des morts ! Toi aussi, tu y crois, ma chère sœur, et, quand j'ai des retours religieux, je comprends que je devrais y croire également ; et puis, je ferme les yeux. Hélas ! vainement. Celle dont l'image me hante dans mes mauvaises heures, elle n'a pas besoin de reparaître pour que je la voie toujours, toujours... Plains beaucoup, ma bonne et chère sœur, le frère qui t'embrasse de cœur et te répète : « Préserve notre Micheline ! »

A. B.

V

Micheline Barge à Lucien Huvelot.

Les Douves, 15 juin 1922.

Mélancolie, Lucien ! Mélancolie !

Mélancolie parce que, à la fin de mai, je suis allée au bal..., pour la première fois au bal... Menez donc les jeunes personnes dans le monde ! Aussi, depuis cette journée, ou plutôt « matinée » sensationnelle, suis-je triste comme l'Ecclésiaste et ai-je une âme bruissante et tourmentée comme les roseaux dans le vent..., tu sais, les grands roseaux que nous allions entendre à Donges, là où la Loire est si large et si satisfaite de se mêler bientôt à la mer...

...Quand me mêlerai-je à la vie, à la vie libre et vraie?...

Donc, il y a eu matinée de contrat à la Hulotte, chez Georgette ; ce n'est pas elle qu'on marie ; elle est toujours toute aux sports : tennis, boxe et danses de toutes les couleurs ; ses danseurs ont toujours peur d'un swing imprévu et elle n'a pas le temps de se marier, ni la douceur voulue pour cet acte de soumission, tu comprends. La sœur aînée, déjà vieille, vingt-huit ans, — horreur ! — éprouve le

besoin de « faire une fin » et elle se résigne à épouser le fils d'un riche armateur de Saint-Nazaire. Il y avait à la Hulotte, à cette occasion, quelques jeunes gens, et puis aussi des moins jeunes, et des hommes mûrs et des blets. Je les regardais sans complaisance. Et pourtant, c'est bien amusant pour nous, filles fossiles élevées au fond des manoirs en ruines comme dans les romans genre Feuillet, de voir des spécimens du sexe qui nous est « opposé », spécimens plus verts que le curé ou le vieux médecin et le notaire de S..., et plus lavés que les beaux gars de nos fermes. Car enfin, depuis ton départ, Lucien, je n'ai pas vu homme qui vive... C'est ce que Lespinasse et Socratine appellent une crise de « mâlaria ».

Oh ! j'étais joliment contente de les revoir, Lespinasse et Socratine ! Elles reviennent de Paris avec leurs brevets de bachelière, et elles sont habillées et coiffées tout comme dans *Vogue* ou *Femina*... Je croyais que ça ne se faisait pas « pour de bon », ces modes-là, et qu'elles ne se portaient pas tout à fait exactement comme les portent les personnages des dessins... Eh bien ! mon vieux ! Lespinasse a des « guiches » sur les oreilles et le milieu du front nu comme une pierre tombale ; Socratine a les cheveux coupés et, comme ils frisottent haut sur le crâne et sont rejetés en arrière et que le creux entre les sourcils et le nez est plus concave que jamais, — creux qui lui vaut son nom de Socratine, ainsi que ses

aptitudes pour le grec et la philo, — elle est bien laide... Toutes deux sont droites et plates comme si elles sortaient d'un herbier où l'on aurait fait pour rire s'aplatir des jeunes filles. Mais je les aime tout de même, tu sais, et c'est avec bien de la joie que j'ai redit à Socratine, en lui versant du thé lorsqu'elle est venue goûter avant-hier, plus bavarde et plus éloquente que jamais :

— Socratine, bois ta ciguë et laisse-nous tranquilles.

Lespinasse, toujours bleue et rose, l'air d'un bonbon fondant et même fondu, — son cœur est trop chaud pour son aspect physique, — Lespinasse a laissé trois amoureux, ou plutôt trois Guibert à Paris... Trois?

— Oui, trois, m'a-t-elle dit, un peu confuse. Les jeunes gens d'aujourd'hui sont tellement indifférents qu'il en faut bien compter trois pour qu'on puisse un peu fréquemment correspondre... Ainsi, j'écrirai trois fois plus de lettres !...

Et, ce disant, elle mâchonne une de ses boucles défrisées qu'elle étire d'un doigt rêveur jusqu'à son menton... Ensuite, j'ai su par Socratine qu'un des trois Guibert était un vieil académicien... C'est épatant ! Tu vois : toujours la même, cette Lespinasse, et méritant de plus en plus le surnom que tu lui as donné... Est-ce qu'elle t'écrit? Tu en avais une peur !... Tu disais :

— C'est sûrement une raseuse, une future raseuse...

Ah! je t'ai envoyé tout de suite les tétines en caoutchouc pour le mouflon. Dis si tu les as bien reçues... Où en sont ses petites cornes? Mais, moi-même, où en étais-je?

J'étais au bal.

J'étais au bal; j'avais une robe rose, et je la jugeais très jolie, ma robe, dans ma chambre des Douves, entourée de mes meubles couleur d'insectes, sur mes tentures de toile de Jouy et devant les vieux miroirs indulgents; et puis, à la Hulotte, j'ai vu des femmes si bien habillées, dont les robes venaient de Paris ou de N....s, où il y a de très bons couturiers... Alors, je me sentais « province », ô mon cousin! province jusqu'au nombril. J'ai dansé gauchement, bien que je sache les danses nouvelles; j'ai rougi à tout propos, et, ne voulant pas paraître timide, j'ai adopté « l'aplomb forcé ». J'ai parlé à tort et à travers, j'ai été stupide et insupportable, et si « les grâces de mon âge » ne m'ont pas sauvée, mon vieux, eh bien! renie-moi, va, je le mérite. Mais tu me connais, et déjà tu me prends par le menton et tu me dis :

« Qu'est-ce que cet émoi et ce charabia, ma bonne Miche? Quand tu te sens sotte, ne sais-tu plus dire avec pied de nez et pirouette à l'appui : « Zut en poudre et zut en morceaux! Si qu'on n'est pas

content, qu'on épouse la princesse de Chine... » Allons, Line? qu'est-ce qu'on cache à son vieux cousin? Aurais-tu voulu plaire, par hasard? »

Oui, Lucien, j'aurais voulu plaire.

Il y avait là des masculins assez neutres; les aimables garçons sont encore retenus à Paris, ou dans les villes, par leurs métiers ou leurs plaisirs; on ne les verra qu'en été, pour les vacances, ou pendant les chasses... Je regardais donc avec étonnement cesdits masculins et je pensais que, parmi ces visages-là, il y en avait qui porteraient pour certaines femmes le nom de bonheur. Oui, Adolphe ou Casimir, pâle ou cramoisi, luisant, mal coiffé, gauche ou avantageux, représentent, ont représenté ou représenteront pour Gertrude ou Anastasie la joie, le plaisir, l'espoir, enfin le bonheur... Tu me demandais, dans ta lettre, si je savais ce qu'est le bonheur. Le bonheur, enfant d'Afrique, c'est Adolphe ou Casimir; et pour moi, ce n'est rien.

C'est alors que j'ai vu entrer dans le salon un jeune homme d'aspect aimable et dont la physionomie me causa tout de suite un attendrissement brusque et inexpliqué. A qui ressemblait-il, ce monsieur si imprévu et pourtant pas tout à fait inconnu? Près de moi, on a dit son nom. Quel éclair! Quelle émotion subite! C'est mon cousin Bernard Souchet, le fils du frère de maman..., et c'est à maman qu'il

ressemble. Il m'a souri comme je n'avais plus vu sourire depuis ma petite enfance ; il m'a regardée avec le même rayonnement voilé des yeux doux. J'ai eu de la peine, Lucien. Je te le dis parce que je ne te cache rien, à toi. Et pour la cacher aux autres, j'ai fait l'étourdie. Et j'aurais voulu que ce Bernard ne m'eût pas jugée trop sotte et insignifiante afin de le revoir, d'arriver peut-être un jour, par lui, à revoir mon oncle, à entendre parler de maman... Car, enfin, pourquoi ces brouilles? Pourquoi? Et aussi, oserai-je te le dire? pourquoi ces façons de me regarder qu'ont les gens dans une réunion? On chuchote ; les vieilles dames hochent la tête ; les jeunes femmes ont l'air parfois gêné ; les hommes s'apitoient. J'ai entendu au moins balbutier derrière moi vingt-trois « Pauvre enfant ! » ou « Pauvre petite ! »... Il est vrai qu'une orpheline est à plaindre, lorsqu'elle l'est doublement, par la mort et l'indifférente absence.

Tu me dis d'aimer cet absent. Est-ce que je ne l'aime pas? Est-ce que mon rêve n'est pas de le revoir, de l'attirer ici ou d'aller le rejoindre? de vivre avec lui? Il ne veut pas ! On dirait que je lui inspire une sorte d'aversion craintive. Il t'écrit. Il écrit à ma tante. Il ne répond presque jamais à mes lettres et alors j'ai du chagrin.

Mélancolie, Lucien, mélancolie ! Il pleut. C'est gris, c'est « mouillé serré », c'est épouvantable. Je

t'écris dans le grenier, sur le coffre auprès duquel nous avons tant joué enfants. Ici, c'est bizarre, rien n'a changé. Les fauteuils brisés sont toujours brisés ; les miroirs sont toujours fêlés ; les tables disjointes gisent pieds en l'air ; la bergère effondrée regarde pleuvoir près de la lucarne (lui chanterai-je : « Il pleut, il pleut, bergère »?) ; le secrétaire perd ses tiroirs à secrets ; les vieilles malles laissent passer des bouts d'étoffes surannées ; les pots cassés sont tristes, car ils n'ont été payés par personne et le savent bien ; et les deux vieilles pendules ont l'air de dire, inclinant leurs cadrans sur l'oreille (ont-elles une oreille?) : « On ne nous y reprendra plus, à mesurer ce qui est sans fin et finit toujours !... » Les herbes maléfiques sèchent en l'air sur une corde et, dans le petit deuxième grenier, une provision de fleurs de tilleul embaume jusqu'à moi. Il y a toujours de vieux livres dans le vieux coffre : relirons-nous *Franck* ou *l'Histoire d'une bouchée de pain, les Veillées du château, Robinson suisse,* tous livres séculaires, et dont nous ne connaissons l'existence que parce que nous sommes des enfants élevés au fin fond des départements?... Tiens ! ma poupée. Ma vieille grosse poupée sans crâne, et en costume breton ! N'est-elle pas ainsi, sans perruque, avec sa tête creuse et son masque de porcelaine rose et béat, l'image même de l'expérience? J'ai emporté, comme jadis, mon pain et mon chocolat pour goûter

(je suis sûre qu'il y a encore des miettes à toi et à moi dans Walter Scott et *le Musée des familles...*), et, comme jadis, ma chatte vient réclamer une part du festin. Celle-là est noire et blanche. Tu ne la connais pas. Elle s'appelle Lurette; elle est encore très petite; mais, si elle devient une belle grosse vieille chattemite, on l'appellera « Belle Lurette », et tu seras là. Oui, tu seras de retour, vieux Lulu! Il y aura, monsieur, belle lurette que vous et votre sérieux avenir vous serez de retour.

Par la lucarne ronde, je vois, je sens, je respire la pluie; je m'approche et j'appuie ma joue sur cette invisible joue couverte de pleurs; je voudrais bien te consoler, jour de juin si lamentable, t'essuyer et te moucher avec un fin mouchoir bleu; te dire : « Allons! n'y pensons plus! et ne soyons plus tristes... » Mais il ne comprend pas et ses larmes coulent. Nous ne saurons jamais ce qu'on lui a fait « dans les empyrées »... En bas, dans l'allée boueuse du jardin de plus en plus vert et lustré, Poulet se promène, grave et lent. Il tire une langue énorme, attend, et puis, la sentant, je crois, suffisamment mouillée, la rentre et, d'un air connaisseur, déguste. Quel type que ce Poulet-Premier! Ce « premier » me fait penser à ton mouflon. T'ai-je déjà dit pour les tétines? Je me répète. C'est l'âge, mon cousin. J'avais déjà pensé qu'il ne fallait plus m'habiller

en rose... C'est une couleur trop jeune dorénavant pour moi...

Ma lettre est grise et interminable comme ce jour de pluie. Je m'ennuie. C'est un état nouveau et bien désagréable. Je m'ennuie, car je sens autour de moi flotter une inquiétude vague. Je voudrais savoir des choses... Et, en même temps, je me dis qu'il n'y a rien du tout à savoir, que je suis stupide. Tu pourrais peut-être écrire à ma tante de ne pas être si étrange avec moi. Je crois que sa nervosité influe peu à peu sur mon caractère. Deux petits exemples :

L'autre nuit, par beau clair de lune, ne pouvant dormir, il me prend l'idée saugrenue de manger des cerises. Je descends l'escalier sur un rayon blanc ; je donne un baiser en passant à l'horloge pour qu'elle marque des heures heureuses (je devrais le faire matin et soir, et puis j'oublie ; alors, quand j'y pense, je me rattrape). Dans la salle à manger, j'ouvre le buffet, qui certainement est dans la famille depuis Ève, car, en toute saison, il sent la pomme. Pas de fruits..., compotiers vides. Je furette comme une souris ; rien à mon goût : croûtes et petits-beurres... Je pense au cerisier, au gros bon cerisier de la prairie. Levons les verrous... Ouvrons la porte... Oh ! la nuit verte ! la nuit embaumée : seringas, sureaux, rosiers, lune... ; je te passe la description. Prés humides, ombre en dentelles des noirs mar-

ronniers et, au bout du clos, l'autre prairie, le verger tout bleuâtre et les cerisiers, et, bonheur! l'échelle encore, l'échelle laissée là debout et amoureusement appuyée contre le tronc du cerisier convoité. Alors, je grimpe et je me régale ; elles étaient si grosses et rebondies, et luisantes, ces cerises, que la clarté y jouait comme dans des miroirs bombés. Et quel goût! Et quelle fraîcheur! Je pensais à toi, petit frère, et te lançais les noyaux à travers l'espace. Personne. Un silence... Une solitude... Même pas une grenouille dans l'herbe pour regarder mes jambes.

Je rentre, transformée sûrement en tarte aux cerises. Hélas! non! Je suis toujours une reconnaissable Micheline ; ma tante est derrière la porte avec une lampe Pigeon : « D'où viens-tu? », — ton très sec. J'explique, candide et gonflée. Mais ta mère, marmottant des choses confuses où je distingue : « C'est affreux!... En pleine nuit!... Mauvais instincts... », etc., me reconduit jusqu'à ma chambre.

L'autre jour, j'apprends par Nanette que la fille Corlet, celle qui a épousé, il y a six mois, le cabaretier Julot, de la route de S..., ayant surpris ledit Julot en « plus que flirt » avec la servante, l'a à moitié tué en lui lançant une bouteille à la tête ; Julot est à l'hôpital de S..., en déplorable état, le front fendu, et son épouse redoutable déplore de ne pas l'avoir occis tout à fait. Je raconte cette histoire.

ou plutôt ce fait-divers, le soir, au salon. Ma tante tricotait, toujours avec ses mouvements à angles hauts et ses trop grandes aiguilles d'os qui lui donnent l'air de tricoter avec les vieux tibias d'un squelette inoccupé. L'abbé avait étalé un jeu de cartes sur la table verte et se livrait aux affres de cette « patience » qui s'appelle, tu sais bien, « le Démon », mais qu'il nomme, lui, « Jérusalem », sans doute parce que cela sied mieux à son saint habit.

J'ai raconté mon histoire avec intérêt, car j'aime, ainsi que toi, les braves gens qui en sont les héros inattendus ; et j'ai dit :

— Cette femme est vilaine et folle...

Ma tante remuait furieusement ses aiguilles, et l'abbé, très troublé, s'est trompé dans ses combinaisons. Puis, devenu très rouge et s'essuyant le front, il a murmuré :

— Indulgence pour les pécheurs...

— Sans doute, monsieur l'abbé, sans doute ; mais cette furie aurait pu tuer son mari, et Dieu n'a-t-il pas dit : « Tu ne tueras point? »

— Tais-toi ! a crié ma tante en agitant ses aiguilles, tais-toi ! tu ne sais ce que tu dis...

Et elle a glissé de son fauteuil, à demi évanouie.

La « patience » de l'abbé n'était plus qu'un amas de cartes en désordre. Il les couvrit de sa large main et tourna vers moi un regard désolé, cependant que je soutenais ma tante, au risque de recevoir dans

l'œil un des tibias tricoteurs qu'elle agitait convulsivement.

— Laissons ce sujet, je vous en supplie, ma chère enfant...

— Ce ne sont point, acheva ma tante, des conversations convenables pour les jeunes filles.

Et elle reprit enfin son sang-froid en même temps que son tricot.

. . . .

Je reprends ma lettre pour ajouter un troisième petit exemple de l'état nerveux de ma tante à mon égard.

— Tante, ai-je dit sans à-propos, en descendant du grenier, tante, j'ai revu là-haut ma vieille poupée ; quel âge peut-elle avoir? Je la possédais déjà avant de venir aux Douves... et, ensuite, Arondine lui a taillé des costumes bretons... Oh ! elle date bien au moins de 1906...

Ta pauvre mère est devenue verte. Serait-elle malade?

Et elle m'a déclaré, tout d'un coup, que je n'irai plus dans des réunions ; que je n'étais plus la même depuis le bal de la Hulotte. Là-dessus, l'abbé a pris congé, d'un air peiné ; et, dans le joli soir d'été, je l'entendais qui faisait un bruit diabolique pour mettre en marche son tricycle à pétrole, que tu appelais si irrévérencieusement son « pet à l'huile ».

O Lucien ! c'est loin, l'Afrique ! Reviens ! Sois

là ! Je suis bien petite et bien seule, et je me sens aussi privée de parents, que les enfants des eaux et des feuillages ; je me sens perdue parmi l'hostilité ou l'indifférence des êtres. Si tu étais là, tu m'embrasserais, mon vieux. Quand la pluie cessera, j'irai embrasser mon vieux chêne. J'ai tant besoin d'être aimée, ce soir ! J'ai tant besoin qu'on m'aime ! Allons, je ne vais pas pleurer aussi, comme le jour de juin...

Ta petite, petite, petite, et vieille, et triste, et seule à mourir.

MICHELINE.

P.-S. — Ne prends pas au mot ce que je te dis sur l'air province... Je ne suis pas de Paris, c'est vrai..., mais je suis de France..., et je n'en suis pas honteuse, tu sais...

M...

VI

Lucien Huvelot à Micheline Barge.

Tamerza, 24 juin 1922.

Ma chère Micheline,

Je te remercie de ta lettre, des nouvelles qu'elle m'apporte, bien qu'à vrai dire elles ne soient pas toutes pour moi *nouvelles*. C'est ainsi que je sais depuis quinze jours qu'il y a eu une matinée à la Hulotte, que tu portais une robe rose, et que tu as bu au moins une tasse de café glacé. Tu as deviné, je pense, de qui je tiens ces détails? De Bernard Souchet, parfaitement. Je ne te fais pas de reproches : je te fais remarquer seulement que j'ai eu sa lettre quinze jours avant la tienne. C'est tout ce que je t'en dirai. Je suis persuadé que son contenu ne doit pas t'intéresser autrement.

Ta lettre à toi, Micheline, je l'ai attendue longtemps, chaque jour de courrier, avec des âmes diverses, des âmes qui auraient fait toutes différentes les réponses de moi que tu aurais reçues en retour. Maintenant qu'elle est là, que je l'ai, je te

dis, très franchement : cette lettre, je ne l'aime pas, pas du tout. Pourquoi? Cherchons ensemble, veux-tu?

Cherchons, et mettons à chercher une grande sincérité mutuelle. Avec la sincérité, on peut jouer, lui faire de courtes niches quand on est près l'un de l'autre. Quand on est éloignés, il ne faut pas se risquer à ces jeux-là. De tels malentendus peuvent en naître !... Et des malentendus à cette distance... Quelle horreur !

Cette lettre, d'abord, je tiendrai compte qu'elle a été écrite un jour de pluie. Je connais la pluie et tout ce qui s'ensuit. Quand je faisais mon service militaire, dans une terrible ville du Nord qu'on appelle Amiens, je me souviens des heures qu'elle m'a values, la pluie. Il y a des petits jardins qui longent la voie ferrée d'Abbeville. J'allais m'y promener, seul, sous la bruine qui tombait sans relâche ; ma capote bleue, sur mes épaules, je la sentais devenir progressivement spongieuse et gonflée. J'avais un livre dans ma poche, mais je ne pouvais l'ouvrir, à cause des étoiles d'eau qui surgissaient instantanément sur ses pages. Les trains, déjà éclairés, passaient. Parfois, un s'arrêtait, à cause de quelque encombrement. A travers les vitres des wagons de luxe, quand il n'y avait pas trop de buée, j'apercevais, tout près de moi, les têtes blondes des belles voyageuses européennes, qui laissaient le

Nord pour les pays de soleil. Le train repartait; il faisait plus noir encore. Dans le lointain, un clairon sonnait. Alors, c'était la course éperdue vers la caserne, le poste, la chambrée et la lampe fumeuse, souvent sans verre... J'ai connu la pluie, Micheline. Si je n'aime pas ta lettre, je l'excuse, va.

Mais quoi! ces impressions-là, je sais qu'elles sont fugitives, et qu'un rayon de soleil les chasse. A moins que... Continuons nos petites investigations.

Un rayon de soleil! Tu es tout de même extraordinaire. Qui donc, de nous deux, crois-tu qui est le plus à plaindre? Toi, sous ta pluie, aux Douves, ou moi, sous mon soleil, ici, seul?

Moi, je ne me plaindrai pas. Je ne suis pas venu ici pour cela, Micheline. Je suis venu pour ce *sérieux avenir* dont tu parles avec un gentil mépris. Mais, vraiment, ayant tout quitté, maman, ma maison, toi, je ne pensais pas qu'un jour si prochain les rôles seraient renversés, et que ce serait celui qui a besoin de réconfort qui se verrait obligé de réconforter la petite fille dont il se croyait en droit d'attendre du secours.

A Poulet-Deux, tu as envoyé ses tétines. Je t'en remercie pour lui. Il les mâchonne, les remâchonne en buvant son lait par leur entremise. Par parenthèse, leur caoutchouc n'est pas de très bonne qualité. Il en a déjà troué quatre. Je ne te rends pas,

cependant, responsable de ces malfaçons. Je déclare hautement qu'envers ce jeune mouflon tu auras fait tout ton devoir... Mais envers moi, Micheline? Qu'est-ce que c'est que ce cri navrant que tu pousses à la fin de ta lettre? « Reviens, sois là ! me dis-tu. C'est loin, l'Afrique ! » Comment avoir le cœur de me parler ainsi, quand tu sais que je ne peux revenir encore !... Avoue que, toi et maman, vous seriez autorisées à avoir une drôle d'opinion de moi, si je vous arrivais un matin de ces jours-ci aux Douves, en vous disant pour toute explication :

— Micheline m'a écrit de revenir. J'ai planté là ma Société, les mines, tout mon sérieux avenir. Me voici !

Hélas ! oui, il me faut continuer à être sérieux, quel que soit le ridicule qui s'attache à cet adjectif, lorsqu'on l'invoque dans les affaires du sentiment.

Avoue, Micheline, que notre ami Bernard, si peu préoccupé de mériter ce titre, te paraît autrement intéressant, autrement chevaleresque que le pauvre Lucien Huvelot, ingénieur de deuxième classe à la Compagnie des phosphates du Sud-Tunisien, proposé pour la première classe. Car je suis proposé pour la première classe. Il ne faut pas m'attendre à recevoir avant un an cette promotion qui me permettra d'être nommé à Tunis, et puis à Paris. Mais c'est déjà bien beau, et, dans ma dernière lettre, je te disais qu'il ne m'était guère possible d'espérer

avant deux ans cet avancement. Quelle joie je me faisais de t'apprendre cette nouvelle ! Je mettais de la coquetterie à ne pas le faire avant d'avoir reçu ta lettre. Voilà maintenant que cette joie a à peu près disparu. Le soleil, terrible et blanc, brille sur ma tête, et, pourtant, je me sens aussi triste, aussi désemparé que jadis, dans les jardins d'Amiens.

C'est égal ! je songe à la tête que ferait mon directeur, l'honorable M. Ploque-Bodin, qui, l'autre jour, m'annonçait la proposition qu'il adressait en ma faveur au siège de la Société, si je venais lui dire :

— Vous êtes bien gentil. Mais ma petite cousine Micheline s'ennuie aux Douves. Elle est triste parce qu'il pleut, parce qu'on la gronde quand elle monte la nuit dans les cerisiers, et parce que le tricycle à pétrole du curé de la paroisse a des ratés... Au revoir et merci !

Tout cela n'est pas très sérieux. Il peut y avoir encore des miettes de pain de notre goûter dans nos vieux livres, mais nous ne sommes plus des enfants. Je te le dis, au risque de te faire paraître mille fois plus charmant notre cousin Bernard, qui continue à mener à Paris une existence aussi déraisonnable — toute proportion gardée — que celle que tu es en train de te faire aux Douves... Avoue que tu l'as trouvé charmant, ce cher cousin? Tiens, Micheline, il y a dans ta lettre des choses qui auraient dû me

faire rire. Tu parles avec une expérience désabusée du bonheur, à propos des jeunes gens et des jeunes filles rencontrés à la matinée de la Hulotte. « Le bonheur, dis-tu, dédaigneuse, pour Gertrude ou Anastasie, c'est Adolphe ou Casimir. » Peut-être serais-tu furieuse si Gertrude ou Anastasie disaient, de leur côté : « Le bonheur, pour Micheline, c'est Bernard. » Je te somme de répondre de façon précise à cette perfide insinuation, et par retour du courrier. Si tu attends, comme la dernière fois, trois semaines, alors je penserai que je t'ai fâchée, et j'en aurai beaucoup de peine.

Excuse-moi. J'entends dans la pièce à côté Poulet-Deux qui beugle et Messaoud qui hurle... Il faut que j'aille voir ce que c'est.

...Me voici de retour. Ce n'était rien. Messaoud a voulu essayer une nouvelle tétine. Alors, Poulet-Deux a cru qu'il voulait lui boire son lait, et il lui a donné un coup de ses petites cornes naissantes. C'est, du moins, ce que j'ai cru comprendre dans leurs explications.

Vais-je prendre prétexte de ce petit incident pour avoir de la peine et t'écrire une lettre désolée? Non, n'est-ce pas?

Alors, que veux-tu que je te dise de tes histoires, à toi? Pourquoi maman changerait-elle à ton égard? Et si elle changeait, si elle était plus triste, plus nerveuse que de coutume, ne crois-tu pas que la pensée

de mon éloignement suffirait pour justifier de petits mouvements d'humeur qui cesseront dès que je serai de retour?

D'ailleurs, tiens, c'est moi, je le sens, qui suis stupide de prêter tant d'importance à des choses dont tu ne te souviens sans doute déjà plus toi-même. Tu as écrit ta lettre dans une soirée de pluie. Je ne pense pas que tu aies fait un brouillon. Quand ma lettre t'arrivera, tu seras joyeuse, tu la liras avec étonnement, et tu te diras ·

— De quoi vient-il me parler, celui-là, avec ses explications, avec ses consolations !

Enfin, arrange-toi pour me répondre avant le 14 juillet, parce que je vais ce jour-là à Gafsa, à cause des fêtes ; j'y resterai probablement deux jours, et je ne veux pas que l'anniversaire de la prise de la Bastille retarde pour moi la lecture de ta prochaine lettre.

— Que vas-tu faire à Gafsa, le 14 juillet?

Eh ! Micheline, on s'amuse comme on peut. Si je te disais que j'attends de ces deux jours un grand plaisir? Vrai, ici, on travaille à se faire une âme d'enfant, et on y réussit. Il paraît que le 14 juillet est toujours célébré à Gafsa avec une pompe particulière. Je veux voir cela, moi. Le matin, réceptions chez les autorités civiles et militaires. A onze heures, revue générale des troupes. Le soir, embrasement de la mosquée, de la Casbah. Ce sont les

mêmes lampions qui servent que pour le ramadan. Sans avoir l'âme particulièrement philosophique, on a de la joie à voir ainsi la fusion du Coran et des Droits de l'Homme, tout cela dans un pauvre lampion d'huile. Et puis, cette vie de sauvage que je mène à Tamerza ne me vaut pas grand'chose. J'ai besoin de me secouer, de voir des figures différentes, d'entendre des caïds de Neffa et de Tozeur venir assurer le contrôleur civil de leur fidélité aux principes de 1789. En outre, on danse, sais-tu. Il y a bal au Cercle des officiers. Je veux danser, moi aussi. Tu m'en as donné envie avec ta matinée de la Hulotte. Je danserai avec Mme Ploque-Bodin, qui se fait habiller à Tunis, rue Es-Sadikia, chez Orosdy-Back. Et qui sait, Lovelace des phosphates, peut-être m'arrangerai-je de façon à ce que cette soirée compte pour mon avancement.

Je te disais que j'avais cinq ou six lettres toutes prêtes, cinq ou six lettres différentes pour répondre à la tienne, quand elle arriverait. Il y avait la lettre joyeuse, celle par laquelle je devais t'annoncer mon espoir d'un avancement prochain, avec ses belles perspectives d'un retour rapide. Il y avait la lettre familiale, où je devais m'enquérir tout au long de ta petite santé, de celle de maman, de mon oncle. La lettre poétique, consacrée à nos souvenirs d'enfance. Il y avait la lettre triste, enfin, la lettre de détresse, celle qui s'écrit d'elle-même à l'heure où

l'ombre bleue recouvre les rochers et les plaines dénudées parmi lesquels je vis. Ces lettres, tu les auras empêchées de partir. Mais il serait vraiment injuste, Micheline, qu'un peu de la dernière ne vînt pas jusqu'à toi, qui pourrais être si heureuse, si tu voulais le vouloir. Songe à mon existence ici, ma chère petite. Je ne suis pas un Sybarite, tu le sais. Je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais songé à coucher, comme Bernard Souchet, dans un lit de laque de Coromandel, à avoir des pyjamas où sont brodés des pétunias avec des marjolaines, etc. Mais, enfin, je te jure qu'il y a des minutes où un peu plus de confort ferait bien mon affaire. J'ai, dans ma cuisine, pour escabeau, une caisse de Luciline vide. Certains objets reçoivent ici une destination bizarre. J'ai ordonné à Messaoud de ne plus me faire de soupe, parce que j'en ai assez de la manger dans des assiettes plates, les creuses étant cassées. Et puis, il y a les bêtes... La nuit, je n'ai qu'à frotter une allumette pour voir, sur les dalles de ma chambre, s'enfuir, comme des petits diables, une légion de cafards. Quand, après le coucher du soleil, le temps est à l'orage, je n'ai qu'à dire à Messaoud : « Prends la petite pincette et va devant la porte », il revient tout de suite avec un scorpion au bout de sa pincette. Et les ignobles mille-pattes !... A côté de ma maison, il y a une espèce de mare huileuse et noire. Je vais m'asseoir quelquefois auprès, sur une pierre

que j'ai commencé par retourner prudemment, toujours à cause des scorpions. Je regarde cette eau, horrible, opaque. D'abord, on ne voit rien. Puis, soudain, on dirait que le fond s'anime. De hideuses bêtes se mettent à grouiller là dedans ; on ne les distingue pas bien. Il y a de tout : des tortues d'eau, des espèces de couleuvres, de monstrueuses grenouilles livides... Ah ! Micheline, les belles petites grenouilles de chez nous, vernissées, luisantes, vertes ! Peut-on parler de mélancolie dans un pays où il y a de si belles petites grenouilles !

Je ne t'en veux pas d'être triste, va ! Mais j'ai peine à penser qu'avec tes idées biscornues, tu es en train de te gâter de bien beaux jours. Tu les regretteras, plus tard, Micheline. Je ne veux pas faire le prédicateur. Une histoire que je me rappelle m'en enlève le droit. Écoute . Quand je suis entré au lycée, comme pensionnaire, à douze ans, j'avais comme correspondant un ami de papa, M. Diaule, un bon vivant. Il me faisait sortir le dimanche ; le soir, il me raccompagnait au lycée. J'étais triste en revoyant le bâtiment obscur. Il le sentait ; mais lui qui allait, en me quittant, au music-hall pour lequel je l'avais vu dans la journée prendre un billet, il tenait à me prouver que j'étais le plus heureux des mortels :

« Ah ! le bel âge, petit, les belles années ! Tu les regretteras un jour, sois-en persuadé. »

Je ne jouerai pas avec toi les M. Diaule, Micheline. Pourtant, soyons francs. Je connais ta vie aux Douves. Je viens d'essayer de te faire connaître la mienne ici. Voudrais-tu changer? Non, n'est-ce pas? Alors, arrange-toi pour ne pas m'enlever mon courage.

Et puis, non. Tout ce que je dis là est stupide. Plains-toi à moi, au contraire, ma petite Micheline, quand tu croiras avoir un sujet de chagrin. Je ne veux pas que quelqu'un d'autre accueille ta peine. Il faut me jurer de toujours tout me dire. Il faut aussi me jurer autre chose : ne jamais rien faire d'*important* sans me consulter. J'appelle *important* ce qui sort un peu du domaine des choses courantes, ce qui peut surgir tout à coup, même dans une existence aussi calme que la tienne. Je tiens beaucoup à cette promesse, Micheline. N'oublie pas de me la faire dans ta prochaine lettre.

La nuit tombe. Je vais sortir, aller porter ma lettre à la gare du petit chemin de fer. Pour cinq sous, elle ira vers toi. Ce n'est vraiment pas cher, la poste. Tu seras gaie, tu seras joyeuse, quand elle t'arrivera.

A bientôt, Micheline, et dis-toi qu'on n'a pas le droit d'être jamais tout à fait malheureux, quand quelqu'un pense à vous comme ce soir je pense à toi.

LUCIEN.

P.-S. — Demande à maman si elle ne pourrait pas broder une chasuble pour le curé d'ici, un ancien aumônier de Foureau, qui a un langage à faire rougir votre curé, mais qui est un bien brave homme. Son vestiaire religieux est dans un état à couvrir de honte les catholiques des deux hémisphères.

L.

VII

Bernard Souchet à Micheline Barge.

Paris, 6 juillet 1922.

Chère mademoiselle et cousine, plutôt cousine que mademoiselle, n'est-ce pas?... enfin, chère Micheline, votre lettre m'enchante et me terrifie. Vous répondre par retour du courrier pour que vous puissiez aller au-devant du facteur!... Enfin, si cet envoi est intercepté et si ces lignes innocentes tombent sous des yeux mal disposés en ma faveur, que toute la responsabilité retombe sur ma tête, car c'est moi qui vous ai dit au bal blanc de la Hulotte :

— Cela serait gentil de m'écrire, surtout si vous avez quelque chose à me demander...

La pauvre lettre, chère Micheline, la pauvre lettre que vous m'envoyez là, brillante, scintillante, certes, mais comme les larmes seules brillent et scintillent. Voulez-vous bien renoncer à cette gaieté qui a envie de pleurer, et être triste si cela vous chante, mais triste de bon appétit, triste une fois

pour toutes ! Vous m'écrivez comme les braves gens parlent aux auteurs comiques sans se douter qu'un auteur comique n'est jamais si flatté que quand on le prend au sérieux. Et au bout de vos plaisanteries je trouve un petit *post-scriptum* plein de détresse et de mélancolie...

C'est au *post-scriptum* que je réponds d'abord. Le passé, chère Micheline que je revois en robe rose, ce petit mot-là a dû être lourd au bout de votre plume. Le passé ne vous regarde pas. Écoutez le conseil des morts que vous aimez : « Ne t'occupe jamais de ce qui a été. Prends ta part de la vie. Marche sur ta route fleurie de jeunesse. Et ne te retourne que plus tard, beaucoup plus tard, à l'âge du souvenir... » Nous avons une grand'mère commune. Je l'ai connue un peu à l'âge où vous faisiez vos premiers pas. Elle s'appelait Coralie, qui est un prénom romantique. Elle était charmante. Je possède d'elle un portrait-miniature dans un joli cadre de bois sculpté, tout égayé de roses en gerbes et de nœuds Louis XV. Les enfants l'appelaient Maman Miche, car, bien qu'elle fût mondaine et abominablement dépensière, — si sympathique ! — notre grand'mère était intraitable sur le chapitre du pain. Elle donnait à ses petites-filles de ravissants colliers de perles, à ses petits-fils des cravaches à pommeau d'or, mais elle se fâchait rouge quand on laissait sur la nappe une miette de croissant.

Adorable Maman Miche ! Si la maladie ne l'avait pas clouée dans son fauteuil, elle se serait ruinée tout tranquillement. Voulez-vous un trait de son caractère? Elle ne donnait jamais d'argent aux pauvres innombrables qui la persécutaient sans y joindre un cadeau merveilleusement inutile : un carnet de bal en écaille tout enrichi de turquoises à une vieille dame que personne n'avait jamais invitée et à un monsieur qui logeait dans des garnis infâmes, une de ces ravissantes cages à mouches que les Chinois taillent avec minutie dans le jade... Où je veux en venir? Attendez ! Elle est là qui me sourit, notre aïeule... L'artiste (!) l'a peinte en grand apparat. Sa main gauche appuyée contre sa joue, dans un geste rêveur, montre une main encore belle au bout d'un bras resté pur ; la main gauche comporte une bague dont le saphir est imposant ; le bras s'enorgueillit d'un point d'alençon admirable, reproduit avec soin. A la main droite, deux rubis et l'alliance. En guise de broche, une émeraude en forme de poire. Au bas du portrait, négligemment jetée, une étole de zibeline... Avec quel soin les bandeaux ont été ondulés sous le bonnet-coiffure de chantilly et de rubans bleus ! Mais comme le sourire éblouissant de la bouche, comme la bonté malicieuse des yeux excusent ce naïf étalage de richesses ! Ce n'est pas le portrait d'une bourgeoise cossue, Micheline, c'est le portrait d'une Parisienne

spirituelle et bohème ! J'ai encore d'elle une feuille d'agenda. Je lis :

Lundi 21, *dîner chez les Decorbin. Mardi* 22, *déjeuner chez Tonton* (*son fils aîné*). *Mercredi, Opéra-Comique. Jeudi, dîner à la Présidence. Vendredi, soirée chez Dumas. Samedi, déjeuner ici, neuf couverts.*

Et, pour le dimanche, un « repos » qui a l'air plutôt soupiré que griffonné !... Bien frivole, notre aïeule?... Non, Micheline ! Elle était la première au chevet des malades. Elle les rassurait en plaisantant. Elle leur apportait les plus belles grappes de raisin et l'espoir et la confiance. D'autres, que je vénère, m'ont appris à parler, à lire, à écrire et à compter. Elle m'a appris à rire. Maman Miche n'avait qu'un orgueil : le premier sourire de ses petits-enfants. Ils le lui réservaient toujours. Avec leurs père et mère, ils faisaient semblant d'être sérieux ; ils grognaient quand les indifférents leur prodiguaient ces invites stupides : « Tatata, gnou-gnou-gnou », etc. Mais Maman Miche apparaissait, splendide, sentant bon la verveine-citronnelle et la pâte d'amandes, et le miracle inouï du premier sourire avait lieu !

Chère Micheline, on se disputait notre aïeule. Nulle femme ne fut plus fêtée. Son secret? Elle vivait l'heure présente. Elle respectait les œuvres du passé, mais elle lisait les livres nouveaux. Elle

comptait de vieux amis qui étaient des généraux glorieux, des écrivains illustres, des peintres dont la moindre esquisse valait une fortune ; mais elle commandait son portrait au plus obscur, au plus débutant des rapins ; elle achetait incognito cinquante exemplaires du premier recueil d'un poète vagissant et elle complétait en cachette la dot réglementaire d'une petite jeune fille éprise d'un sous-lieutenant. Enfin, elle lisait à peu près tous les journaux, et des nuances les plus différentes. Et quand on l'entretenait d'un fait qui avait eu lieu l'avant-veille, elle s'écriait, avec ce mouvement de la main qui dissipe un nuage de fumée : « Vieille histoire ! » Si quelqu'un se hasardait à l'entretenir de ces querelles de famille qui se conservent dans le vinaigre comme les pickles, elle ripostait : « Pas l'ombre d'intérêt ! » Enfin, elle prétendait que l'on doit souffrir seule et le nez contre le mur, et qu'il est convenable de n'inviter les gens qu'à son bonheur...

Je vous la propose pour exemple, Micheline. Que venez-vous me demander? Les annales des familles Huvelot-Souchet? Vous parlez d'un mystère que seul un parent-ami peut éclaircir ! La raison de cette brouille haineuse qui sépare les miens des vôtres?... Laissez tout cela. Je ne m'en suis jamais occupé. A creuser ces problèmes, on en arrive à transformer cruellement les jolies légendes que chacun de nous forme dans le secret de son cœur. Il faut avoir

— attention : je professe ! — une vision nette et réaliste du présent, une vision indulgente et poétique du passé, une vision féerique de l'avenir. J'ai dit.

Et parlons de moi. Petite fille, j'aurais aussi des sujets de me plaindre. Mais oui. Qu'allez-vous imaginer? Vous soufflez des bulles de savon. Quand le soleil en irise une, vous pensez :

— Tiens ! c'est la bulle de Bernard Souchet !

Quand une autre sort, ratée, grise, gauche et pesante d'une sorte d'eau de vaisselle dont elle n'arrive pas à se débarrasser, vous jugez :

— Celle-là, c'est la mienne !

Vous ne connaissez rien du jeu. Mon père et ma mère, que vous ignorez, vivent à Nice (Alpes-Maritimes). Ma mère m'adore, mais elle aime mon père, comprenez-vous? Alors, comme mon père préfère le soleil, on me laisse à Paris. A Paris ! Un veinard, quoi ! Paris et de l'argent, et de l'indépendance, — et la plus atroce des solitudes, la solitude dans le vacarme ! Bien sûr, je ne vous envie pas les Douves. Je mourrais aux Douves, voilà une affaire entendue. Ici, je ne suis pas certain de vivre... Dandy, oui, et je m'en vante... Hélas ! un dandy n'a que des compagnons envieux. Après vous avoir prêché la bonne humeur, je ne vais pas aligner des jérémiades. Mais je ne veux pas que vous vous représentiez votre cousin comme un Roger Bontemps, ami de la dive bouteille et des plaisanteries grasses ! Je pratique

tous les sports par hygiène et par habitude ; mais l Sport — S majuscule — tel que les gens l'entenden m'irrite et m'assomme. Ce n'est pas un sujet d conversation... Si là-bas, à la Hulotte, vous avie prononcé un seul de ces mots : tennis, golf, box ou polo, je ne serais pas, à cette heure indue, e train de vous envoyer un volume de billevesées. Ceci est une confession : sans mon grand souci d tenue, je me plairais à bavarder littérature dans de brasseries avec ces délicieux illuminés qui envoien leurs rêves au ciel dans des bouffées de pipe et n retombent sur cette triste planète que pour boir une gorgée de bière !... Il m'est insupportable d n'avoir le temps de rien, pas même de flâner... Cel va jusqu'au crime... Vingt fois, j'ai sorti mon revolve pour tuer mon ennemi le plus ignoble : le téléphone. Il ne serait depuis longtemps qu'une écumoir inutilisable, si je n'étais retenu par la curiosité. Quelle curiosité? Je ne sais pas... Le hasard est s grand !... Ah ! le mystère de la sonnerie d'appel !. Elle annonce peut-être cette phrase incorrect d'une demoiselle que je bénirais malgré son mépri pour la langue française :

— On vous cause de Nantes !

J'ai du toupet, hein?

— C'est vous?

— C'est moi, Micheline...

Je ne saurai quoi vous dire, parce qu'il faudrai

être Chamfort ou Rivarol pour prouver son esprit en trois minutes... Je trouverais quelque chose comme :

— Est-ce qu'il pleut aussi à Nantes, en ce moment?

Ou :

— Je vous entends admirablement.

Et vous aurez dépensé trois francs soixante-quinze centimes pour ces pauvretés !... J'attends que l'appareil ait retenti quatre fois. A la cinquième, je décroche l'appareil et j'entends :

— Monsieur, c'est de la part de M. Forestier, votre tailleur. M. Forestier estime que votre jaquette demande encore deux jours de travail. Il vous prie de ne venir l'essayer qu'après-demain...

Ou l'erreur :

— La maison Cramoisin et Cie ? Je suis très mécontent des bois de Panama que vous m'avez envoyés...

Et s'il n'y avait que le téléphone ! Il y a aussi l'ami qui vient écouter ses propres confidences sous prétexte de me demander un conseil. Il y a les sculpteurs de nuées : le monsieur qui organise une soirée artistique dans mon cercle et qui ne peut se tirer seul de cette grave affaire ; le pointilleux qui vient me demander s'il doit se considérer insulté par un propos qu'on lui a rapporté ; l'incertain qui doit acheter une automobile depuis trois ans et qui me

consulte sur les avantages ou désavantages respectifs des différentes marques ; le sentimental qui m'expose des affaires de cœur plus funèbres que des affaires de banque. Il y a ma gouvernante que je paie pour diriger ma maison et qui ne fait pas nettoyer une petite cuiller sans me consulter... Il y a les amis qui me détestent et dont je m'arrangerais fort bien, et les amis qui m'aiment, — terribles, car devant eux, je suis sans force. Il y a la Distraction, fatidique et quotidienne ; le Plaisir auquel on va comme à un bureau, en bâillant, et dont on revient allègre et se croyant léger, parce qu'on est vide...

— Qui vous force?...

Vous avez raison. Rien ne me force... Mais, Micheline, vous me croyez perpétuellement au spectacle, alors que je vis un entr'acte interminable... je fume des cigarettes ; je bois des liquides exécrables au buffet. J'attends... Je me suis amusé quelquefois pendant le premier acte. La pièce n'était pas très drôle, mais je suis le digne petit-fils de Maman Miche, qui tenait à se divertir toujours au théâtre. Que sera le deuxième acte? Je voudrais qu'à la façon des pièces du vieux répertoire, il portât un sous-titre... Un nom de femme... Il aurait, par exemple, trois syllabes, ce nom... Neuf lettres. Il commencerait..., ma foi, à la façon du surnom de notre aïeule... Il se terminerait comme « popeline »,

ou comme « câline », ou comme « mousseline »... Je vois des péripéties, des luttes à soutenir, des conflits... Et tout s'arrangerait au dénouement... Songe-creux d'un auteur dont le coup d'essai ne fut pas un coup de maître, hélas !... Excusez-le, chère Micheline, et plaignez-le... S'il était de ces pauvres incompris dont la carrière est faite de scénarios ! Et voilà ! C'est tout... La saison est clémente... Un vers :

Il est doux de courir au-devant du facteur...

Et je répondrai « par retour du courrier », avec exactitude, chaque fois que vous en manifesterez le désir.

A bientôt, princesse des Douves, reine de la Hulotte, Micheline que je ne veux voir qu'en robe rose, m'entendez-vous?...

Bernard Souchet.

VIII

Micheline Barge à Bernard Souchet.

Les Douves, 10 juillet 1922.

Petit-fils de Maman Miche,

Votre lettre est arrivée à bon port, c'est-à-dire aux Douves et entre mes pattes. Merci ; non pour tout ce que vous ne me dites pas et que j'aurais tant voulu savoir ; mais, au moins, pour tout ce que vous me dites. Grâce à vous, je connais maintenant ma grand'mère Coralie, qui devait être charmante. Quel dommage de ne pas l'avoir connue et de ne pas avoir joué avec vous quand nous étions petits ! Cela paraîtrait à présent tout naturel que vous m'écriviez, et je ne serais pas obligée à cette petite démarche hypocrite qui consiste à courir au-devant du facteur. D'ailleurs, si jamais je suis pincée, je pourrai dire à ma bonne tante que je me conforme simplement à quelques-uns des principes qu'elle ne parvient pas à m'inculquer tout à fait, car, d'après elle, c'est effrayant tout ce qu'il ne faut pas dire, et ne pas faire, et ce qu'on doit taire, et esquiver, et elle

me saura bon gré de lui avoir caché quelque temps notre correspondance... Cette dissimulation lui évite quelques syncopes et quelques affres de responsabilité. Mais quelque temps seulement, car je compte bien expliquer, si jamais elle m'interroge, que je reçois des lettres de Bernard Souchet, mon cousin, et que j'en ai le droit absolu, étant une créature saine d'esprit et consciente et libre. Ce jour-là, on me flétrira de nouveau de ce blâme : « Sincère jusqu'à la brutalité... » Mais si cela me plaît, je continuerai à vous écrire.

On ne saurait, d'ailleurs, tout Souchet que vous êtes, vous accuser de me donner de mauvais conseils, ni de me révéler ce que ma famille a décidé de me celer. Vous êtes un cousin gai, aimable, optimiste, et vous m'offrez de cousiner avec vous dans cet optimisme, cette gaieté facile et cette amabilité. C'est merveilleux, ce que les hommes aiment les femmes gaies ! Alors, vous aussi? Mon cousin Lucien, si gentil pourtant (Lucien, presque mon frère), auquel j'avais écrit des tristesses, m'a répondu vertement ; et j'aurais tant voulu, à ce moment-là, être rassurée, câlinée et consolée, même par correspondance ! Or, au lieu de cela, — c'est gaffeur, un homme, — j'ai été grondée : et je te ronchonne..., et je te grinchouille..., et je te bougonne... Il ne sera pas commode, le cher Lucien, quand il sera mûr et marié ! Je vous fais la révérence, monsieur





d'Afrique, n'aimant pas être rudoyée, même par un « billet doux ».

Quant à vous... Mais, au fait, c'est bizarre. Vous, je devrais ne pas vous connaître, et pourtant, depuis que je vous ai rencontré à la Hulotte et que je me suis demandé tout de suite : « Quel est cet inconnu qui ne m'est pas étranger? », j'éprouve le désir d'être considérée avec bienveillance par vos yeux qui ont le regard des yeux de ma mère... Alors? vous non plus, vous ne l'avez pas connue? Et comment elle est morte, vous n'en savez rien? Lucien et tante m'ont parlé de maladie brusque, m'ont défendu d'interroger jamais mon père... Et l'autre jour, Socratine, me voyant filer en auto avec Georgette, lui a recommandé d'être bien prudente :

— Tu sais, ne va pas la faire périr de mort violente, elle aussi...

Et puis, très vite, elle s'est détournée avec l'air de quelqu'une qui voudrait bien être ailleurs, et Georgette a fait partir brusquement sa petite citroën toute neuve dans un potin d'enfer et des secousses sans douceur... Soyons gais, mon cousin ; vous avez raison. La jeunesse passe ; et comme on vit sûrement plusieurs fois, il faut accepter tout de suite, le mieux possible, cet étrange état qui s'appelle vivre. Oh ! surtout, n'allez pas croire, à la défaveur de cette phrase, que « je pense »... Je ne pense à rien, à rien du tout, et lorsque je m'en vais revoir

mon site favori à Donges, écouter dans le vent les forêts de roseaux, je ne me dis pas que je suis « un roseau pensant », — oh ! là, non ! — mais bien que je voudrais, que je pourrais devenir une petite flûte enchantée... Hélas ! si je n'ai pas de chance, je ne serai qu'une plainte vaine, une lamentation de plus, dans la tempête triste des jours noirs.

Hou ! hou ! hou ! ça, ça m'a l'air d'une « phrase »..., et les roseaux vont me répondre comme au roi Midas : « Mich'lin', la p'tit' Mich'lin' a des oreilles d'âne... »

Et les oreilles d'un âne si rétrograde, par-dessus le marché, qu'il ne sait même pas écouter ni entendre. Si on lui téléphone, il a peur, il devient fou en face de ce diabolique appareil des temps modernes ; il ne saurait pas y moduler le moindre « hi ! han ! ». Donc, si jamais votre sonnerie retentit et si une demoiselle vous dit avec surprise : « Monsieur, on vous brait de Nantes... », ce ne sera pas moi..., ce ne sera pas moi...

Et puis, croyez-vous donc que je vais à Nantes comme cela? C'est toute une affaire... Carrier, de fâcheuse mémoire, y exercerait encore ses fonctions, que ma tante ne m'en déconseillerait pas plus fermement l'accès... Je ne peux que me promener dans la campagne, aller à la rigueur à Saint-Nazaire, à Guérande, au Croisic, le Pouliguen, etc. (quand ce n'est pas encore l'époque des vacances). Et je com-

mence très bien à comprendre pourquoi : tout l'entourage de vieux amis des environs, enfants, aïeux, etc., ne sont pas trop à craindre ; ils ont le mot d'ordre : silence sur certains sujets. Mais les autres, les redoutables autres et tout ce que peut apporter d'imprévu une rencontre, des bavardages, une parole imprudente..., cela il faut que je l'évite le plus longtemps possible, il faut m'en garer à tout prix... Allons? ce n'est pas exact? Je n'ose pas formuler de pareilles affirmations dans mes lettres à mon père ou à Lucien... Ma tante? Ne parlons pas d'elle ! L'abbé? « Écartez ces billevesées, ma petite enfant, et soyez joyeuse sous l'œil de Dieu. » Tiens ! lui aussi, il est de notre avis : soyons gais !

Arondine, ma vieille bonne, certes doit en savoir long. Mais, quand j'implore et questionne, elle prend un aspect radoteur et séculaire et se met à chanter éperdument des chansons comme pour bercer, endormir en moi, encore un peu, cette Micheline trop hardie qui s'éveille :

Et youpe et youpe, Jean de Lignières,
Vous ne m'entendez guère !
Et youpe et youpe, Jean de Lignas,
Vous ne m'entendez pas !

Quand j'étais chez mon père,
P'tit garçon pastouriau,
On m'envoyait aux landes
Pour garder les igneaux...

Mais le loup est venu,
Il a pris le plus biau,
Il n' m'a laissé qu' la piau,
Et le p'tit bout d' la queue pour faire un chalumiau...

Et youpe et youpe, Jean de Lignières.
Etc., etc., etc.

Et je vous ai passé tous les « youpes, youpes » qui font tout le long du chant des refrains interminables, si traînants, si nostalgiques, évoquant ce brouillard déchiré flottant sur nos prés humides, nos grands prés coupés de petits canaux et survolés de nuages bas. Ces nuages, mon cousin, ces nuages ne sont-ils pas les âmes des douces bêtes mortes, ces nuages qui reviennent en toisonnant se presser au-dessus des pâtures?

Et youpe et youpe... Ah! que c'est dommage que vous ne sachiez pas l'air!

Cela me fait plaisir de vous écrire... Je vous ennuie avec ces racontars et ces chansons, sans doute ; mais vous m'avez demandé une lettre, en somme, et vous l'écrire me fait plaisir, très plaisir. Et puis, j'aime gribouiller! Est-ce un défaut? Pourquoi? cela m'occupe et me tient bien tranquille, et j'aime tellement cela, voyez-vous, que lorsque je serai vieille et que tous mes correspondants seront morts (oh! pas vous, mon cousin! pardon!), eh bien! j'écrirai pour moi toute seule ; et cela doit être ainsi peut-être que se font les livres... On n'a per-

sonne pour vous écouter, pour attendre vos lettres, pour y répondre ou pour vous comprendre. On est seul, si seul !... Alors, on gribouille un livre.

A propos de livre, figurez-vous que Socratine a fait venir par Lespinasse (je vous ai présenté au bal de la Hulotte), lorsque cette dernière est allée à Paris, des livres de Proust, Giraudoux et Morand ; son père, sa mère, son grand-oncle et sa bisaïeule ont poussé les hauts cris, lui ont défendu de les lire. Alors, comme elle « fait » toujours elle-même sa chambre et son lit, elle les a cachés sous son matelas et elle prétend que c'est Giraudoux qui est le plus dur... Quant aux appréciations littéraires, elles viendront plus tard, quand elle aura le temps de lire pour s'amuser. Car elle travaille, elle travaille, elle travaille ! Elle veut être avocate ; elle dit :

— L'hiver prochain, j'irai préparer mon droit à Paris.

J'adore aller la voir, à Savenay. Je passe devant la maison de la couturière qui, près du passage à niveau, à force de contempler les trains, donne à ses robes, certainement, le désir fou des voyages, car toutes les personnes habillées par Mlle Filtord n'ont qu'un désir : courir le monde. J'écoute les sifflets et la poussive locomotive qui fait des tours pour s'occuper, devant la gare, comme un vieux chien noir, pas content, parce que son sucre n'est jamais que fumée. Je passe devant « le château » ; j'entre dans

la première petite rue, si au soleil que la mercière a renoncé à vendre des sucres d'orge. Voilà la maison du docteur, le presbytère et son odeur d'œillets « mignardises », l'église, la place, les boutiques, la pâtisserie et le pâtissier, si gros qu'il semble une pièce montée ; et le cabaret de Mme Esquive, où les gens « les mieux » vont boire un cordial-médoc ou un porto après la messe, cependant que les paysans, dans la salle voisine, sirotent le petit vin du pays et que le perroquet centenaire, si triste de se dandiner toujours d'une patte sur l'autre et de n'en avoir que deux, crie d'une voix rauque : « C'est le roi Da... » Malgré son grand âge, il n'a jamais su achever : « gobert », le pauvre ! Oh ! mon cousin, ne croyez-vous pas que bien des humains, à l'instar de ce perroquet, ont cru vivre leur vie complète et en sont toujours restés pourtant « au roi Da... »? Quelle misère ! Moi, je veux chanter toute la chanson, la culotte à l'envers et saint Éloi..., la fin et la suite, etc., sans quoi rien ne vaut la peine de rien.

Mais nous voilà, monsieur, devant la maison du notaire ; elle est sévère et grise, et ses panonceaux ne l'égaient point. Vous ne vous douteriez jamais que, derrière cette porte rébarbative, il y a autre chose que des dossiers, des parchemins et des cartons verts... Sonnez, je vous prie, tirez le vieil anneau carré (si j'ose dire), écoutez patiemment le carillon grelottant et long sur le fil duquel les souris doivent

courir et danser, car cette sonnerie a des soubresauts et des fantaisies extravagantes. Une jeune bonne (car ce vieux notaire a des goûts farceurs), une jeune bonne, rose et jolie, vous ouvrira ; nous traverserons un vestibule tout orné de cornes de cerf du plus bel effet ; nous ouvrirons une porte vitrée et, descendant quelques marches, nous rejoindrons Socratine au jardin... Il est délicieux, le jardin du notaire ; et si vert ! Le vert des cartons de l'étude a gagné le jardin, est devenu végétal. Quels arbres ! Le sycomore et le sophora sont célèbres jusqu'à Nantes. Et que de fleurs ! A la saison des glycines, c'est un rêve, et Socratine, attentive et concave, étudie les textes des lois sous un baldaquin de fée. Parfois, Lespinasse, au bout de la table de fer, verte aussi, assise sur une chaise non moins verte, gribouille du bout d'un stylo quelque épître à un de ses trois Guibert. Georgette, indifférente et jolie, fume une abdullah feuille de rose. Car elle est jolie, Georgette, avec sa tête de garçon, énergique et fine, ses noirs cheveux lustrés, coupés courts et dégageant son front clair, son corps mince et souple en des chandails droits de soie vive. Le parfum des roses-noisettes se mêle à celui des phlox et des dernières clématites : on entend au loin préparer dans la salle à manger des verres de sirop de grenadine ; les cuillers tintent sur les verres, et les guêpes tournoient ; la tonnelle est fraîche sous les feuilles favorables du gobéa, et

les fauteuils d'osier crissent quand on s'y laisse choir gracieusement.

Voyez se lever vers vous les petits yeux aigus et clairs de Socratine, le regard langoureusement lavande de Lespinasse, et l'or brun, pailleté d'ironie, de Georgette aux forces exactes. Ou plutôt, non ; cachez-vous derrière la tonnelle : écoutez-nous toutes les quatre parler de l'amour.

— Tout cela n'a pour moi aucune importance, dit Socratine. Chez moi, l'intelligence étouffe les instincts des femmes. Je travaillerai, je deviendrai célèbre ; et sur mes âges mûrs, j'épouserai peut-être un homme non moins mûr et déjà « arrivé ». Quant aux jeunes hommes..., ils ne sont pas pour moi... Je ne suis pas jolie et, quand je le serais, je me méfierais d'eux : Platon, ne l'oublions pas, déconseille de « donner son temps à une chose si incertaine ».

— Pourquoi se marier? dit Lespinasse. Pour ma part, j'ai une telle soif d'aventures, de romanesque, de passion et de péripéties, que ma simple vie ne me suffira sûrement pas. Je veux être comédienne, tragédienne, actrice, afin de multiplier mes émotions jusqu'aux limites de moi-même...

— Pourquoi le mariage? dit Georgette. Mon Dieu ! cet état, jusqu'à nouveau désordre, est, en somme, assez normal pour les femmes. Mais à quoi bon apporter dans le mariage des illusions, des passions, des exigences et des déceptions? Le mari,

c'est une autre famille : ou, plutôt, un monsieur qui est chargé par la famille de certaines fonctions ; il fait partie d'un ensemble de choses et d'êtres : il ne doit pas être considéré à part, comme un personnage remarquable et spécialement important. Voilà, en général, l'erreur de beaucoup de « mesdemoiselles », — erreur, d'ailleurs, vite remplacée par une autre : celle de le considérer avec une inimitié sournoise. Ma sœur, elle, s'est mariée sagement. Elle a voulu passer sa vie avec un brave garçon ; elle espère avoir de lui de beaux enfants et une existence confortable ; l'amour, elle s'en moque... Quant à moi, pour le moment, je ne demande rien aux hommes..., sinon quelques beaux matches... Plus tard, on verra.

Elle sourit de côté et, d'un geste masculin, jette sa cigarette et en allume une autre.

Que dites-vous, monsieur le Parisien, de ces idées de province? Oh ! je vous entends bien d'ici, oui ! vous me dites :

— Et vous, Micheline? vous n'avez pas pris part à cette conversation?

Petit-fils de Maman Miche, pourquoi vous les dirais-je, mes idées? Elles sont terribles, insensées. Vous en seriez épouvanté !

— Dites ! dites ! ma petite cousine ! (Câline... Popeline... Mousseline.)

— Vous le voulez, petit-fils de Maman Miche?

Eh bien ! « Souchet, sachez » que je suis une ambitieuse moucheronne qui ne veut danser que pour le soleil... Moi, monsieur, je veux être aimée. Je veux être aimée, et j'ai l'intention, flatteuse pour le sexe masculin et les institutions sociales, de trouver l'amour dans le mariage. Je ne suis pas flirt ; pas pour un sou. D'ailleurs, avec qui aurais-je appris à flirter? Avec les crapauds des Douves? Et puis, ce n'est pas du tout, du tout, du tout dans mon caractère. Ça me dégoûte même un peu, toutes ces petites histoires, ces semble-rêve et ces semble-tendre, et ces « je vous aime » ou « je vous plais? », qui ne comptent que « pour du beurre ». Je veux être aimée, et pas un peu, s'il vous plaît : é-nor-mément ; et une fois qu'on m'aimera, on ne sera pas quitte : il faudra n'aimer que moi, et ne s'occuper que de moi ; je serai un vrai fléau pour l'infortuné que j'aurai, et qui m'aura choisie. L'amour, pour moi, c'est le sens de la vie : je suis née pour être aimée ; c'est ma vocation secrète ; je vous en apprends de belles ! Oui, je veux de l'amour, du vrai, du pur, du brûlant, et je me moque que ce soit démodé, que ce soit ridicule :

Il me faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde...

Mais quant à être flirt et à faire des grâces par-ci par-là..., non, vraiment, ce n'est pas « mon genre ». Si je suis coquette, je vous jure que c'est sans le

savoir, et je ne donnerai pas de rendez-vous comme une certaine Carmen.

Sur les remparts de Guéran-an-an-an-an-ande...

Et, pourtant, j'y vais presque régulièrement me promener, sur les remparts de Guérande... Georgette trouverait qu'elle a manqué son dimanche si elle ne m'emmenait pas dans sa « petite citron », cheveux au vent et vêtue d'un suroît de cuir marron, à Guérande, au Croisic, dans le pays des miroirs magiques, des beaux marais pleins de reflets et d'amertume, où, si j'étais sorcière, je verrais peut-être mon avenir en jetant derrière mon épaule gauche trois pincées de sel.

Alors, on file, on file, on file, sur les routes, avec le vent, le vent, le vent ; et on va revoir la vieille ville qui n'a pas dû beaucoup changer depuis que Balzac y fit vivre, non loin de Béatrix et Camille des Touches, la famille du Guénic.

Savez-vous bien qu'il existe encore ici, dans son vieux manoir de Noirtressé, tout près de Donges, un vieil amiral des Touches? Long, long, et maigre comme un échalas que rien n'enguirlande, si maigre et pourtant goutteux, presque infirme, presque centenaire et si solitaire... Tous les siens : femme, enfants, parents, sont morts ; il n'aime plus que sa roseraie et que son cimetière. Car il a son petit cimetière à lui, un peu à l'écart, presque au bord de la

Loire, qui berce à la fois le dernier vivant et tous ces morts... Nous allons souvent à Noirtressé ; ma tante aime infiniment ce vieil homme ; et lui, aime la jeunesse, nous donne des déjeuners succulents (ô les fraises à la crème !), servis par un vieux larbin fantomatique, et nous accueille toujours gaiement en agitant de son fauteuil sa canne plus grosse que lui. Il se tient dans un salon, très bas de plafond aux fenêtres à petits carreaux verdâtres et avançant sur le fleuve comme la proue d'un bateau. Les fauteuils de tapisserie, les vieux guéridons, les objets d'Orient, les frégates en miniature, tout est touchant, antique et solennel ; les choses d'ailleurs et d'autrefois y sont indulgentes aux horreurs démodées. Sur le parquet bien ciré, il y a de petites carpettes à fleurs de lis posées devant les sièges, et la gloire de ce vieux salon, ce sont les souvenirs historiques, illustres et respectés, que laissa dans cette demeure, sentant encore la chouannerie, la duchesse de Berry. A chaque visite, l'amira nous les fait remarquer, admirer et, du bout de sa canne, il soulève amoureusement une pantoufle de velours cerise usée et petite.

Et puis, on s'en va voir les roses. Il les aime de plus en plus, ses rosiers, et, depuis quelque temps, il s'est mis en tête d'obtenir des espèces mirifiques ainsi que les grands horticulteurs et rosiéristes expérimentés. Dans le courant de juin, nous étions

allées le voir, ma tante, mes amies et moi : il se promenait dans sa roseraie par un joli petit temps si bleu, que sa maigre personne aurait dû, telle une branche, se couvrir de feuillages. Toutes les petites veines de son bon visage congestionné réunissaient sur son nez le plus beau cramoisi ; et il contemplait ses roses en pleine floraison, dont quelques-unes avaient été encapuchonnées de mousseline. — Oh ! lui entortiller aussi son nez, pareillement ! — Le jardinier attachait ces voiles ; l'amiral, du bout de sa canne, les désigna :

— Mesdemoiselles, je marie mes roses...

Et ma tante s'exclama :

— Que c'est joli ! Que c'est joli !

— Je marie mes roses, ou, plutôt, je les ai mariées, et ces voiles ont une importance que vous ne soupçonnez pas... Avant maturité, les étamines ont été coupées pour empêcher l'autofécondation...

— Mais, amiral..., protesta ma tante.

— Laissez-moi donc parler, ma chère ; les étamines ont été coupées, et voilà donc la rose sous voile, à l'abri des pollens errants...

— Oh ! s'écria Socratine, c'est pire que d'être une jeune fille !

— Dès que la rose-mère a été mûre, on a déposé sur son pistil le pollen choisi de la rose-père ; et, de nouveau, on l'a revoilée pour que sa maternité ne soit troublée ni par la malice du vent, ni par celle

des insectes... J'espère, chère amie, que je suis convenable? C'est ce que nous appelons la fécondation croisée.

— Mais, amiral..., gémit encore ma tante.

— Croisée..., reprit l'amiral. Tenez! en voici auxquelles on a déjà retiré leur voile. Il n'y a plus qu'à laisser mûrir le fruit, le cueillir au bon moment, semer les graines..., et à attendre les enfants nés de ce mariage forcé.

— Et quels mariages avez-vous essayé cette année? demanda Georgette.

— J'ai marié le capitaine Scott et le président Fallières; et si le produit entre ce rose et ce pourpre est réussi, je le nommerai « la pantoufle de la duchesse ». Figurez-vous que je n'y avais pas encore pensé...

— Et pourtant..., dit Georgette, si ces roses avaient eu, elles aussi, leurs idées sur l'amour? Est-ce la peine d'être une fleur, je vous le demande, pour accepter son mari de la main d'un vieil amiral?

Vous penserez à cette petite histoire, mon cousin, quand vous irez vous promener, avec de belles dames, à Bagatelle, parmi les roses.

Il y a bien une autre histoire sur le même amiral, mais infiniment moins agréable. Jugez-en :

Au printemps, au moment des aubépines, nous allons les fêter à Noirtressé, car tous les chemins qui y conduisent sont bordés d'aubépiniers blancs,

et c'est un suave délice. Nous avions eu l'idée de ne pas avertir notre cher vieil ami, de lui offrir, pour être à la mode, une « surprise party », et nous portions des tas de bonnes choses dans des paniers. Seulement..., voilà ; notre amiral, qui ne s'attendait pas à cette surprise, était occupé : l'amiral profitait du beau temps pour surveiller des rangements dans son petit cimetière ; le jardinier et l'aide-fossoyeur du lieu bêchaient, remuaient, creusaient. Il s'agissait de « faire de la place » ; de vieux amis et des parents éloignés lui ayant témoigné leur désir flatteur de reposer à Noirtressé. Alors, on mettait ensemble de très vieux morts, des arrière-parents qui ne pesaient plus rien et dont on pouvait bien mélanger les cendres et les derniers os. L'amiral ne nous épargna aucun de ces détails pendant le déjeuner, car il avait refusé à cris furieux la proposition que nous lui fîmes de partir pour revenir un autre jour.

— Mes petites, nous boirons à « leur santé »... Voilà tout...

Et le petit garçon du jardinier, qui partagea la bombance, parle encore avec émerveillement du jour où « on a rangé les morts »...

Toujours les morts !

Qu'est-ce qui m'a pris, mon pauvre petit-fils de Maman Miche, de vous écrire toutes ces pages ! Ce n'était pas la peine que votre famille et la mienne

fussent brouillées depuis seize ans ! Et, à Paris, on ne doit pas avoir le temps de lire les lettres. Mais, moi qui n'ai, vous le voyez, que peu de divertissements, et lesquels ! moi, pauvre grenouillette des Douves, je m'amuse à coasser vers ce Paris. Vous en serez quitte pour ne jamais me répondre et pour vous en prendre à vous seul de l'ennui que je vous inflige, mais que vous sembliez réclamer, vous tout seul parmi les plaisirs et les gens en fête...

Allons, adieu ! Il est bien tard. Les lampes de la maison s'allument, le soir est triste et bleu, et voilà la lune... Vite, je la prends comme cachet. Adieu !... Au revoir !... Vous serez sans doute épouvanté, à jamais, par une jeune fille aussi bavarde et de caractère aussi déplorable... Mais, dans le cas contraire, « Souchet, sachez » que, toujours dévouée à vos ordres, et dans l'attente de votre honorée du « prochain » courant et l'espoir de vous lire, je suis, monsieur, votre servante.

Micheline.

IX

Lucien Huvelot à Antoine Barge.

Tunis, 23 juillet 1922.

Mon bien cher oncle,

Vous me devez une lettre, mais bien que je sois à Tunis — d'où je date la mienne — pour une affaire de comptabilité assez compliquée, je ne compte pas avec vous.

Je viens de me promener, pendant deux heures, dans la ville endormie. J'ai passé la soirée dans un music-hall, où j'ai essayé de dompter, parmi les rires, le bruit, l'électricité, toutes les pensées qui me tourmentent. Puis, j'ai erré dans le quartier sicilien, encore empli de mandolines. J'ai pris la route du Belvédère. Je suis revenu. Je me suis égaré. Je me suis retrouvé. Me voici, maintenant, dans ma chambre d'hôtel. Il fait une chaleur humide. Je suis sans courage. Du courage, si j'en avais, j'hésiterais sans doute à venir augmenter votre inquiétude du poids de la mienne. Mais je ne peux plus me taire. Il faut que vous sachiez.

— Tais-toi, je sais ! me dites-vous.

Non, vous ne savez pas tout.

Bernard Souchet a rencontré Micheline. Vous le savez. Ils se sont écrit. Ils s'écrivent toujours. Vous le savez aussi. Mais ce qu'ils s'écrivent, vous ne le savez pas. Moi, je le sais.

Je le sais, non parce que j'ai vu leurs lettres, naturellement. Mais parce que, s'étant rencontrés, l'un et l'autre, ils m'ont aussitôt écrit. Pourquoi? Pour le besoin, Bernard de me parler de Micheline, Micheline de me parler de Bernard, et parce qu'ils savent, Bernard que je connais Micheline, et Micheline que je connais Bernard. Quoi de plus explicable ! On fait un trou dans la terre, et on y met son secret. C'est l'histoire de toujours. Je suis loin. On peut sans danger être sincère avec moi. Leur première lettre a été sincère. Maintenant, ils peuvent se méfier. Je lis à travers leurs réticences. Il faut que je vous dise ce que j'y découvre.

La dernière lettre de Micheline m'a épouvanté. Il faut voir les choses comme elles sont. Vous vous étiez, nous nous étions proposé une tâche surhumaine à vouloir la faire vivre ainsi dans l'ignorance du passé. Qu'elle soit sur le point de tout savoir, ce n'est pas ce qui m'étonne. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment nous sommes parvenus à tout lui cacher jusqu'à ce jour. Mon oncle, vous si cruellement préparé par la vie à vous défier de tous,

de tout, comment avez-vous pu avoir cette illusion-là? Aujourd'hui, elle n'est plus possible. Il va falloir prendre parti. « A mon heure! » disiez-vous. Votre heure ne vous appartient plus. Ce que j'écris là, vous le sentez. Le moment de la révélation est arrivé. Il faut que ce soit une révélation Barge, non une révélation Souchet.

Quand je vous écrivais, avant de quitter Paris que je venais d'y rencontrer Bernard, que nous nous étions parlé comme des amis, vous m'avez écrit une lettre de reproche. C'était presque, à vous en croire, une trahison. Je bénis maintenant cette circonstance, et vous aussi, je pense. Elle me permet de voir plus clair dans le danger qui nous menace, et de vous aider à le conjurer.

Je connais Bernard. Je ne suis pas suspect en sa faveur, le reste de cette lettre le démontrera amplement. Je dois pourtant reconnaître que, par ses qualités, et peut-être aussi, plus encore, par ses défauts, il ne pouvait pas être indifférent à Micheline. Obscurément, la première fois que je l'ai vu, je l'ai senti. Mais, comme vous, sinon pour les mêmes motifs, j'espérais qu'ils ne se rencontreraient jamais. Notre espoir commun a été trompé. Unissons-nous, je vous en supplie, luttons.

La distance qui nous sépare a du bon. Près de vous, jamais je n'aurais osé aborder un tel sujet, vous dire :

— Quand j'ai vu Bernard, j'ai cru revoir ma tante.

J'étais bien enfant quand elle est morte. Mais, enfin, je me souviens d'elle, et de l'avoir beaucoup aimée, aimée au point de l'avoir ensuite haïe, quand, plus tard, j'ai connu les circonstances de sa mort. Il m'a semblé, dans mon âme d'adolescent, que, moi aussi, j'avais été un peu trahi par elle. Mon oncle, mon oncle, chacun de ces mots que je trace, je sens le mal qu'ils vous font. Je ne les efface pas, cependant, je ne déchire pas cette lettre. Vous souffrirez encore, mais peut-être votre souffrance sera-t-elle adoucie de se sentir ainsi partagée.

Bernard est beau. Bernard est riche. Bernard est à Paris. Il devait apparaître à une petite provinciale tel qu'il est apparu à Micheline, lors de cette maudite réunion de la Hulotte, paré de ce triple avantage. Mais je connais assez ma cousine pour savoir que tout cela n'eût pas suffi à lui faire écrire les lettres que j'ai reçues. Il a fallu autre chose. Il a fallu qu'à l'image de Bernard se joignît, pour Micheline, l'obsession du mystère que la pauvre petite sent peser sur sa vie. Maintenant, il l'attire doublement, par son charme, et encore plus par la certitude où elle se trouve qu'il détient la clé de ce mystère. Il n'a qu'à dire un mot, et Micheline nous échappe. Ah! si j'étais là-bas, il me semble que je l'en empêcherais. Cette après-midi, je me suis promené sur le

port. A une heure d'intervalle, deux paquebots ont levé l'ancre, se sont engagés dans le chenal de la Goulette. L'un, à la cheminée noire et blanche, était un paquebot italien. Il allait vers Naples, vers Gênes, vers vous, mon oncle. L'autre, à cheminée noire et rouge, était un paquebot français. Il partait pour Marseille, où il sera après-demain matin. Après-demain soir, j'aurais pu être à Paris, me précipiter chez Bernard, lui dire... Lui, indépendant parce que riche, il aurait agi sûrement ainsi, aurait fait ce que je n'ai pu faire. Au lieu de cela, être obligé de rester ici, et n'avoir même pas le droit de penser uniquement à vous, à elle !...

Je suis allé pour le 14 juillet à Gafsa. J'y étais convié par mon directeur. Je pensais qu'il voulait me fournir l'occasion de le remercier pour l'avancement en vue duquel il vient de me proposer : promotion de la deuxième à la première classe. Quelle n'a pas été ma surprise en trouvant cet excellent homme assez gêné par mes protestations de gratitude ! Il ne voulait rien me dire. J'ai réussi, néanmoins, à le faire parler : il m'a confié qu'il venait de recevoir du siège de la direction à Tunis une demande d'explications assez verte concernant certaines *obscurités* dans la gestion de l'annexe minière de Tamerza. Vous pensez si j'ai bondi. Je voulais prendre le premier train pour Tunis. Il n'a réussi à m'en empêcher qu'en me représentant les ennuis

qu'agissant ainsi je ne manquerais pas de lui causer. La demande de renseignements du siège central était confidentielle. Il n'avait pu, en réponse, que suggérer l'idée de m'entendre. Timoré comme il 'est, il n'a même pas voulu me dire au juste de quoi l s'agissait. J'ai dû regagner Tamerza. C'est seulement hier que j'y ai reçu une lettre de Tunis me convoquant à la direction pour demain lundi. Je suis parti immédiatement. J'ai voyagé toute la nuit. Je vous laisse à deviner dans quel état m'a mis ce surcroît d'inquiétudes. Si c'est à lui, pourtant, si c'est à la nervosité dans laquelle il m'a plongé que e dois la force de vous écrire, je ne lui en veux pas, et peut-être tout aura été mieux ainsi.

Je n'aurai pas dormi cette nuit. Voici qu'un peu le vent s'élève, portant quelque fraîcheur. De la table où j'écris, je vois par la fenêtre, depuis un moment. l'ombre devenir laiteuse. Une montagne bleue se détache sur le ciel : *le Bou-Kornine*, la montagne aux deux cornes. Je relis ce que je viens d'écrire. Ah ! je m'aperçois que je ne suis qu'un égoïste. Tout le long de cette lettre, j'ai dit *nous*, et je ne pensais qu'à moi.

Il ne faut pas m'en vouloir. Je me défends comme e peux. Je suis loin. Il est faux que je vienne vous proposer mon concours. Mon oncle, c'est moi qui vous crie à l'aide. Faites quelque chose. Laissez là l'Italie, vos moines, votre palette. Qu'est-ce que

tout cela, quand on va nous prendre Micheline?

Vous savez si j'ai toujours été respectueux envers vous, discret envers elle. Mais, ce respect, cette discrétion, il ne faudrait pas aujourd'hui qu'ils se retournassent contre moi. J'ai pu vaincre, au prix de quelle persévérance, la prévention qui existe dans les familles contre ces unions entre cousine et cousin germains. Je ne veux pas avoir travaillé pour un autre, le comprenez-vous? Si je vous parle ainsi, c'est qu'il m'est venu une horrible pensée. Devant le retard que vous mettez à intervenir, vous, le seul qualifié à accomplir l'acte, à prononcer la parole qui doit, à tout jamais, séparer Bernard de Micheline, j'en viens à me demander ceci : Une telle union, au contraire, ne répondrait-elle pas à vos vœux? Ne serait-elle pas pour vous le gage le plus sûr d'une absolution réciproque? Je suis injuste, sans doute. Je ne demande qu'à l'être. Mais convainquez-moi, je vous en supplie, de mon injustice. Agissez, ne tardez plus.

Peut-être est-ce déjà fait. Alors, il ne me resterait plus qu'à vous demander pardon de vous avoir écrit ainsi. Je sais que vous me pardonnerez. Vous avez assez souffert pour comprendre la souffrance des autres, surtout lorsque, comme la mienne, elle peut vous sembler un écho de ce que fut jadis la vôtre. En peu de jours, mon oncle, je viens de comprendre moi-même bien des choses. Oserai-je vous

dire que, jadis, c'était avant tout ma raison et mon affection qui vous absolvaient, et aussi la vision de votre douleur? Aujourd'hui, je ressens par moi-même, de façon poignante, ce que vous avez autrefois ressenti. Il m'a semblé passer par les mêmes affres. La simple pensée de Micheline pouvant devenir, un jour, la femme de Bernard Souchet m'a permis de pénétrer dans le drame de votre existence plus avant que je n'y étais entré jusqu'ici, que je n'y serais jamais entré si je ne venais d'avoir la révélation de cette chose atroce qu'est la jalousie.

Je termine cette lettre. Il faut que je dorme un peu, avant d'aller voir, tout à l'heure, ce qu'on me veut à la direction. Bernard a bien de la chance, et comme il est dur d'être contraint à n'avoir pas pour souci exclusif celui d'être aimable et de se faire aimer !

Croyez, mon bien cher oncle, à l'affection respectueuse de votre

Lucien Huvelot.

X

Antoine Barge à Bernard Souchet.

Pise (Italie), 28 juillet 1922.

C'est le père de Micheline Barge qui vous écrit, avec quelle émotion, vous devez le comprendre à celle que vous éprouverez vous-même en apprenant que la main qui trace ces lignes est celle de quelqu'un que l'on vous a nommé avec horreur depuis des années ! Ce quelqu'un ne sait de quel nom vous appeler. Il n'a pas voulu dire Bernard, comme autrefois, quand, tout petit garçon, il vous caressait les cheveux, qu'il faisait votre portrait et vous racontait de longues histoires pour vous amuser. Vous dire : « Monsieur », il ne l'a pas voulu davantage. Cette lettre est tellement en dehors de toutes les conventions mondaines que ce terme cérémonieux est par trop déplacé ici. Lisez-la jusqu'au bout, c'est ce que j'ai le droit de vous demander, au nom même de celle dont le fantôme est entre nous. C'est de la fille de votre tante que je viens vous parler. Si la morte pouvait vous apparaître,

elle vous dirait, j'en suis sûre : « Écoute-le. »

Vous avez vu Micheline. Elle vous écrit. Vous lui écrivez. Comment et par qui je le sais, peu importe. Je le sais. Je sais aussi que la pauvre enfant s'inquiète d'un mystère qu'elle sent flotter autour d'elle. Des parents qui lui restent du côté de sa mère, elle est séparée systématiquement. Elle le constate, et les motifs qui lui ont été donnés de la brouille justifient si peu à ses yeux cette séparation, qu'ayant été mise en présence de son cousin Bernard Souchet par un hasard, elle a saisi cette occasion de le connaître, de causer avec lui. Ce cousin ne l'a pas évitée. Au contraire, il s'est visiblement complu dans un rapprochement dont elle ne comprendra pas maintenant que sa tante et son père s'y opposent, à moins qu'il n'y ait dans le passé quelque chose d'irréparable. Mais quoi? Moi qui connais ma fille, je me rends trop bien compte du travail d'esprit qu'elle fera, qu'elle fait déjà autour de ce point d'interrogation. Tant de singularités l'environnent ! Pourquoi son père n'est-il jamais auprès d'elle? Que signifie cette existence errante et lointaine d'un artiste qui s'est exilé par sa propre volonté de ce Paris où il jouirait de son succès. car il n'a pas cessé d'avoir du succès, avec des œuvres où sa manière est changée? Autre mystère. De peintre de portraits élégants, il s'est fait paysagiste. Pourquoi, sinon pour s'assurer une solitude et dans des cam-

pagnes toujours étrangères, un hiver en Égypte, un autre aux Baléares, en Toscane aujourd'hui. Il serait naturel, précisément parce qu'il vit ainsi hors de sa patrie, qu'il emmenât avec lui sa plus proche parente, son unique enfant. Au contraire, il s'arrange pour ne la voir qu'à des intervalles si éloignés qu'il semble n'avoir pour elle aucune tendresse et, quand ils sont ensemble, c'est de tendresse qu'il déborde. Il ne peut pas la regarder sans que des larmes lui viennent. Mais alors? Et cette tante à laquelle il l'a confiée, pourquoi est-elle toujours si frémissante à toute rencontre de sa nièce avec des personnes nouvelles? Pourquoi, elle aussi, a-t-elle trop souvent des yeux tout voisins d'être humides quand Micheline est trop rieuse, trop gaie? Elle devrait s'en réjouir, aimant si profondément sa nièce, elle le lui prouve à chaque occasion, et elle paraît s'attrister de cette joie, comme si une jeune fille n'avait pas le droit d'être heureuse. Et puis, il y a toujours des irréfléchis, quand ce ne sont pas des méchants, pour prononcer certaines paroles dangereuses. Il suffit d'un « Pauvre petite ! » chuchoté à mi-voix d'un accent hypocrite et surpris par celle qui est l'objet de cette pitié, pour elle inexplicable, et voilà une imagination qui s'émeut, qui cherche... Bernard, — ah ! tant pis, je vous parle comme à l'enfant que j'ai aimé, — renseignez-vous, et vous saurez que je vous raconte le drame

moral qui commence à se jouer dans la pensée de Micheline, en attendant qu'il se joue dans son cœur.

Bernard, je vous écris pour vous dire que votre devoir est de ne pas pousser plus loin vos relations avec votre cousine. Ne croyez pas que je vous aie jamais perdu de vue, vous et les vôtres. Je n'ignore pas que vous êtes un très honnête homme. Les journaux, en m'initiant à votre tentative de théâtre, m'ont appris que vous aviez une sensibilité très fine. On imagine comme on est. Rien qu'au choix d'un sujet de pièce ou de roman, la nature d'un écrivain se révèle. Je ne vous fais donc pas l'injure de supposer que vous puissiez jamais dire à Micheline : « Votre père a tué votre mère. » Mais pourrez-vous l'empêcher de vous demander un jour, et surtout de se demander : « Pourquoi ma tante ne veut-elle pas que je voie mon cousin Souchet? » Car ma sœur, et cela sur mon ordre, s'opposera de toute manière à une intimité qui risque trop d'exaspérer encore une curiosité, déjà bien éveillée, sur le secret de famille que vous connaissez et qu'elle ne doit pas connaître, ou, du moins, plus tard. Oui. Vous pouvez empêcher qu'elle ne se la pose, d'une manière aiguë, la terrible question, en ne vous prêtant pas à cette intimité, vous, de votre propre mouvement, et sans que les protecteurs de Micheline, sa tante et moi, ayons à intervenir. Ne la revoyez pas. Ne lui écrivez pas. Descendez dans votre conscience, Bernard, et

vous reconnaîtrez que là est votre devoir, et pas seulement votre devoir. Si vous avez, comme on me le dit encore, été touché par la grâce de Micheline conçu pour elle un peu d'affection, comprenez que la seule façon de lui prouver cette affection, c'est de mettre entre elle et vous une indifférence apparente qui lui fasse se dire : « Je n'intéresse pas mon cousin. » Elle est jeune. Elle a cette âme légère et changeante des vingt ans, qui se prête à la vie. Elle se laissera distraire par un autre bal, d'autres rencontres, d'autres fantaisies, et la fatale échéance sera reculée.

Cette échéance arrivera ; elle est inévitable. Il faut qu'elle arrive *à mon heure*. C'est par moi, c'est par son père que Micheline doit apprendre l'affreuse vérité. Vous ne la connaissez pas dans son fond cette vérité, Bernard. Pour vous, je suis toujours l'homme détestable contre lequel votre père a témoigné avec tant de haine. Je ne lui en ai pas voulu. Il était le frère de la morte. Vous êtes le neveu de cette morte, et je ne m'estimerais pas, si je souillais par des insultes rétrospectives l'image que vous gardez d'elle. Rendez-vous compte, cependant, que je n'aurais pas fait appel, tout à l'heure à votre conscience, si je n'avais pas la mienne pour moi. Certes, quand je déciderai de révéler à ma fille la tragédie qui l'a rendue orpheline, c'est que je croirai cette révélation moins dangereuse pour son

repos moral que la douleur du coup que je lui porterai. Même alors, je ne lui dirai de sa mère que ce que je ne peux pas ne pas lui dire pour qu'elle me conserve son respect. J'ai traversé des heures bien dures, Bernard, et si vous me voyiez aujourd'hui avec mes cheveux blancs, mes épaules voûtées, mon masque flétri, vous verriez un vieillard, et je n'ai que cinquante ans ! Tous les chagrins qui m'ont usé me semblent moins cruels que ne le sera ce moment où je verrai, dans les prunelles de cette enfant, mon enfant, passer l'épouvante de savoir qu'elle est la fille d'une femme coupable, exécutée par son père. Si personne ne m'a devancé, si aucune accusation n'a été portée contre moi qui m'oblige à me défendre, j'aurai assez de sang-froid et d'amour d'elle en même temps pour trouver des excuses à celle dont elle a gardé le culte pieux, — la malheureuse les avait peut-être, ces excuses. Elles ne font pas que je n'aie pas eu le droit d'agir comme j'ai agi. Mon rôle, dans cette suprême épreuve, sera que ma fille me donne raison sans cesser de chérir sa mère.

J'arrête cette lettre ici, Bernard. Je crains, maintenant, d'être allé trop loin avec vous, dans ces explications qui, oralement, les yeux dans les yeux, seraient bien difficiles déjà, bien pénibles. Mais le son d'une voix émue, mais la présence d'un être qui souffre, mais le rayonnement de la sincé-

rité emportent tout. De loin, avec du noir sur du blanc, c'est des mots jetés dans l'inconnu. J'ai dans l'idée, pourtant, que vous vous direz :

— Il n'y aurait qu'une chance sur mille pour que le père de Micheline fût vraiment un homme de cœur et qui a été la victime de la fatalité, cette chance unique vaudrait que je fisse ce qu'il me demande.

Vous le ferez, Bernard. Toute relation sera rompue entre Micheline et vous... Et si vous ne le faites pas, si vous vous engagez avec elle dans cette amitié au terme de laquelle j'aperçois la nécessité de la révélation, Micheline saura tout, par moi. *Mais vous n'aurez pas bien agi.* Je n'attends aucune réponse, et je n'en désire pas. Une lettre de vous me rendrait trop présent un passé que je ne peux oublier un peu que dans la solitude, le travail et le silence. Si vous connaissez Pise, d'où je vous écris, vous vous rappelez certainement cette fresque du mur de droite, au *Campo-Santo*, où Orcagna a figuré *le Triomphe de la Mort.* Je la copie depuis quelques jours, et je sens, à méditer devant elle, que je souhaiterais, si Micheline n'existait pas, être, moi aussi, de ceux que fauche, dans cette peinture, le terrible geste de la Mort, — terrible, et pourtant consolateur ! Il n'y a que lui qui finisse tout.

Antoine Barge.

XI

Micheline à Bernard Souchet.

Les Douves, 27 juillet 1922.

Je vous remercie de m'avoir envoyé des poupées. Elles sont, mon cousin, fort belles, et d'une splendeur à laquelle ne sont pas habitués mes yeux de campagnarde. Mais comme elles sont tristes ! et combien elles ont l'air de jouer à elles trois un drame dont nous ne comprenons pas les paroles ! Ce Pierrot si blanc, cet Arlequin blanc et noir, à la joue fardée, à l'œil trop long, et cette dame vêtue de violet et d'argent, au front penché sous ses plumes, sont sans doute les héros d'une histoire d'amour que je devine à la fois lamentable, puérile et funèbre. Leur destin de pantin leur a infligé de telles souffrances morales que leurs corps en sont restés brisés, disloqués, mous, presque anéantis. Ah ! ils ont dû en subir des émotions, des appréhensions, des espoirs, des déceptions et des jalousies pour avoir ainsi « les jambes en coton » ! Pauvres diables ! ils ont bien souffert ! Alors, pour

les dédommager un peu, on leur a mis de belles frusques et on les envoie à des enfants afin de leur refaire une âme... Mais que dis-je, à des enfants ! Les enfants les abîmeraient de nouveau ; les gosses ardents et forts serreraient trop violemment contre leurs petits cœurs ces fantoches rembourrés de passions en cendre et d'étoupes désormais ininflammables ; c'est à des jeunes femmes, à des jeunes filles, qu'on fait don de ces personnages allégoriques.

— Attention ! mesdemoiselles, mesdames ; gare à vous ! Un peu de froideur, d'indifférence et de perspicacité, s'il vous plaît, sans quoi vous ressemblerez à ces poupées mortes ; votre âme vous quittera et, pauvres apparences attifées, on vous jettera négligemment parmi les coussins d'un divan à la mode : demi-tombeaux pour demi-défuntes...

Oui, Micheline, parmi les cousins du coussin... Non, pardon ! parmi les coussins du cousin.

Le divan du grand salon des Douves ne s'est même pas aperçu que j'avais étendu parmi ses honnêtes et durs accotoirs de tapisserie ces joujoux légers. Vieux et endormi sous son tapis d'Orient couleur de sable (et bien troué !), il semble toujours un fauve au repos et qui ne troublera pas son sommeil pour trois poux de plus ou de moins. Et les belles merveilleuses poupées s'ennuient déjà ; le calme provincial et rustique achève de les pencher

et de les amollir ; elles ont peur des souris dont on entend toujours le grignotis et le trottinement derrière les boiseries vert pâle, ou bien elles inclinent ainsi le front pour éviter le sort des fleurs de l'herbe..., car un faucheur fauche les regains et l'on entend l'acier soupirer sur les tiges, à la fois inexorable et compatissant.

Pourquoi est-ce que je vous écris toutes ces choses qui ne me ressemblent pas? Cela me cause une impression bizarre de voir ainsi formés par ma main les signes qui font les mots : « Déceptions..., jalousie..., passions..., perspicacité..., inexorable... » Ce que tous ces termes sont vieux, inusités, pesants ! Ne les ai-je pas jusqu'alors jugés pompeux-pompiers et tout au plus bons pour accommoder des tragédies, avec, en plus, oignons pour larmes et laurier pour gloire? Et voilà que la recette me sert à moitié et pour une lettre à M. Bernard Souchet, qui n'écrit que des comédies. M'aurait-on jeté un sort? La petite vieille en foulard rouge qui faisait cuire des poissons sur la plage de Piriac, l'autre jour, était-elle sorcière? Suis-je transformée? M'est-il arrivé ce qui arrive aux têtards, aux larves et aux chrysalides? Enfin, suis-je autre en me croyant la même? L'amiral des Touches me disait bien toujours : « Vous êtes une nymphe... et c'est un état préparatoire. » Je me tâte et je me regarde au miroir... Que faites-vous de moi, ô Dieu des femmes,

des plantes et des bêtes? Suis-je destinée au « papillonnat »? Me voulez-vous « hannetonne » ou « crapaude »? Ou bien, hamadryade, m'enfermerez-vous dans l'écorce de mon vieux chêne trop imprudemment aimé? à moins que, sans vous soucier de mon manque de vocation, vous ne me forciez à me faire mante religieuse?...

Et puis, monsieur Bernard. Souchet, tout cela, ce sont des blagues, des farces, des bêtises pour ne pas dire ce que je veux dire, ce que j'ai à dire. Tant pis! la sincérité, la « brutale sincérité » l'emporte sur les bienséances. Qu'est-ce que c'est, je vous prie, que Mme Bernard Souchet?

Vous ne m'avez jamais parlé de cette personne, et pourtant je vous ai revu... Nous avons passé ensemble une des plus belles journées du monde. Le 10 juillet, je vous écrivais; je vous parlais de mes promenades dominicales à Guérande avec Georgette, et, le dimanche suivant, courrier par courrier, vous étiez là. Oh! que j'étais contente! Georgette et moi, en descendant de la petite Citron, à la porte de l'Hôtel des Princes, nous avons vu tout de suite votre grande auto, toute grise et digérant sa poussière; il y en avait bien deux autres, une verte comme un lézard, une alezane (afin que l'on sache au moins une fois la couleur des quarante-cinq ou cinquante chevaux invisibles dont on nous parle toujours); mais moi, sans

l'avoir encore vue, je reconnaissais l'auto grise.

— Tiens ! du monde ! s'écria Georgette, qui aime voir des têtes. Ça, « c'est du billard » !

Et, vite, nous pénétrâmes dans le vestibule, où vous étiez assis dans un fauteuil de paille et « absorbé par la lecture des journaux », selon les phrases consacrées. Seulement, vous teniez ces feuilles à l'envers, ce qui, sans doute, en complique la lecture tout en en doublant l'agrément, car vous aviez un aspect aussi satisfait qu'intéressé ; et, chose admirable, vous nous reconnûtes, monsieur et cher cousin, avec autant de promptitude que si vous n'aviez pas été plongé dans la lecture.

— Bonjour ! a dit Georgette, brusque et bon garçon. On déjeunè ensemble.

Et on a mangé du homard froid rémoulade et bu du vin blanc, et on a dit mille folies et mille choses sérieuses aussi, et on est parti tous les trois dans votre auto à travers le pays des marais salants ; on a vu Piriac, on a été jusqu'au Croisic, où on a lapé pour goûter une bisque de crabes « formidable »... Nous luttions contre un vent terrible qui voulait absolument nous voler nos rêves, et, chez le petit bijoutier du fond du rond de la place, vous m'avez acheté une bague bretonne en forme de cœur... Les grands mulons de sel, déjà hauts, brillaient dans la belle journée comme les tentes d'un campement musulman. J'ai pensé à Lucien

avec un petit choc au cœur ; je vous ai parlé de lui tendrement, et vous m'avez fait son éloge, tout en m'expliquant par $a+b$ qu'une jeune femme ne serait peut-être pas très heureuse ni très libre auprès de lui...

Oh ! les marais ! Oh ! leurs miroirs ! les miroirs magiques ! Les grandes nuées roses y baignaient leurs formes de femmes ; les petites fleurs rouges qui bordent les carrés brillaient au soleil comme du corail ; parfois, une belle paludière passait, bras levés, tête haute sous le fardeau de sel, et jambes nues, agiles, sur les minces lignes en relief qui divisent l'étendue brillante et géométrique. Des libellules rouges tremblaient dans le vent salé ; et une odeur vivace, à la fois saumâtre et maritime, s'insinuait dans nos bouches. Et j'étais heureuse et désorientée..., mais heureuse. Ton goût est-il donc âpre, ô bonheur?

Et puis, l'on est revenu à Guérande et quels gentils propos nous avons échangés nous deux seuls sous les vieux ormes du cours, cependant que Georgette allait à l'hôtel reprendre votre chauffeur et sa petite Citron. Ces gentils propos, je ne vous les répéterai pas ; il n'y fut jamais question de Mme Bernard Souchet.

Vous refilâtes sur Nantes et nous, sur les Douves... Et, tout de suite après cette ravissante équipée, Lespinasse allant à Paris pour tâcher de mettre au

point ses ambitieux projets de devenir une « actrice célèbre », je vous l'envoie pour que vous la renseigniez et la pilotiez, à tout hasard. Elle tombe chez vous, sans prévenir, un matin, et elle est reçue par une jeune dame rousse en kimono qui, du fond des coussins du cousin, se nomme, se présente comme Mme Bernard Souchet. Vous, monsieur, n'étiez pas visible encore à cette heure de midi moins le quart qui s'appelle dans votre milieu « dès l'aube ». Vous n'avez vu Lespinasse que plus tard et vous lui avez remis pour moi ces belles poupées qu'elle m'a tout de suite expédiées avec une lettre fort explicite. Mon cousin, nous avons beau être élevées au fond des champs par des gens très convenables, nous ne sommes tout de même pas des « gourdes » et nous comprenons pas mal de petites choses. Je sais très bien que vous n'êtes pas marié..., mais je sais très bien aussi que pour prendre ainsi votre nom avec autant de désinvolte commodité, cette personne doit vivre sous votre toit, être votre « bonne amie » comme on dit par ici, donc avoir sur vous quelques droits ; et, à sa façon, en se présentant comme votre femme, elle a cru ménager les convenances. Tout cela ne me regarde en aucune façon. Je ne vous aurais pas écrit sans les poupées, et sans le petit mot pressant que ladite poupée en violet cachait dans son corsage. Non, je ne vous aurais pas écrit. Pourquoi venir à Gué-

rande et m'emmener en auto, et m'acheter cette belle petite bague, si vous hébergez chez vous des dames rousses en kimono? Je suis bien mécontente de moi; je n'aurais pas dû aller à la Hulotte; je n'aurais pas dû vous écrire, pas dû vous reconnaître à Guérande. Si j'avais passé près de vous les yeux baissés et les mains croisées sur ces deux petits os qu'on nomme des salières (et encore plus en pays de marais salants), digne, hautaine, indifférente, vous auriez continué à lire votre journal à l'envers et j'aurais gardé ma tête à l'endroit. Cela m'ennuie, oui, cela me dégoûte d'avoir comme cousin un jeune homme si peu convenable... et surtout depuis que je sais combien il peut être gentil... Mais l'est-on autant à Paris que sous les ormes de Guérande?

Mon cousin, j'ai bien envie de vous renvoyer les poupées... Mais l'Arlequin me regarde d'un œil désespéré et repentant; la dame violette met sa main flasque sur son cœur absent en penchant humblement la tête. S'appellerait-elle Micheline? Quant au Pierrot, je ne sais pas encore quel nom lui donner.

Enfin, pour tout avouer, Socratine m'a raconté sur vous d'autres histoires que Lespinasse n'a pas osé m'écrire. Une histoire très affreuse, hélas! un divorce..., et par votre faute... J'aime mieux n'y pas croire. C'est trop compliqué pour ma tête de vingt

ans. Mais, en résumé, de loin, ça me paraît bien extravagant dans le piteux, cette fameuse vie de garçon, à laquelle rêvent les jeunes filles... Formidable ! dirait Georgette, comme pour la bisque...

J'y rêvais, bien perplexe, assise sur le perron, dans le noir, hier après dîner, quand j'ai senti un poids tomber entre mes genoux, comme s'il me tombait enfin quelque chose de la lune ; j'ai relevé ma robe sur ce poids invisible et couru à la cuisine où Arondine chantait *la Vache à Biron*, et, sous la lampe, j'ai reconnu un petit crapaud, un pauvre petit crapaud tout féerique et caoutchouté. Ce n'est pas un bon présage ; c'est un message, un avertissement que m'envoie cette marraine inconnue, que nous possédons tous au pays mystérieux où seul notre rêve, ou notre « inconscient », comme on dit, pénètre... Que voulais-tu me dire, petit crapaud? Tu t'en vas en sautillant et tu disparais sous les gros hortensias... La nuit te reprend déjà dans son grouillement d'astres et de bêtes, ses odeurs de fleurs, ses respirations de feuillages... A moi toute seule, je me sens une petite nuit, Bernard, inexpliquée, confuse, odorante, obscure, et toute agitée de sentiments qui manifestent en moi leur vie en dépit de ma volonté. Je voudrais tant que tout fût beau ! Et mon trouble, depuis ces choses que j'ai apprises « sur vous », mon trouble n'est pas beau... Clarté, vérité, sincérité, c'est vous que j'aime ; je

ne veux pas de ces tourments pleins d'ombre... O petit-fils de maman Miche, ne me mentez pas, ou bien je jetterai dans les Douves la petite bague en forme de cœur !

MICHELINE.

XII

Bernard Souchet à Micheline.

Paris, 2 août 1922.

Et moi qui croyais que pour vous, chère Micheline, les poupées n'étaient que des poupées ! Voilà que vous allez chercher je ne sais quels mélancoliques symboles dans ces petits souvenirs d'une inoubliable — inoubliée — promenade à Guérande ! Si vous êtes la belle dame au front penché sous son casque de plume, je suis donc Arlequin? Grand merci ! Vous me reprochez de n'écrire que des comédies. C'est nécessaire, Micheline, puisque les plus jolies, les plus charmantes, les plus spirituelles jeunes filles ont une tendance fâcheuse à prendre les choses au tragique. Mon Dieu, oui, j'essaie de faire rire les personnes. Elles en ont besoin. Parfois, quand je me trouvais d'excellente humeur, j'ai eu la tentation de composer des drames. Et puis, j'ai pensé aux spectatrices et je me suis dit :

— Méfie-toi. Une d'elles n'aurait qu'à te prendre au sérieux ! Jamais on ne devinera que tu as voulu

t'amuser en nouant ou en dénouant de funèbres conflits. On croira que c'est ça, la vie : des gémissements et des larmes, de la jalousie, des malentendus. Gardons les mêmes sujets, mais ouvrons la fenêtre et montrons-les, ces pauvres sujets, à la gaie lumière du jour !

Pour mes tristesses, — car j'en ai, — je les garde pudiquement. Et si ma fonction consiste à distraire les honnêtes gens, à leur prouver qu'on prend, les trois quarts du temps, des taupinières pour des montagnes, et de petits chagrins bien provisoires pour de grandes douleurs bien éternelles, j'aurai accompli une belle tâche en ce monde.

Maintenant, je vais me justifier. Soyez persuadée que je mens peu, que je mens le moins possible ; cela revient dans le langage ordinaire à déclarer : je ne mens jamais. Et puisque vous m'interrogez sur cet incident ridicule, je vais vous répondre. Je suis l'auteur d'une pièce qui va entrer en répétitions. Cette pièce s'intitule : *Un bel avenir*. Elle est comique, du moins elle essaie d'être comique, avec de petits coins tendres. Depuis quelques semaines, je ne travaille plus en fantaisiste. Non. L'ambition m'est venue. Je voudrais que mon nom devînt un nom tentant, un nom agréable et flatteur à porter... Pas pour moi... Pour celle qui le partagera... Je souhaite que, quand ma femme le dira, ce nom, au caissier d'un grand magasin, le caissier

du grand magasin pousse l'émerveillement jusqu'à s'écrier :

— Oh ! j'ai tant d'admiration pour Bernard Souchet !

Alors, je bûche et je fais tous mes efforts pour sortir de l'ombre, en prenant quelqu'un par la main... Je vous prie de ne pas trouver cela grotesque, vous, l'intéressée... J'ai remis, le mois dernier, mon manuscrit à Mlle Jeanne Miervalle, que vous connaissez certainement de réputation. Les désirs de Mlle Miervalle sont des ordres pour les directeurs. Le rôle lui a plu. Elle a choisi son partenaire. C'est la réussite, la réussite théâtrale, avec son cortège d'embêtements. Ici, il faut que j'intercale un petit cours de vie parisienne. Je suis sûr que vous vous figurez des choses saugrenues. Or, je me trouve, vis-à-vis de Mlle Miervalle, dans la situation d'un éphèbe qui passe son baccalauréat devant un examinateur sévère. C'est une personne très intelligente, très sérieuse et qui, la représentation finie, quitte ses belles robes et ses beaux manteaux pour revêtir n'importe quel tailleur, s'emmitoufler dans une cape de bure et se coiffer d'une toque à laquelle elle ne demande que d'être commode et bien chaude. Elle a ce merveilleux instinct du théâtre qui lui a assuré tout de suite le triomphe. Et elle a pénétré immédiatement les défauts de ma pièce :

— Il faut refaire ceci ; il faut arranger cela ; ici, expliquez-vous ; plus loin, coupez...

J'ai voulu regimber, montrer mon indépendance, faire figure de l'auteur intransigeant qui ne laisse point défigurer son œuvre. Elle ne m'écoutait pas. Elle répétait :

— Travaillez ! Vous avez encore beaucoup à travailler.

Une telle injonction a sur moi des effets immédiats : j'ai tout de suite l'envie immodérée de faire un voyage en automobile, d'aller me plonger dans la piscine de mon cercle, de passer ma soirée au cirque ou de lire un roman. Collégien, je n'étais pas plus paresseux qu'un autre, sauf quand on m'ordonnait de travailler. A la pensée de remettre sur le métier un ouvrage qui m'avait déjà donné tant de mal, le sommeil m'a gagné. Un sommeil triomphant, un sommeil invincible. Le soir, quand je m'enfermais dans mon cabinet, à peine la plume était-elle trempée dans l'encre que les paupières me picotaient. Je calculais :

— Il vaut mieux me coucher ; il fera jour demain ; je me réveillerai de bonne heure, voilà tout.

Le soir, Mlle Miervalle joue ; j'avais donc la paix. Mais le matin elle était là. Elle arrivait à onze heures. Mon domestique n'osait point la mettre à la porte. Et elle m'attendait pour me faire honte :

— Vous n'avez pas encore touché au premier

acte? Bon ! Je reviendrai demain. Oh ! je suis patiente !

Un pion ! A mon âge, j'ai retrouvé un pion dans la personne de Mlle Jeanne Miervalle, étoile.

J'ajoute que Mlle Jeanne Miervalle ne s'amuse pas. Elle soupe après le théâtre, seule, chez elle, en lisant. Elle ne peut donc admettre que je m'amuse. Ni qu'une influence étrangère, quelle qu'elle soit, vienne troubler notre collaboration, car c'en est une. La voilà donc chez moi, m'attendant en ruminant les reproches qu'elle formule d'une voix coupante :

— Je suis ici depuis une heure... Vous avez sans doute veillé. Montrez-moi ces *béquets*... Etc.

J'ajoute qu'elle me déteste. Elle a pour moi la haine de l'enfant de la balle contre l'amateur. Mais il se trouve que ma pièce la séduit et qu'elle y tient. Enfin, elle se représente — elle aussi ! — mon existence comme une suite ininterrompue d'orgies. Toutes les heures que je ne consacre pas à son rôle sont des heures que je lui vole, avec des complicités imaginaires. Et elle hait, bien entendu, ces complices. J'avais dit :

— Qu'on me laisse tranquille jusqu'à midi.

Bien ! Elle arrive. Elle enlève sa cape, ses cache-nez et s'installe sur mon divan, pâle de rage et rousse de cheveux. Oui, elle est rousse, et non d'une rousseur obtenue. Ce n'est pas sa faute. C'est naturel, comme son talent.

Dialogue avec le valet de chambre :

— Il dort encore?

— Oui, mademoiselle.

— C'est du gentil !

— Oui, mademoiselle...

— Il est sorti hier soir?

— Non, mademoiselle.

— Il n'était pas à la générale des Variétés?

— Non, mademoiselle.

— Je vérifierai... Moi, je me suis levée, comme tous les matins, à huit heures.

— Monsieur ne peut pas ; ça lui donne la migraine.

— Réveillez-le ; dites-lui que je l'attends, que nous avons à travailler.

— Mademoiselle, je regrette infiniment ; mais monsieur m'a défendu de le déranger « à bonne heure ».

— A bonne heure ! Vous en avez de gaies ! Midi moins le quart !

Et, là-dessus, elle entre dans une méditation furieuse : « Qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce qui l'empêche d'écrire? »

Et à point nommé, comme pour répondre à ce point d'interrogation, paraît votre Lespinasse... Parbleu ! C'est Lespinasse, l'obstacle ! Et comment l'écarter? Par un moyen de théâtre :

— Vous demandez M. Bernard Souchet?

— Oui, mademoiselle.

— Que désirez-vous? Je suis Mme Bernard Souchet.

Fuite éperdue de Lespinasse. Et voilà le grand mystère dévoilé. D'ailleurs, Jeanne Miervalle a été franche :

— La nuit, vous avez sommeil, j'entends donc que l'on vous fiche la paix quand il fait jour. Et pour cela, j'emploierai tous les moyens, puisque vous êtes trop faible pour vous défendre. Ne vous mettez pas en colère. Elle reviendra à six heures, votre Muse ! Ou elle ne reviendra pas, ça m'est bien égal. Contentez-vous d'écrire des pièces d'amour. Et imitez les confiseurs qui ne mangent pas leurs bonbons !

Je ne devais aucune explication à Lespinasse. J'imaginais, d'ailleurs, qu'elle garderait le silence. Elle a cafardé. Socratine a fait mieux : elle a ramassé un potin qui traînait et elle vous l'a servi tout chaud. Encore cette histoire ! Encore cette vieille histoire ! Sachez ceci : *on* a divorcé en effet ; mais je ne suis pas le coupable ; un autre était en jeu. Comprenez-moi ; ne me demandez pas d'entrer dans les détails d'une aventure où je fais piteuse mine... Et tout cela est fini, si loin, si loin ! J'en ai souffert, je vous l'accorde bien volontiers... N'en parlons plus, voulez-vous? Quand Socratine et Lespinasse seront mariées et tiendront un salon, les visiteurs pourront apporter

leur sucre en pain ; elles se chargeront de le casser !...

Ayez confiance, Micheline. J'ai vécu dans l'orage, soit ; je ne vais pas me présenter à vous comme un petit saint, vêtu de probité candide et de lin pur. Mais de l'abri où vous êtes, ne jugez pas celui qui a reçu tant d'averses et qui a la nostalgie des pays bleus. Plaignez-moi : ce sera plus juste. Non que je vous en veuille. Je ne vous dirai pas que votre inquiétude me flatte, car je ne suis pas tout à fait un imbécile. Mais détruisez l'image que vous vous faites de Bernard Souchet, bourreau des cœurs, fêtard invétéré, enfin quelque chose comme un jeune premier pour théâtres « à côté ». Ne faites pas trop lourd mon léger passé. Je m'en soucie peu. C'est un miroir brisé, et si j'essayais d'en juxtaposer les morceaux, il ne me renverrait qu'une image. Et vous savez bien laquelle. Je m'enferme, un peu pour retaper *Un bel avenir*, surtout pour rêver au petit jardin de l'hôtel de Guérande, à la petite table où riait de tout son or jaune le charmant muscadet qui a failli nous griser, aux bouffées de violettes que nous envoyèrent ensuite les marais, à l'humble bague qui est une bague de fiançailles là-bas, à tant de choses !... A tout ce qu'il y avait de si éloquent dans tout ce que je ne vous ai pas dit... Au délicieux consentement de vos silences... Est-ce que Lespinasse va troubler tout cela? Elle a vu Mlle Mier-

valle en kimono? Ce kimono était le manteau de soie à fleurs que ladite Miervalle met sous sa cape, car elle est frileuse. Je ne peux pourtant pas empêcher cette demoiselle d'être frileuse. Et voilà comment on écrit l'histoire, en province! En arrivant chez moi, votre amie était sûre d'assister à des spectacles terribles. C'est une suggestionnée. Surveillez ses lectures. Et elle veut que je la « pousse »! J'ai bonne envie de la pousser, oui, mais pour la flanquer par terre!

Tout cela m'inquiète peu. Ce qui me trouble, c'est la fin sèche et désinvolte de votre lettre :

« Je jetterai dans les Douves la petite bague en forme de cœur. »

Comme ça? Simplement! Imaginez que quelqu'un la trouve, cette bague, et qu'il demande :

— Qui t'a abandonnée et pourquoi?

Et que le cœur réponde :

— Micheline m'a jetée parce qu'elle a ajouté foi aux ragots de deux amies, choisies parmi les plus stupides, et qu'elle n'a pas eu confiance en son...

Je n'ose pas écrire ce mot : « fiancé », qui tremble au bout de ma plume. Mettons : « ami ». C'est un mot magnifique, affreusement galvaudé et qui contient tout, puisqu'il contient la tendresse et l'amour. Quant au crapaud tombé de la lune, il signifie « indulgence ». La marraine inconnue le jette ainsi sur

la robe de sa filleule pour enseigner à cette filleule qu'il ne faut pas regarder la bouche en tirelire, ni s'attarder aux pustules du malheureux animal, mais admirer ses yeux magnifiques. Indulgence, Micheline, indulgence ! Indulgence pour le coupable ! Indulgence pour l'innocent ! Aimer la clarté, cela consiste à éclairer les ténèbres. Rendez à ma nuit le joli matin de Guérande ! Mais il faudrait vous voir, vous parler... J'ai honte d'aligner des phrases, de mettre des points et virgules, enfin d'écrire ces lignes comme j'écrirais une tirade destinée au public. Je ne me relis pas. Mes fautes de français attesteront ma sincérité. Micheline, n'ayez pas de chagrin. Imitez-moi : je suis furieux, peiné, mais il y a de la joie dans ma détresse. Car j'ai rapporté de Guérande une joie que nul ne m'enlèvera, sauf vous. Et vous ne commettrez pas ce crime...

Écrivez-moi très vite, maintenant. Je l'exige. Je vous en supplie. Et soyez gaie, et soyez heureuse ! Mes bons souvenirs à Jules, à Casimir et à Mélanie. C'est votre petite compagnie de pantins. Ne les prenez pas pour des héros. Ce sont des imbéciles. Autrement, ils ne seraient pas trois ; ils ne seraient que deux. Ils se réunissent pour dire du mal des autres. Mélanie surtout. Elle prend les manteaux de satin à fleurs pour des kimonos. Sachez ce qu'ils valent et déblayez notre route qui sera bien assez dure pour qu'on ne l'encombre pas à plaisir.

Au revoir, Micheline! Je suis très ému, très anxieux, et je termine ma lettre ici par crainte d'être tenté d'écrire maintenant tout ce que vous devinerez...

BERNARD.

XIII

De Lespinasse à Micheline.

Paris, 5 août 1922.

Ma chère petite Micheline, en réponse à ta demande anxieuse de renseignements, j'ai eu, tout d'abord, bien envie de te mentir. Mais ceux qui ne savent pas, quand c'est utile, faire de la peine, sont incapables de faire du bien. Tu es ma meilleure amie. Je vais prouver que l'amitié entre femmes n'est pas un vain mot, comme on le prétend.

M. Bernard Souchet me paraît transporter dans la vie privée son habileté d'auteur dramatique. J'ai été frappée par l'ingéniosité de son explication. Tout cela est parfaitement plausible, à condition, cependant, que je sois la dernière des imbéciles. Il est aisé de tromper une jeune fille de province qui est encore dans sa province et une autre jeune oie — moi dans la circonstance — fraîchement débarquée à Paris. Le malheur est que j'ai des yeux et des oreilles.

Tu ne me demandes pas mon impression. Je te la

donnerai quand même. Tu as vu Bernard Souchet en voyage, désireux de plaire et rentrant ses griffes. J'ai vu ledit Bernard dans son cadre. Je ne te conseille pas de m'imiter, si cette lettre pénible, mais nécessaire, te laisse le moindre doute. Il est possible que Bernard soit sincère et qu'il t'aime. Il t'aime à sa façon. Et nous voulons être aimés tout court, n'est-ce pas? Il m'a l'air de mentir comme on respire. Il ment par charité ; il ment par élégance ; il ment parce que c'est son métier. Mais il ment. Il y a ce que j'ai vu. Il y a aussi la rumeur publique. J'ai rencontré des gens, des confrères de Bernard qui m'ont dit de lui beaucoup de bien :

— C'est un si gentil garçon ! Ah ! il ne s'abrutit pas dans les paperasses comme tant d'auteurs dramatiques qui perdent tout contact avec l'extérieur ! Il vit ! Ce n'est pas de ces bourgeois de lettres qui, de leur appartement douillet, dans la sécurité conjugale, dépeignent *de chic* les orages du cœur ! A d'autres ! Il a des défauts, certes, mais il a cette précieuse et parisienne qualité qui consiste à faire passer toujours le plaisir avant le travail. On ne compte plus le nombre de ses victimes. Quant à Mlle Jeanne Miervalle, depuis quelques semaines, elle s'amuse à signer ses missives Jeanne Souchet. Bien mieux : elle a fait ajouter un S en forme de serpent sur les portières de son automobile. Elle

ne dit plus « je », mais « nous ». Et elle déclare à qui veut l'entendre :

— Vous savez que *notre* pièce est épatante !

Comme elle devine dans l'ombre une rivale, elle perd toute mesure. Si tu avais assisté à ma réception, tu ne garderais pas la plus légère illusion.

J'insiste, et cela m'est fort douloureux, crois-le bien, de jouer un rôle aussi cruel. C'est la première fois que cela m'arrive. Mais je ne veux pas que ma petite Micheline soit malheureuse. Je te connais. Aux Douves, tu fais figure de Parisienne. A Paris et dans cet étrange milieu à la fois si simple et si compliqué, tu ferais figure de provinciale. De violente et irréductible provinciale. Je ne te vois pas dans ce jazz-band qui te meurtrirait les oreilles et le cœur... La dame de l'auteur dramatique !... Ouais... Forcée de sourire aux interprètes de son mari et, sous peine de nuire à sa carrière, contrainte de donner de la « chère amie » aux ennemies les plus sournoises et les plus dangereuses...

Je pense aussi, et je ne te le cache pas, au brave garçon qui peine durement au loin en pensant à toi. Je ne me permets de te donner aucun conseil. Hélas ! les conseils pèsent peu dans la balance du cœur. Mais les mensonges présents de Bernard me permettent de présager tous les mensonges à venir. Gare, Micheline, gare ! On fait appel à ton indulgence

aujourd'hui. On fera appel à ton indulgence demain. Déjà, l'on doit te trouver bien exigeante. On te trouvera bien exclusive. A un homme tel que Bernard, il faut une épouse-femme de chambre, dévouée à ses ordres, résignée et maternelle. Je l'ai pris en faute. Il avait l'air d'un mauvais collégien. D'ailleurs, il m'a accablée de protestations, d'offres et de serments. Tout en considérant l'incident Miervalle nul et non avenu. Aucune importance ! De quoi nous mêlons-nous? Tu te vois, toi, avec ta franchise brutale, toi, la sauvage, en face de ce civilisé raffiné? Après tout, si, il est de mon devoir de te conseiller : fuis à toutes jambes ! Tu as déjà été trop imprudente. C'était fatal. D'autres se taisent. Un autre se tait et n'ose pas prononcer un mot définitif avant d'être digne de toi. Lui va très vite. Du cent à l'heure, ma chère ! A une vitesse pareille, on laisse tout derrière soi, sans remords... Recueille-toi ; réfléchis...

Je reviendrai bientôt. Nous aurons une bonne, sérieuse et longue conversation. Je t'embrasse, ma pauvre petite Micheline. Je te demande pardon de souffler sur ta gaieté, sur ta confiance... Ce n'est pas une sinécure de n'être plus une enfant. Je m'en aperçois chaque jour, pour mon compte personnel. Mais je te conseille la bravoure. Dans ces questions sentimentales, elle consiste à fuir, comme l'a indiqué quelqu'un qui s'y connaissait en courage. Je ne

veux pas te peindre Bernard Souchet en noir..., non..., mais en rose. Ce n'est pas une couleur pour un mari... Ne pleure pas, surtout, et aime comme elle t'aime ta vieille chirurgienne de

LESPINASSE.

XIV

Lucien Huvelot à Micheline Barge.

Tamerza, 5 août 1922.

Chère Micheline,

Ma dernière lettre remonte à plus d'un mois. Tu ne m'as jamais répondu. Que se passe-t-il? J'attends que tu me le dises. Je m'étais bien juré de ne pas faire le premier pas : le fait d'être au fond de la Tunisie ne vous prive pas de tout amour-propre. Je t'écris pourtant. J'ai sans doute de bonnes raisons pour manquer ainsi envers moi-même à ma parole. Tu en jugeras, et je pense que, cette fois, tu me répondras.

J'ai failli mourir, Micheline. Je ne suis pas encore bien vaillant. Ce n'est pas pour t'apitoyer que je t'écris ces choses. Mais j'estime qu'il faut que tu les connaisses.

Il y a quinze jours, étant à Gafsa, à l'occasion de ce fameux 14 juillet dont je t'ai parlé, j'étais discrètement averti que certaines obscurités avaient été relevées dans la comptabilité de l'annexe mi-

nière que je dirige ici, et qu'il y aurait lieu pour moi d'aller m'en expliquer à Tunis. Je suis parti presque immédiatement. Tu sauras peut-être un jour l'horreur de ce voyage, accompli dans la plus cruelle des anxiétés, alors que je n'avais pas la moindre idée de ce dont il pouvait s'agir. J'ai été fort bien reçu par le directeur. Il m'a demandé de voir la preuve de sa confiance en moi dans le fait que c'était à moi qu'il s'adressait pour mener à bien son enquête, une enquête qui s'imposait. Là-dessus, j'ai été mis en présence de ma comptabilité, c'est-à-dire des pièces et états que je fournis mensuellement depuis six mois pour le compte de la succursale de Tamerza. Ma pauvre Micheline, je te vois d'ici bâillant, jetant des regards navrés à droite et à gauche.

— Pourquoi me raconte-il cette histoire? te demandes-tu sans doute.

Cette histoire, je te la raconte, parce que je *dois* te la raconter. Peut-être, d'ailleurs, lui consacreras-tu une indulgence un peu plus attentive, lorsque tu sauras que ces lignes, je te les écris étendu sur mon lit, avec, dans une gouttière, ma jambe gauche brisée en deux endroits.

De mon récit, j'en étais à l'instant où les pièces de ma comptabilité venaient de m'être présentées. Mes mains tremblaient, je te l'avoue. Les chiffres dansaient devant mes yeux.

— Du calme, voyons, monsieur Huvelot, me disait, de sa voix douce, mon directeur. Regardez. Ne voyez-vous là rien de bizarre?

Non, mille fois non. J'étais tellement troublé que je ne voyais rien.

— Ce total-là, par exemple?

Ah ! pour le coup, c'était trop fort. L'addition du mois de mai, fausse !

— Monsieur le directeur, j'en suis à me demander...

— C'est entendu, monsieur, c'est entendu. Mais, enfin, ces pièces sont paraphées par vous. Vous vous êtes porté garant de leur exactitude. En outre, il n'y a pas que cette erreur. Regardez ceci. Et ceci encore.

Successivement, il me montrait la comptabilité des cinq autres mois... Tous mes états, tous, Micheline, étaient inexacts.

Je regardai mon chef, anéanti. Le mieux qu'il était possible de faire en ma faveur, c'était de m'accuser de négligence, de négligences répétées, endémiques. Je n'en menais pas large, je t'assure. Je cherchais comment j'avais bien pu... Soudain, je poussai un cri qui était à la fois de surprise et de joie. Je comprenais. J'étais sauvé !

Tu sais, Micheline, si j'ai bonne mémoire, une mémoire déconcertante, dans laquelle les souvenirs visuels jouent un rôle prépondérant. Malgré la fièvre

qui me brûle en ce moment, je peux encore t'en donner des preuves. Ouvre *Un bon petit diable.* Cherche l'endroit où Charles Mac Lance vient de coller sur leurs chaises ses professeurs et le sonneur sourd. Arrivée au passage : *Mme Old Nick alla chez son mari, mais sans empressement, car elle ne l'aimait guère,* tu pourras constater que le mot *guère* est écrit avec un *r* retourné. Autre chose. Prends *le Capitaine de quinze ans.* Cherche, tout à la fin, la gravure où le brave chien Dingo saute à la gorge du misérable Negoro. Tu trouveras, au coin gauche de cette gravure, une tache d'encre, une tache faite jadis par toi, Micheline, un jour que tu écrivais sur ce livre, n'ayant qu'un buvard trop mince. Je pourrais multiplier ces exemples. Mais ils m'entraîneraient bien loin, vers des choses qui semblent aujourd'hui te laisser indifférente.

Je te disais donc que je venais de trouver l'explication, le salut. Devant moi, j'avais l'état du mois d'avril, que j'avais paraphé, certifié exact le 1er mai ; un état composé de six feuillets dactylographiés, réunis par un onglet doré. Sur le quatrième feuillet, se trouvaient mentionnées les dépenses relatives au salaire des ouvriers auxiliaires indigènes, pendant la troisième semaine, soit 473 fr. 25. Or, maintenant, je venais de me souvenir, avec une précision me permettant d'en jurer, d'un certain détail. Cette quatrième feuille, vérifiée par moi le 1er mai, elle

ıvait, dans son papier, un défaut, une paille demeurée dans la pâte, comme cela se voit souvent. Cette paille, elle brillait sur la ligne même où était nscrite la somme de 473 fr. 25. Or, à présent, sur à feuille que j'avais devant les yeux, il n'y en avait plus trace. Il ne pouvait donc y avoir qu'une hypothèse. La feuille que j'avais vérifiée, la feuille à la paille, avait été retirée, remplacée par une autre feuille, dont les chiffres, différents, rendaient faux le total sous lequel j'avais apposé mon paraphe, dans la dernière page, qu'on n'avait pu, elle, pour cette raison, remplacer. Il devait en avoir été de même pour les états des cinq autres mois, puisque, dans tous, les additions étaient inexactes. Qui avait pu agir ainsi, et dans quel but, puisque, au total, aucun préjudice n'en résultait pour la Compagnie? Ce fut l'objection que me fit le directeur.

— Aucun préjudice pour la Compagnie, sans doute, répondis-je. Mais, en ce qui me concerne, il pouvait ne pas en être de même.

— Comment cela?

— Monsieur le directeur, vous avez eu la bonté, ayant constaté certaines irrégularités, de me demander des explications. Mais rien ne vous y obligeait. Vous auriez pu, sans prendre contre moi aucune mesure disciplinaire, arrêter l'avancement en vue duquel je suis proposé. Avec cette tactique, on arrive aisément à obtenir, sans scandale, le dé-

part d'un fonctionnaire dont on n'est plus satisfait. Avouez que, cette idée, vous l'avez eue à mon égard.

Il sourit.

— Pas longtemps, dit-il, et la preuve, c'est que je vous ai fait tout de suite venir. Mais, enfin, il faut arriver à débrouiller l'énigme qui nous occupe. Vous êtes certain, me dites-vous, que les feuilles de vos états ont été changées?

— Absolument certain.

— Bien. A votre avis, où s'est faite cette substitution? A Gafsa? A Tunis?

— Ni à Gafsa, ni à Tunis, monsieur le directeur.

— Où, alors?

— A Tamerza même.

— Mais alors, fit-il, ce serait...

J'inclinai la tête affirmativement.

A toi de te souvenir, Micheline. Je t'ai parlé, au moins dans une de mes lettres, d'un agent de la Compagnie, le seul qui soit avec moi à Tamerza, mon comptable, un nommé Grivet, pour lequel, la première fois que je l'ai vu, j'ai eu tout de suite presque de la répulsion. Figure-toi un petit homme roux, sans âge, souriant sans cesse quand vous parlez, ce qui fait qu'on ne sait jamais s'il vous approuve ou s'il se fiche de vous. Je te le répète, dès que je l'ai vu, je n'ai pas pu le sentir. Puis, j'ai appris sur lui certains détails assez à son honneur. Il emploie son argent à faire vivre en France sa mère

t sa femme qui est infirme. En outre, il n'a pas eu le chance. Bien noté, il a pu espérer assez longemps à la Compagnie qu'on lui ferait franchir la imite des emplois subalternes, qu'il pourrait être nommé un jour ingénieur. C'est sur ces entrefaites que s'est produite sa candidature. Diplômé de l'École de Nîmes, j'ai été nommé. Quand j'ai su out cela, j'ai pensé qu'il eût fallu que ce petit homme fût un saint pour m'accueillir avec des ransports d'allégresse. Je préfère te dire que, néannoins, j'ai continué à me tenir sur mes gardes. Mais, n'est-ce pas? de là à soupçonner...

Le directeur continuait à me regarder sans un not.

— Je m'excuse, commençai-je, d'être contraint à formuler...

Il m'arrêta du geste.

— Je n'ai jamais eu, dit-il, une très grande coniance en M. Grivet. Instinctivement, je lui ai fait narquer le pas. Je vois, aujourd'hui, que mon inuition ne me trompait pas. Mais, enfin, nous n'avons que des soupçons. Comment arriver à une certiude? Il se défendra. Il niera.

— C'est lui, dis-je, qui mettait les états à la poste pour Gafsa, après me les avoir fait signer. Dorénavant, ce sera moi.

Le directeur me regarda en souriant.

— Ce sera lui, si vous le voulez bien.

Et, comme je le regardais à mon tour, sans comprendre, il ajouta :

— Oui, du moins une fois encore. Vous n'avez pas, j'espère, monsieur Huvelot, parlé à votre comptable du motif de votre voyage à Tunis?

— Je m'en serais bien gardé. J'ai dit que je profitais de mes deux jours de permission mensuelle pour aller voir un ami.

— Fort bien. Vous allez donc regagner Tamerza. Nous sommes le 24 juillet. Le 31, vous ferez établir par M. Grivet, comme à l'ordinaire, les états du mois. Vous les vérifierez avec une attention toute spéciale, de façon à être sûr qu'ils ne contiennent aucune inexactitude. Vous les lui rendrez pour qu'il les mette sous enveloppe. Puis, vous vous arrangerez pour ne pas laisser partir cette enveloppe avant d'avoir, de nouveau, vérifié son contenu.

— C'est entendu, dis-je. J'irai moi-même la réclamer à la gare de Redeyef, d'où notre courrier est expédié sur Gafsa.

— Parfait. Quand vous aurez la lettre, vous vérifierez. S'il y a de nouvelles *erreurs*, l'affaire de Grivet sera claire. S'il n'y en a pas encore, c'est que nous aurons soupçonné à tort votre comptable, et nous devrons chercher ailleurs. Mais quelque chose me dit que nous n'aurons pas été injustes. Au revoir, donc, monsieur Huvelot ! Comptez sur moi, et soyez en paix.

Soyez en paix ! C'est facile à dire. Jamais je ne l'ai moins été qu'au cours de cette dernière semaine. Jamais je n'ai été plus anxieux. Et il me fallait paraître calme...

Le 31, tout se passa selon mes prévisions. Grivet m'apporta les états. Tout était impeccable. Je les lui rendis. Il les emporta.

Le train quitte Redeyef à dix heures du soir. A huit heures, je sortis sans que Messaoud lui-même s'en fût aperçu. Il n'y avait pas encore de lune. Je suivais la route creusée au flanc du Djebel-Tamerza. Bientôt, j'atteignis le petit pont jeté sur le lit de l'oued Tarbet, un misérable ruisseau assez encaissé, dans lequel je n'ai jamais vu d'eau. Il faisait si noir, que je m'en allai buter contre la balustrade. Je ne sais pourquoi, j'eus comme un malaise. Je hâtai le pas. Un quart d'heure après, j'étais à la gare.

Là, tout alla vite. Je réclamai l'enveloppe au chef de gare, alléguant l'oubli d'une pièce. Le cœur battant, j'ouvris l'enveloppe. Parbleu ! de nouvelles feuilles avaient été substituées à celles que j'avais vérifiées. Le tout ne formait plus, maintenant, qu'un tissu d'erreurs.

— Je vous remercie, dis-je au chef de gare.

Et je lui rendis les papiers après les avoir clos dans une seconde enveloppe que j'avais pris la précaution d'apporter avec moi.

Bien que la nuit fût lourde et orageuse, il y avait

un peu de lune. Elle éclairait le petit pont, au moment où j'y parvins. A ce moment, j'entendis un bruit de cailloux remués, suivi d'un hurlement. Ce n'était qu'un chacal qui dévalait sur la pente.

J'étais en train de me gourmander pour mon extrême nervosité, lorsque, soudain, je m'aperçus de quelque chose de terrible. Au-dessus de ma tête, dominant le pont sur lequel je venais de m'engager, un énorme rocher jaune oscillait. La lune faisait reluire ses arêtes. Une seconde, j'eus l'espoir qu'il résisterait à la force invisible qui le poussait vers moi. Et ce fut l'avalanche.

J'essayai de l'éviter sans y parvenir. Il me heurta violemment, mais pas en plein, tandis qu'en même temps, il démolissait la petite balustrade du pont. Je perdis l'équilibre et tombai dans le ravin, profond de sept à huit mètres. En des chutes successives, j'atteignis le fond du ruisseau. Un dernier choc, plus violent que tous les autres, si violent que je m'évanouis. Ce fut sans doute à cette circonstance que je dois la vie, par l'impossibilité où je me trouvais instantanément de gémir, d'appeler à l'aide.

Deux heures plus tard, environ, le bon Messaoud, inquiet de ma disparition, et qui s'était mis tout de suite en quête de son maître, vint me découvrir là. Il voulait aller chercher du renfort, pour me rapporter le plus vite possible à la maison. Je ne voulus, à aucun prix, qu'il me quittât. J'avais trop peur que,

s'apercevant qu'il m'avait manqué, l'autre ne revînt et ne m'achevât.

Tout Tamerza a été en révolution, Micheline. Grivet est arrivé un des premiers, à peine vêtu, *réveillé brusquement.* Il sait que je sais, à n'en pas douter. Au cas, pourtant, où il ne saurait pas, ou si c'était par hasard que cette roche s'est détachée de la montagne, je dois continuer à lui faire bonne figure, pour qu'il ne se doute de rien. Je le reçois, quand il vient, mais je supplie Messaoud, tout étonné de mon énervement, de ne jamais nous laisser seuls.

Le médecin de Gafsa est venu le lendemain. On annonce l'arrivée du directeur, dont je viens de recevoir une longue lettre. Grivet est calme, calme. Tout cela ne peut plus tarder à se terminer.

Les fractures de ma jambe sont, paraît-il, sans gravité. Mais je souffre beaucoup, Micheline. Cette souffrance, bénie soit-elle, si elle me donne la force de te dire ce que je veux.

Quand on m'a apporté ici, j'avais le délire. J'ai entendu causer le médecin et Mme Girmiani, la brave femme du douanier, qui me veille, me prépare mes tisanes. Le médecin lui disait :

— A-t-il quelqu'un à qui il faut télégraphier?

J'ai failli me soulever et lui dire :

— Avant, il y avait Micheline. Mais maintenant, Micheline si je l'appelais, elle ne viendrait pas.

Tu vas dire que c'est ridicule, qu'une jeune fille ne peut pas passer la mer pour voler auprès de son cousin qui a la jambe cassée. Je le concède. Mais, raisonnant ainsi, avoue que tu n'es pas sincère. Si l'idée de venir me soigner choque Micheline, c'est que Micheline n'est plus la même. Il y a seulement deux mois, je crois qu'elle eût désiré venir. Aujourd'hui, je n'ai plus cette impression, et il en résulte pour moi une peine qui serait atroce, si je ne savais que tu as le pouvoir de la dissiper d'un mot.

Écoute. En se ruant sur moi, ce rocher jaune aura précipité les événements. Bientôt, je serai debout. J'aurai sans doute un assez long congé de convalescence. En outre, la lettre du directeur me fait prévoir que, blessé en quelque sorte en service, j'obtiendrai, plus tôt que je ne l'espérais, cet avancement dont peuvent dépendre pour moi tant de choses. C'est-à-dire que, guéri et rentrant de congé, je serai sans doute nommé à Tunis. Tunis, Micheline, est une belle ville, que je peux songer offrir à quelqu'un pour qui je n'aurais jamais consenti à entendre parler de Tamerza. Mon oncle, maman, partagent, je le sais, cette manière de voir. C'est à toi de te prononcer.

C'est à toi. Je sens que je vais mieux, que je serai tiré d'affaire quand ta réponse m'arrivera. Je te dis cela pour n'avoir pas l'air d'exercer sur

toi quelque odieux chantage. Tu me connais aussi bien que tu te connais. Jamais quelqu'un n'aura décidé du sort de deux êtres avec une aussi complète liberté que toi.

Je t'embrasse, Micheline, de tout mon amour.

LUCIEN.

XV

Micheline à Lucien Huvelot.

11 août 1922.

Quoi, Lucien ! il aurait pu t'arriver toutes ces horribles choses? Soupçonné, blessé, tué ! Ta lettre me fait frissonner, et ta pauvre mère est de plus en plus épouvantée. J'espère que tu répondras courrier par courrier au télégramme envoyé ce matin, dès le reçu de ta lettre, sans quoi elle va devenir folle de tourment, et je n'ai pas de forces pour deux... Il me les faut toutes pour moi seule. Tu me parles d'aller te retrouver? de partir? Pourquoi ne me l'as-tu pas demandé quand tu l'as désiré? Ta mère et moi, nous serions venues... Car enfin, qu'est-ce qui t'autorise à croire que je ne serais pas venue? Et ce départ, ce voyage, m'auraient peut-être encore une fois préservée de savoir ce que maintenant je sais. *Car je sais*, Lucien ; depuis quelques jours, *je sais*..., et c'est affreux.

Ah ! pauvres gens, pauvres braves gens que vous êtes ! N'avez-vous pas fait l'impossible pour me lais-

ser dans l'ignorance de ce secret qui n'en était un que pour moi? Avez-vous assez tremblé que je ne le découvre ! Que de silence, d'isolement, de précautions, de craintes ! C'est une chose banale et singulière que la destinée : ce qui doit arriver arrive au jour dit avec la précision implacable de l'heure sonnée par l'indifférente horloge..., la vieille horloge à laquelle j'ai tant demandé chaque jour de marquer des heures de bonheur.

Je sais, Lucien ; *je sais*, et toutes les choses autour de moi sont pareilles et se laissent pénétrer sans effroi par mon chagrin et ma certitude ; comme tous les jours, la balançoire installée dans le grand marronnier m'a envoyée voyager dans l'air d'été où j'aurais voulu me perdre et disparaître, sans souvenirs, sans pensées ; comme tous les jours, les miroirs ont reflété ma robe rose ; ma tante a tricoté, l'abbé a fait des patiences, Arondine a chanté des rondes, Poulet a dormi sous la clématite, les capucines se sont pâmées sous la chaleur, les oiseaux ont dit les mêmes petites histoires, les hortensias ne se sont pas transformés en têtes de bons géants, pour me protéger, les herbes de la pelouse n'ont pas composé de philtre pour m'apaiser ; les belles casseroles rouges, orgueil de la cuisine, miroirs du feu, ne sont pas devenues des armes luisantes et bombées prêtes à me défendre contre le sort... Non, non, rien ne s'est fait héroïque pour m'aider à supporter

ce que je supporte ; moi seule, je ne suis plus tout à fait moi et il me semble que mon âme est prise dans une horrible toile d'araignée... *Je sais.* C'était cela..., cela..., tout simplement cela... Lucien, que c'est donc laid, le drame, la tragédie, le meurtre... Oui, oui, j'ai bien écrit : le meurtre... Que c'est donc laid, en dehors des livres, des romans, des Homère et des tragiques grecs, des Corneille et des Racine ! Que c'est abominablement laid, cette *chose* qui sera de tous les jours, ne me quittera pas, quotidienne, familière, installée telle qu'une maladie terrible dans ma vie et mon esprit, dans mon cœur, dans ma révolte, dans ma pitié, dans ma jeunesse... Ah ! Lucien, Lucien, il me semble qu'il m'est né un frère monstrueux, un frère affreux qui s'appelle Crime.

Et moi, vois-tu, je n'ai rien d'une héroïne de roman ou de tragédie ; je n'ai rien du tout de ce qui peut aider à supporter un tel poids ; je ne ressemble pas à ces créatures dont je lisais les infortunes en les admirant sans les comprendre, et dont je considérais d'un œil ignorant les douleurs, les fautes ou les châtiments drapés à l'antique. Je suis tout bonnement une petite fille qui pleure.

Il y a plusieurs jours que je sais cela ; plusieurs jours que je sens en moi battre, farouche, sauvage, révolté, mon cœur ; plusieurs jours que je me cache, que je ne dis rien à personne, que je voudrais mourir

pour recommencer à ne pas savoir... Papa ! mon cher papa ! Lui ! tel que je l'ai vu il y a quelques mois avec ses cheveux un peu trop longs, sa bouche douce et triste, ses yeux impérieux, lui, avec son teint coloré, sa grande silhouette un peu lasse, lui, vêtu de son éternel complet gris, lui, avec ses gestes adroits, lui, avec sa belle main forte, que j'ai parfois caressée, lui, il a fait cela..., il a pu faire cela ! Mais pourquoi? pourquoi? Dis-moi exactement pourquoi, si tu le sais ! Il était fou? Il était malade? Il a cru qu'on le menaçait? Mais est-ce qu'on tue une femme, Lucien, et quoi qu'elle ait fait, une femme pareille à celle que je suis et que je serai, une femme toute fraîche et toute blonde, toute douce, et qui vit, et qui respire, et qui aime, et qui rêve, une femme heureuse de sa jeunesse et qui rit au beau jour?

Il y a plusieurs jours que je sais et que je mâche et remâche ma peine ; et puis aujourd'hui, puisque je réponds à ta lettre, il faut bien que je te la dise, à toi, le compagnon de mon enfance et de mon adolescence sans soucis. Car vous avez réussi, toi et ta mère, à me préserver des soucis. Et je me demande, après tout, si vous avez bien fait, s'il n'aurait pas mieux valu me mettre entre les mains, comme une poupée triste et laide, une toute petite révélation qui m'aurait accompagnée d'âge en âge, qui m'aurait peu à peu accoutumée à sa présence, à sa vérité...

Mais non ! c'était impossible ; et en me cachant tout, vous avez bien fait.

Comment je l'ai appris? Oh ! très simplement.

Ta chère maman, qui avait si peur des rencontres imprévues, des bavardages, des paroles imprudentes, du tiers et du quart, n'avait oublié qu'une chose : et c'était de détruire une aimable collection du *Journal des Débats*, contenant jour par jour le procès Barge, et laquelle, dûment empaquetée et ficelée, reposait sous des sacs troués, dans le grenier... La chatte, Belle-Lurette, ayant eu un enfant-chat nommé Luron, avait jugé bon de s'installer dans ce coin, de gratter et déplacer lesdits sacs, de faire rouler le paquet aux ficelles grignotées et rompues par les souris, et d'éparpiller quelques-uns de ces précieux papiers. L'autre matin, je rêvassais au grenier, selon mon habitude, et Lurette vint me contraindre, en miaulant et en me mordillant les chevilles, à la suivre jusqu'au lieu où dormait le minuscule Luron ; et, me baissant pour le caresser et ramasser la petite jatte où je verse du lait pour la chatte-mère, mes yeux virent un vieux journal poussiéreux, noirâtre, infâme, où le soleil soulignait, d'un inexorable ongle d'or, ces mots hideux : « Procès Barge... »

J'ai lu... J'ai cherché les autres feuilles ; *tout* n'y était pas. Une grande animosité contre mon père régnait dans les comptes rendus de ce procès ; et

seule, les mains noires, le visage poudreux, l'esprit et le cœur salis, je lisais..., je lisais..., et la chatte ronronnante renversée sur le dos, près de son petit, me montrait ses mamelles roses, son ventre heureux de bête maternelle, doublement vivante.

Voilà, Lucien. Tu vois. C'est tout simple. Il suffit d'une heure de solitude, d'un lieu familier, d'un animal innocent, d'un rayon chaud passant par une lucarne ronde, d'un vieux bout de papier tout crasseux et tout déchiré, et une petite fille est blessée à jamais dans tout ce qu'il y avait en elle de sentiments chers et sacrés, de forces secrètes, de puissances encore au repos. La Micheline qui t'écrit aujourd'hui, tu ne la connais pas : tu ne peux pas savoir si tu l'aimes. Et même, cher Lucien, la Micheline d'hier, l'aimais-tu? Ou ne t'imaginais-tu pas l'aimer? Ne confonds-tu pas une tendresse avec une autre, ton amour fraternel avec l'amour? Et si tu ne te trompes pas, si c'est bien de l'amour que tu ressens pour moi, pauvre fille ignorant qui je suis réellement au plus profond de mon être, et ce que j'ai à attendre, à espérer ou à redouter de moi-même, si c'est bien de l'amour, va, ce n'est pas le moment pour moi, de l'accueillir. Mon père aussi avait de l'amour pour ma mère ; il l'a tuée ; et il est malheureux entre les malheureux ; et pourtant, le jour où elle consentit à devenir sa femme, quelle ne dut pas être sa joie puisqu'il

l'aimait, et leur espoir, et leur félicité ! Et pourtant, aussi, la réalisation de ce qui était son seul désir, son plus cher rêve, préludait au désastre, préparait le désespoir et l'horreur. Le bonheur est-il l'œuf d'une douleur future? Toute chance apporte-t-elle le germe d'un maléfice? Va, Lucien, de tout cela, désormais, j'ai peur ; et si mon affection, mon immense affection pour toi, se transformait, devenait l'amour que tu souhaites, eh bien ! j'aurais encore plus peur, je n'oserais pas te dire oui, je n'oserais pas consentir à lier nos vies jusqu'à la fin, sans savoir exactement encore (nous sommes si jeunes !) qui tu es, qui je suis.

La vie m'épouvante, je ne veux rien décider avant quelque temps, peut-être même avant longtemps. Pardonne-moi ma franchise ; pardonne-moi de répondre si rudement à ta tendresse, et cela dans un moment où tu souffres encore, où tu es encore étendu, la jambe brisée. Mais vois-tu, moi aussi, je souffre, je suis blessée, gémissante, misérable ; et comme les bêtes, je veux me terrer dans mon petit coin pour y souffrir tout ce que je dois souffrir. Ne me demande pas de partir. O Tunis ! O toi ! O le voyage ! le départ, la mer, le pays nouveau, l'odeur des choses futures ! que tout cela m'aurait enivrée jadis ! Mais plus maintenant, hélas ! plus maintenant !

Donne vite de tes nouvelles. Comprends-moi et

aime-moi, veux-tu, encore un peu comme une sœur, comme ta petite et pauvre sœur.

MICHELINE.

Je ne veux pas parler de cela avec ta mère. Ne lui écris pas que je sais : pas encore... pas encore...

XVI

Micheline à Lespinasse.

13 août 1922.

Ma vieille Lespinasse, je me suis bien moquée de tes gribouillis épistolaires... et voilà que j'écris au moins autant que toi. Des lettres ! des lettres ! des lettres ! en veux-tu, en voilà ! Tu trouveras ci-joint un billet pour Bernard Souchet et tu voudras bien le lui remettre ou faire parvenir. Sois tranquille : ce n'est pas un billet doux ; c'est un « petit mot d'adieu », et je te promets que je l'ai écrit sans pleurer. Lucien et toi, vous vous moquez toujours de moi parce que je pleure ou que j'ai envie de pleurer. C'est stupide, en effet, ce « don des larmes », cet effet de mouchoir... Mais pourquoi te le dissimulerai-je plus longtemps, Lespinasse? Si j'ai pleuré hors de propos, dans ma courte vie, ce n'était certes pas pour rien, mais bien pour tout ce que j'ignorais et pour tout ce que j'ai appris. Ah ! je t'assure bien qu'il ne s'agit pas, à présent, des petites histoires du cousin... Il s'agit de mon père, il

s'agit du passé, il s'agit de moi, de moi toute tremblante au bord de cet autrefois que je viens de découvrir, auprès duquel je m'arrête, en me demandant si je pourrai le franchir jamais, ce passé brusquement apparu entre moi et la vie, entre mon présent et mon avenir. Vais-je m'arrêter là, essayant avec mes yeux d'enfant de mesurer à quel point il est profond? Où pourrai-je m'élancer, les yeux fermés, bondir, réussir, reprendre ma course? Quel tourment, Lespinasse, et que j'ai de chagrin!

A mon tour, à mon tour d'être une « raseuse », et de t'importuner de mes confidences et de mes tristesses. Ah! que toutes les autres me semblent vaines auprès de celle qui me transperce... Tu sais tout, n'est-ce pas? Je le comprends, maintenant; je me souviens de certains de tes embarras, de beaucoup de tes réticences; toi aussi, tu étais dans le secret, dans cet affreux secret, dont j'ai honte avec désespoir. Le grenier, des vieux journaux, un hasard, et j'ai lu, j'ai relu, cherché, appris... et rien au monde ne pourra plus effacer *cela* de ma mémoire, pas plus que dans le temps, dans le passé, et dans la vie de mon père.

Mon père, Lespinasse... Oh! comme je comprends qu'il ait voulu toujours rester au loin! Il avait peur d'être deviné, haï, détesté. Je tremble en pensant à lui. Je ne pourrai pas le revoir... Je pense à ma main dans la sienne. Quoi! mettre une aimante

petite main dans celle qui a tué avec une haine si sûre? Mon père ! Le prendre en horreur? J'ai peur de cela. Je crains de ne pouvoir continuer à l'aimer, à l'aimer, malgré son âme qui désormais, pour moi, est autre et, comme un visage intérieur, défigurée. Voilà près de dix jours que, jour et nuit, je ne fais que penser à toutes ces sombres choses ; je ne peux dormir ; moi, jadis si claire, mes pensées aiment les ténèbres, s'y plaisent, y vivent ; et du fond de mon cœur montent en frémissant jusqu'à ma conscience et à mon esprit des idées, des angoisses, des appréhensions, des anxiétés jusqu'alors inconnues ; tout cela m'habitait, me hantait, et ne fait que se révéler. Que peut-il donc y avoir encore en moi que j'ignore et que plus tard je saurai quand un autre événement que je ne peux prévoir secouera de nouveau, avec une brûlure brusque, sa torche, en mon inconscience obscure?

Sais-tu bien que je suis presque épouvantée par l'imprudence, la précipitation, la confiance absurde, l'entraînement avec lesquels j'ai été au-devant de Bernard Souchet? Je te dirais que tu as bien raison de me gronder et de me réprimander amicalement, si tout cela ne disparaissait pas, n'avait pas disparu dans le bouleversement de ces découvertes récentes. Oh ! cette affreuse histoire, cet homme qui tue une femme qu'il aime ! Voilà donc l'amour ; mais l'amour sombre, inquiet, malheureux, jaloux.

Jaloux..., la jalousie..., mot tortueux, sifflant, souple, empoisonné... Mais n'étais-je pas prête à la connaître, cette jalousie? N'ai-je pas senti un trouble déjà bien amer à la lecture de ta première lettre me racontant ta visite chez Bernard? N'ai-je pas souffert d'un mal jusqu'alors inconnu, à la fois morne, aigu, obsédant? Il y a donc en moi cette possibilité de souffrance et de cette souffrance-là? Alors, pourquoi, lui, n'aurait-il pas souffert, lui, Antoine Barge? Sa femme était très jeune, et jolie, et coquette. Il suffit d'une légère sournoiserie, parfois, pour faire croire qu'on est coupable ; et il n'y a rien, rien qu'une légèreté si excusable, si naturelle chez une créature neuve, que ce n'est presque qu'une des formes de l'allégresse de vivre ; c'est une petite ivresse douce, gaie, joyeuse, qui vous saisit par un matin bleu, quand on part pour Guérande ; c'est le désir de la doubler, cette joie, en la reflétant dans une âme, dans une autre âme jeune et amicale, ainsi qu'on sourit à sa fraîche image devant un miroir. Ce désir vous rend trop confiante, et aussi celui d'être heureuse, et voilà que, peu à peu, avec tant d'innocence, on est imprudente, on est folle, on est belle, on est avide... Et voilà... Et voilà tout.

Et voilà tout ce que je suis, moi, petite fille ; et notre cœur, qui le connaît parmi les hommes? Est-ce un Bernard si frivole? Est-ce un Lucien si pesant, si grave, sous ses apparences plaisantes?

Il faudrait au bonheur d'une femme un garçon aussi séduisant que l'un, mais dans lequel on pourrait avoir comme en l'autre une absolue confiance... Mais vivre, vivre toute sa vie à côté d'un homme toujours vieux, moral, ennuyeux, péremptoire, dont l'ombre peu à peu fane en vous toutes les fleurs, écouter à jamais des histoires aussi fastidieuses que celles racontées par Lucien dans sa dernière lettre, histoire qui le passionne et que je ne comprends qu'à peine..., ma foi, non. Voyons, ma vieille Lespinasse, toi qui me connais, comment peux-tu me conseiller à demi-mot d'épouser Lucien? Il ne serait pas heureux.

Et quant à moi, je ne suis plus heureuse ; et je ne le serai peut-être jamais plus. Ma pauvre âme est livrée à mille peines contradictoires. Jadis, je ne pensais à rien. Je ressemblais aux roses de l'amiral des Touches, qui ne se demandent pas quel mari l'amiral ou la nature va leur offrir. Elles se disent que, de toute façon, cela s'arrangera, et elles s'en remettent à la destinée.

Dorénavant, la destinée me fait peur. Et si je regrette d'avoir été à Guérande, j'ai également du remords de ne pouvoir me représenter le rocher qui a brisé la jambe de Lucien que comme un rocher de gravure ou de vignette en un livre d'images. Je n'ai presque pas pitié de Lucien, et il me paraît presque sans intérêt, lui, sa jambe, son rocher, son

directeur, son métier, ses comptes, son Afrique, sa carrière... Et pourtant, je l'aimais tel qu'un frère choisi entre tous ; mais, depuis que je sais qu'il *m'aime*, cela me semble étrangement naturel qu'il souffre, qu'il soit seul, qu'il se tourmente, qu'il m'attende. De plus, sans lui mentir, je lui ai tu la deuxième rencontre et les lettres Souchet. Certes, rien ne m'obligeait à tout lui conter... Mais, enfin, tout cela n'est pas absolument pur, me dit mon cœur...

Alors la vie, la passion, l'amour, la détresse, vont transformer Micheline? Elle va souffrir et faire du mal? Une force mystérieuse va l'emporter dans un orage bizarre et destructeur? Je me sens déjà toute saccagée par cette douleur lointaine, qui tombe sur moi ainsi que la lueur des astres qui parvient jusqu'à nous, alors que ces astres mêmes d'où elle a rayonné il y a des milliers d'ans sont morts, éteints, oubliés... Que me feront donc les douleurs plus proches? J'en frémis, et je veux rester dans mon chagrin comme une larve dans son cocon. Je ne me marierai pas, et si la vie m'est trop lourde, j'étendrai les bras vers Dieu. Pourquoi n'entrerais-je pas au couvent? La douleur vaut une vocation.

Ma Lespinasse, j'abuse de ton amitié complaisante, mais je sais ton goût pour la correspondance et les cris du cœur, et j'éprouve à t'ouvrir le mien, après ces noirs jours de silence, une sorte de soulage-

ment. Je t'écris dans le bois de pins ; il fait si chaud, et l'air est si doux, si endormi que les cimes n'ont pas de murmures et que rien n'accompagne et ne soutient ma plainte infinie. Je n'aurai plus de jour de bonheur. Un des derniers, un de ceux où j'ai eu vraiment conscience de ma joie de vivre, date de loin, avant notre promenade à Guérande. La moisson n'était pas faite ; je marchais le long des blés, secouant sur mes épaules mes cheveux plus dorés encore, arrachant les épis et grignotant les grains mûrs. Midi cuisait mon visage et mes épaules ; toutes les cigales stridaient ; et je m'enivrais de lumière, et mon cœur était simple et sain comme le froment. les herbes, les fleurs, les insectes et la terre, et tout sincère en face de Dieu.

Je n'irai plus le long des blés, car, à l'avenir, ma nourriture sera toujours mêlée de tristesse et je ne serai plus jamais pareille aux plantes heureuses qui ne connaissent pas leurs graines et ne savent pas de quelle union elles sont nées...

Te souviens-tu de ces jours d'automne où, nous ennuyant un peu, nous inventions pour nous distraire de falotes plaisanteries? L'une consistait à aller à la gare pour, après avoir acheté quelques journaux ou magazines, attendre l'arrivée et le départ des express. En ces longs trains noirs, des êtres inconnus ne pouvaient s'empêcher de coller aux fenêtres ou pencher aux portières des visages d'adieux.

Alors, nous agitions nos écharpes, nos mouchoirs, nos gants, nos cache-nez, nous criions en courant le long du quai : « Au revoir, Eusèbe... Bon voyage, Juliette !... A bientôt, Cyrille !... » Et puis, quand le dernier bruit et la dernière fumée avaient disparu, nous quittions tristement la gare et nous avions l'impression de nous être séparées de gens charmants, dignes d'intérêt ou d'amour, et qui nous auraient, qui sait? follement chéries s'ils avaient pu s'arrêter là..., et que nous ne reverrions, hélas ! plus jamais, et que nuls autres ne sauraient remplacer au cours de notre vie.

Eh bien ! il me semble, aujourd'hui, que je crie au passage, à mon insouciante jeunesse qui me fuit : « Adieu, gaieté, candeur, ignorance ! Adieu, quiétude ! innocence ! Adieu, confiance sacrée, foi sans limite que j'avais dans un père absent, mais tant aimé !... »

Mon père, mon père, mon père ! oserai-je jamais vous revoir? Et de tout cela oserai-je jamais vous parler? oserai-je vous questionner? vous juger? vous maudire? et saurai-je jamais vous exprimer à quel point, au premier moment, j'ai souffert?

Mais je vais mieux, aujourd'hui, Lespinasse, et t'écrire me fait du bien. Hier, je suis sortie pour la première fois de ma solitude et j'ai été trouver Socratine. Sous sa tonnelle, elle récitait à haute voix d'une manière rythmée, cadencée, et comme son-

nante, des vers grecs : et peu à peu ces mots inconnus, comme des syllabes magiques, frappaient sur mon âme qui frémissait et rendait déjà un son meilleur. Ensuite, Socratine m'a traduit à peu près la fin de l'ode pindarique : « ...Le puissant Bellérophon s'élança, tendant le doux remède du frein autour des mâchoires du cheval ailé, et étant monté dessus immédiatement, couvert d'airain, il jouait en dansant des danses armées... »

— Je te traduis cela en galimatias..., s'excusa Socratine.

Mais moi, mystérieusement sensible à cette strophe antique, je sentais le courage rentrer en moi, et je pensais qu'il circule dans l'univers, à travers le temps, l'espace et la durée, pour désaltérer et calmer les peines des hommes, un grand fleuve de consolation. Et je t'ai remercié en silence, ô nommé Pindare, qui, il y a quelques siècles, assemblas des mots pour qu'ils fussent hier, on ne sait comment ni pourquoi, secourables à une petite fille éperdue qui s'appelle Micheline.

Chère Lespinasse, je t'excuse si tu ne lis pas cette lettre jusqu'au bout ; t'écrire en toute sincérité apaise un peu ma peine. N'oublie pas de remettre le petit billet. A bientôt. Merci.

MICHELINE.

Micheline à Bernard Souchet.

13 août 1922.

Monsieur mon cousin,

J'ai beaucoup vieilli, figurez-vous, depuis la promenade de Guérande, beaucoup vieilli depuis ma dernière lettre, si sotte, si naïve, si ridicule. Vous avez dû joliment vous moquer de moi, de cette petite provinciale si facilement abusée, d'une confiance presque invraisemblable, d'une candeur qui passe les bornes. Ah ! oui ! vous avez dû bien rire. Mais je ne vous le reproche pas. C'est ma faute, et c'est tant pis pour moi. Croyez, néanmoins, que si j'ai agi avec vous avec tant d'imprudence et tant d'apparente audace, c'est parce que vous étiez mon cousin, parce que vous m'attiriez par ce côté « famille de ma mère » dont j'avais toujours été mise à l'écart. Je n'aurais certes pas agi ainsi avec un Bernard quelconque, même le plus charmant.

Je ne me permets pas de vous blâmer, et je reste, malgré tout, persuadée que vous avez eu envers moi des moments de sincérité ; mais qu'est-ce que cela pour une Micheline, créature sauvage, nature absolue, cœur véridique et volontaire? L'être vers

lequel m'entraînait une force secrète, certes, n'était pas vous, mais un bonheur imaginaire et qui, pour un jour, avait emprunté votre apparence. Allez ! ne le regrettez pas, si, par hasard, la fantaisie vous en prenait, au milieu de tant d'occupations qui vous accaparent ; ne me regrettez pas, car, en admettant « l'impossible », c'est-à-dire que nous ayons pu nous entendre, qu'aurais-je fait près de vous, entre tant de femmes charmantes et de gens spirituels? Rien de bon ni d'heureux ; les dessous nuancés d'une existence telle que la vôtre je ne peux les admettre ni les comprendre, et je n'en ai d'ailleurs ni le droit, ni le goût, ni la curiosité. Je ne savais pas du tout ce que pouvait être un jeune homme dans votre genre ; que cette ignorance soit mon excuse d'une conduite que je ne qualifierai pas au point de vue des convenances, car je me moque complètement de ces hypocrisies, mais que je ne peux que regretter à un petit point de vue purement féminin. Je suis vraiment sotte. Je m'en doutais un peu, mais j'espérais que je ne l'étais pas tant. Maman Miche me priverait de collier de perles et d'ombrelle à pomme d'or.

Je souhaite à votre pièce beaucoup de succès. Elle en aura, si vous possédez autant de talent pour la comédie théâtrale que pour celle de la vie... J'allais écrire « de la vie vraie »... Mais non : la vie, c'est autre chose, et la vérité aussi...

Mais, comme vous dites si bien : ne dramatisons pas ; et avec le petit épisode de notre brève rencontre, peut-être écrirez-vous un proverbe intitulé · *Tout est bien qui ne commence pas...*

Votre cousine « éloignée ».

MICHELINE.

XVII

Bernard Souchet à Micheline.

17 août 1922.

Chère Micheline,

Ce qui me fait le plus de peine dans la haïssable petite lettre que vous m'envoyez, c'est ce ton de dédain et d'ironie, comme si j'étais incapable de comprendre un autre langage. Vous me considérez comme un rigolo, qui n'attache d'importance à rien et qu'il convient de ne jamais prendre au sérieux. Aussi faites-vous de l'esprit, à un moment où vous n'en avez guère envie, ma pauvre petite. Ne croyez pas que je soupçonne cette rupture brutale de vous avoir fait beaucoup de chagrin... Mais je sais qu'il y a autre chose, une terrible chose. Et je vous plains, et jusqu'à ce que vous me le défendiez, je continuerai à vous faire parvenir mes lettres.

J'ai vu Lespinasse. Oui, dès que j'ai eu reçu vos dernières lignes, j'ai couru chez Lespinasse. Tout « rigolo » que je sois, j'ai cependant des antennes assez longues. J'ai deviné qu'il y avait sous ces

lignes-là une blessure qui n'était pas de mon fait. Lespinasse a refusé de me recevoir. Je lui ai fait passer une carte sur laquelle j'ai spécifié que, par l'entremise d'un ami, je pouvais servir efficacement sa carrière artistique. Alors, elle m'a reçu, en me priant de l'entretenir uniquement de ce qui l'intéressait, elle. Oh ! c'est une personne de tête et qui a l'énergie de la sécheresse. Elle réussira. Pourtant, après quelques minutes de conversation pratique, elle a été prise d'un remords. Et elle m'a appris votre déchirement et que vous saviez aujourd'hui l'épouvantable drame. Nous avons causé. Lespinasse s'est attendrie. Elle m'a juré de vous communiquer ces pages. Je vous les écris je ne sais comment, car je suis très malheureux. J'ai honte de ces mots qui vous paraîtront si froids, alors que mon cœur saigne. Je voudrais être près de vous comme un frère aîné... Car vous avez besoin de moi, Micheline. Ne protestez pas : vous avez besoin de moi.

Écoutez une fois encore : ne jugez pas ; ne jugez personne. Seul peut juger un cœur éprouvé par la vie. Votre souffrance est encore trop neuve, trop fraîche... Je vous ai menti? Soit. Eh bien ! ce mensonge qui vous paraît abject est un hommage rendu à votre pureté, à votre innocence.

Je reviens meurtri de luttes que vous ne connaissez pas.

— Dans les combats de ce genre, me direz-vous, ce sont les embusqués qui ont raison...

Pas toujours, Micheline, pas toujours...

Il fallait prévoir que vous entreriez dans mon existence. Comment prévoir? Je ne vous connaissais pas, et, au fait, je ne me connaissais pas moi-même. Un bonheur fait toujours une victime quand il n'en fait pas deux... Il y a bien Lucien Huvelot... Il peut y avoir aussi... Aucune comparaison à établir? Si, Micheline. N'établissons pas de hiérarchie dans la douleur. D'autres, plus loyaux, eussent brisé tout ce qui n'était pas vous après notre entrevue de Guérande... Plus loyaux ou plus cruels. Après cette entrevue, avez-vous tout de suite écrit à Lucien pour lui expliquer que vous veniez de vous engager? Non. Et je vous approuve. Avant l'opération, il convient d'employer les anesthésiques moraux. Quand le coup final est porté, il tombe ainsi sur un cœur préparé et fait moins de mal.

Ne m'accusez pas de manquer de courage. Vous n'êtes pas de celles qui donnent de bas mobiles aux actes humains pour satisfaire le plus vulgaire des pessimismes. Il y a trop de confiance dans votre regard, trop de lumière dans votre sourire... Je ne me targue pas de mon passé d'avant vous. J'en ai honte... Mais quelqu'un pleurait, et, parce que j'étais très heureux par vous, j'ai eu pitié de ces

larmes. J'ai essayé de consoler, d'apaiser, de guérir. Il fallait fermer ma porte? Peut-être... A votre place, je me méfierais d'un homme rigoureux, inaccessible à la compassion, d'un de ces hommes dont on dit qu'ils sont d'une seule pièce. La vie n'est pas d'une seule pièce, elle.

Micheline, avant vous, les jeunes filles m'effrayaient par tout ce que leur ignorance a d'insupportable. J'ai cru trouver en vous l'indulgence, qui est la forme la plus exquise et la plus utile de la supériorité. N'en sentez-vous pas le besoin absolu, aujourd'hui? Je ne parle pas pour moi, mais pour ce que vous venez d'apprendre. Rien n'affaiblit comme de se croire trop fort. Restez sensible et charitable. Le geste le plus beau qui soit au monde est celui qui relève le pécheur repenti. Vous passez au-dessus du cloaque. Pitié pour ceux qui y pataugent ! Pitié et secours !

Si je n'avais pas déjà contrevenu gravement au désir de votre père en continuant à vous écrire malgré sa défense, — car il m'avait envoyé à ce sujet une lettre qui m'avait ému, — je vous aurais révélé moi-même ce que vous venez d'apprendre concernant le drame du 4 mai 1906. Je donnais tort à ceux qui vous entourent et qui vous avaient caché cette catastrophe. Ils n'avaient pas tort. Vous n'étiez pas prête, Micheline. Ce ne sont ni les arbres de votre parc ni les fleurs de votre jardin

qui peuvent vous renseigner. Isolée dans votre rêve, vous aviez construit le beau château du Passé... Hélas ! ce n'étaient que des ruines. Sachez-le : les ruines sont plus augustes et plus émouvantes que votre château resplendissant, mais imaginaire. Voilà la sombre vérité. Il vous appartient de l'éclairer, en la regardant sans peur, sans préjugés, sans opinions toutes faites. Je ne serai pas assez sot pour me plaindre devant votre immense malheur. Mais j'ai été un enfant livré aux domestiques, puis emprisonné dans un collège. Je n'ai pas eu mon compte de tendresse. Je sais ce que c'est que de sangloter le soir, dans son oreiller...

Vous vous demandez : « Quel homme est mon père? » L'homme qu'il a été n'est plus l'homme qu'il est aujourd'hui. Je ne suis pas celui que j'étais hier. La destinée n'est pas une ligne droite. Votre père est un immense artiste, je n'ai pas à vous l'apprendre. Jeune, il a savouré la gloire. Jeune, il a pris l'habitude de vaincre toujours et partout. C'est un persuasif. Sa peinture révoltait les gens, puis elle les matait, puis elle les séduisait. Il a eu les suffrages officiels, ceux de la foule et ceux des indépendants les plus farouches. A vingt-cinq ans, il faisait le portrait d'un personnage considérable. A la première observation que lui fit ce client inespéré, votre père s'écria :

— Je vois ce qu'il vous faut. Je vais vous adres-

ser à quelqu'un qui vous réussira bien mieux.

Il griffonna le nom et l'adresse d'un photographe en renom, remit le papier au modèle ahuri et creva la toile d'un coup de couteau.

L'anecdote se répandit. Les rieurs furent du côté du grand peintre. Peu lui importait ! Il travaillait. Il voyageait beaucoup. C'est un trait commun dans sa famille. Ainsi, rien ne forçait Lucien Huvelot, son neveu, à s'expatrier, — rien, sinon cette misanthropie inexplicable qui pousse à fuir la société de ceux que l'on connaît. Quand le moindre incident survenait, Antoine Barge partait pour les Indes, ou pour l'Égypte, ou pour le Canada...

Un jour, cette force rencontra une douceur..., une faiblesse...

Micheline, il faut comprendre, il faut essayer de comprendre. Je ne prends point parti. Je n'excuse rien. J'essaie de vous expliquer. Que pouvait une jeune fille irrésolue contre la volonté inflexible d'un homme tel que votre père?... On croit aimer..., on croit que l'on pourra aimer... On confond la gloire avec le bonheur. On s'imagine que porter un nom célèbre suffira à remplir le vide d'un cœur tout neuf. On ne sait pas. Votre père ne savait pas non plus. Son art l'avait accaparé. Il ne lui était pas resté de loisirs pour apprendre la vie. Sa tendresse était rude comme sa colère. Sa merveilleuse intel-

ligence n'a rien de féminin. Sa pensée si vaste et si profonde a quelque chose d'effrayant. Il respire à son aise sur les sommets. D'autres y étouffent. De pareils esprits sont créés pour le labeur dans la solitude. Comment eût-il deviné qu'il comblait de bijoux et de gâteries une victime? Il aimait comme on persécute ; cela arrive. Et si la victime se plaignait, on lui rirait au nez. Que lui manque-t-il? Rien. Rien et tout... Une malheureuse comblée en apparence et qui s'efforce de sourire... Qui la plaindrait? Elle n'a pas le droit de se plaindre...

— Alors, il est coupable?

Non.

— Elle?

Non plus. Au tribunal de ma conscience, j'acquitte les deux innocents dont l'unique tort a été de se rencontrer. Innocents! Innocents! La vie seule est mauvaise, parfois.

Je vais être très franc : je crains que vous songiez un peu trop à vous. Oubliez que vous êtes en jeu. Oubliez ces années que vous venez de passer aux Douves, à ces interrogations que vous formuliez dans le secret. Vous avez la réponse. Elle est terrible. Personne n'est plus à plaindre que vous. Vous ne pourrez plus vous appuyer sur un souvenir. Vous ne voulez plus penser à l'avenir ; — parce que votre avenir, c'était moi. Tout vous accable en même temps. Voici l'épreuve. Les uns

en sortent endurcis, les autres en sortent meilleurs...

Ma chère petite Micheline, on vous a arraché le joli conte de fée qui vous ravissait ! Le livre que vous lisez à la place est d'un réalisme noir. Rangez tout de même le conte de fée dans un coin élu de votre bibliothèque. Ne renoncez pas à l'ouvrir, souvent. Il contenait des vérités. Seulement, ce n'était pas toute la vérité...

Je vous offre ma main, Micheline, plus que jamais. Prenez-la. Ce n'est plus la main d'un fiancé. Nous verrons plus tard, quand vous aurez repris confiance. C'est une main fraternelle. J'ai été trop vite. J'ai été trop vite, parce que je vous aime. Il fallait vous offrir, d'abord, mon affection. Il fallait vous faire ce don suprême : un ami. Je n'importunerai plus de mon amour si profond et si sincère ma chère petite cousine, qui vient d'être épouvantée par le drame de la passion. Je vous jure seulement de n'épouser que vous. Si vous me repoussez, je me réfugierai dans cet oubli de soi qui est la plus noble des thébaïdes. Répudiez le fiancé. Permettez à l'ami de vous dire :

— Micheline, vous n'êtes pas seule. Quelqu'un, près de vous, souffre de votre souffrance. Promettez-lui de ne pas agir sans le consulter.

Je crains que vous ne vous expatriiez, que dans un coup de tête vous n'alliez rejoindre Lucien en

Afrique. Et surtout à cause des gens, à cause de l'opinion publique. Rien n'est plus mort, rien n'est plus effacé dans la mémoire des hommes qu'un drame qui ne les concerne pas et qui a seize ans de date. Personne ne s'en occupe plus. Ceux qui savent plaignent également votre père et votre mère. Le monde n'est ni bon ni méchant. Il est frivole et oublieux. Et qu'importe le monde !

Celui dans lequel je vis a les importantes qualités de ces graves défauts. On le prétend artificiel. Possible ! Dans *artificiel*, il y a : *art*. Ceux qui m'entourent se réfugient sans cesse dans l'art et en font leur unique préoccupation, parce qu'ils ont été plus ou moins déçus. De là l'importance qu'ils attribuent à un livre, à une pièce ou à un tableau. Du reste, ils se soucient peu.

Ne restez pas aux Douves. Ne restez pas parmi ceux qui sont dans le désert et qui s'y plaisent. Soyez brave, Micheline.

Je reste à Paris. J'attends vos ordres. Autorisez-moi à aller à Guérande, un jour. Pour plus de facilité, je m'installerai au Pouliguen ou à la Baule. Je pourrai me rendre chaque dimanche dans la ville de *Béatrix*.

Je vous demande pardon d'avoir ajouté un peu, mais bien involontairement, à votre chagrin. Je ne réponds pas à l'image que vous vous étiez faite de moi... Le château en ruines, ma bien chère

Micheline... Reconstruisons à sa place une petite maison, toute petite, toute humble, mais réelle. Que le soleil vienne l'illuminer et elle deviendra féerique ! Notre maison... Tous les souvenirs s'écroulent à la fois, c'est signe qu'il faut édifier le présent, l'édifier avec des mains sûres et nettes. Mettons-nous-y tous les deux... Et que vos dernières larmes fortifient le ciment...

BERNARD.

XVIII

Antoine Barge à Micheline.

Pise (Italie), 17 août 1922.

Depuis combien de jours votre pépé, comme vous l'appeliez quand vous étiez enfant, n'a-t-il pas vu de votre fantasque écriture, mademoiselle Micheline? Tu lui reprochais gentiment, à ce vieux père, de ne pas t'écrire assez souvent, et aujourd'hui !... Compte un peu sur tes doigts, méchante oublieuse, et tu verras à quel chiffre montent ces jours de silence. Mademoiselle, cependant, court les châteaux. Elle danse. Elle rit. Mon petit doigt à moi, moins menu que le sien, me raconte même qu'elle flirte un peu, et, pendant ce temps-là, le père est assis sur un pliant, devant son chevalet, dans la campagne pisane, en train de copier un coin de ce doux paysage toscan, et il s'arrête de donner ses coups de pinceau. Il pose sa palette à côté de lui. Il ne voit plus les pins d'Italie, avec leur couronne d'aiguilles sombres et leurs troncs rouges, la ligne violette des montagnes détachée sur le ciel d'un

bleu profond, la mer, là-bas, d'un bleu plus intense encore, presque noir. C'est une jeune fille qui lui apparaît maintenant, blonde avec des yeux bleus aussi, mais dont l'azur regarde, pense, s'égaie, s'attendrit, au lieu que celui du ciel et de la mer ne nous connaît pas, ne nous aime pas. Elle sourit, cette jeune fille, elle va dire : « Mon père », et c'est toi, ma Micheline, toi que j'ai embrassée pour la dernière fois... Quand?... C'est moi qui compte sur tous mes doigts, maintenant, et qui me dis :

— Mais c'est fou de laisser s'en aller le temps ainsi, ce temps qui ne reviendra pas, sans rien savoir de ma petite que les racontages que me font ses pattes de mouche ou celles de sa tante, sur une feuille de papier. Elle se mariera, ma chère petite. Elle aura son foyer, ses enfants, sa vie. Je ne serai plus alors que le visiteur que l'on aime bien, mais presque un étranger, au lieu que, maintenant, je suis encore le grand ami qui a la première place..., qui l'aurait plutôt, si...

Tu vas comprendre, Micheline, sous quelle impression je t'écris cette lamentation, dont je me rends compte que tu restes étonnée, et à bon droit. Cette dernière fois que nous nous sommes vus, en Bretagne, je t'entends me dire :

— Pourquoi ne m'emmènes-tu pas, père? L'Italie, ce n'est ni l'Égypte, ni les Baléares. C'est tout près, et j'ai tant envie de voir Rome, Florence, Venise !

Pourquoi t'ai-je répondu :

— Marie-toi. Ce sera pour ton voyage de noces?

Et pourquoi, maintenant, viens-je te demander :

— Si tu es dans les mêmes idées, télégraphie-moi et arrive?

Pourquoi? Écoute cette petite histoire, qui a l'air d'un chapitre de roman, et elle est vraie.

Il y avait une fois, à Florence, un colonel de cavalerie du premier mérite, qui s'appelait Annibale Seregni, — *dei conti Seregni*, comme on dit ici. Ce comte Seregni adorait son métier. A quarante ans, qu'il avait alors, il restait mince et souple comme à trente. Avec cela, beau de cette beauté Italienne où il y a de la race à la fois et de la robustesse. Il était marié avec une femme belle comme lui, et ils avaient une fille, jolie comme toi, Micheline, et blonde, comme toi, d'un blond un peu plus chaud. La comtesse Seregni était une Vénitienne, et, si mon projet actuel se réalise, je te mènerai voir, au pays des Giorgione et des Titien, les chevelures des patriciennes que ces grands artistes ont peintes amoureusement. Ce blond fauve s'était adouci chez Antonia Seregni, — c'était, c'est encore le nom de la contessina. Encore une façon de parler

Del dolce paëse là dovè il si suona.

Ce vers de Dante est si voisin du français que tu l'auras traduit tout de suite. Cet admirable poète

en a écrit de bien tristes, mais pas un qui soit plus profond et plus vrai que ce mot, prononcé je ne sais par qui :

— Il n'y a rien ici-bas de complet que le malheur.

La belle comtesse Seregni faisait une visite en automobile dans une de ces délicieuses villas, si claires parmi les cyprès, qui égaient si noblement la campagne florentine. La direction de la voiture cassa. L'automobile, lancé à toute vitesse, alla se briser contre un arbre, et la pauvre femme fut tuée du coup.

— Mais quel rapport?...

Aie patience, Micheline, et permets à ton vieux père, que tu grondes toujours d'être trop concis, de continuer son histoire. Le comte Annibale sombra, comme tu penses, dans le désespoir. Pour tromper un peu son chagrin, il s'acharnait à se briser de fatigue. Il avait toujours eu le goût des chevaux difficiles. Le hasard veut, trois semaines après la mort de sa femme, qu'un maquignon, dont c'était le métier de fournir de chevaux anglais les amateurs de la chasse à courre dans la campagne romaine, traverse Florence avec ses bêtes, débarquées à Gênes de l'avant-veille. Il venait les montrer à un des princes de la maison de Savoie, simple capitaine, à ce moment, dans le régiment du comte. Un des chevaux tente le prince. Le colonel se charge de l'essayer. La bête était-elle énervée par le voyage

et le changement de climat? Dans son humeur noire, Seregni, si fin cavalier d'ordinaire, l'avait-il brutalisée? Toujours est-il qu'elle se défend avec fureur. Elle pointe, une fois, deux fois. Il a raison d'elle ces deux fois. A la troisième, elle se renverse sur lui et lui brise les deux jambes. Il est resté un an dans le plâtre. Aujourd'hui, à peine peut-il marcher en s'appuyant sur deux cannes.

Imagine-toi à présent, ma chère Micheline, une plage déserte, les bouquets de ces pins parasols dont je te parlais tout à l'heure, une vieille maison Italienne, mi-château, mi-ferme, dans ce taciturne paysage. L'Arno, lourd et lent, déverse dans la mer son eau jaune qui trouble la belle couleur de saphir des grandes vagues. Il y avait là un port, jadis, le *Porto Pisano*, qui faisait concurrence à celui de Gênes. Les alluvions du fleuve ont fini de l'obstruer. Puisses-tu, ma Micheline bien-aimée, ne jamais connaître dans ta vie de ces épreuves qui vous laissent l'âme si lasse que l'on trouve un attrait à ces horizons de ruines, d'abandon, de détresse, de mélancolie ! Je les aime, hélas ! morbidement, et venu, l'autre semaine, à l'heure de midi, à cette *Bocca d'Arno*, j'en commençais une esquisse, quand je vis sortir de cette maison solitaire une de ces voitures d'invalide que l'impotent manœuvre lui-même. Un malade y était couché, dont la physionomie me saisit aussitôt, par la

finesse du type et l'expression de tristesse fière dont elle était empreinte. C'était un homme de moins de cinquante ans, que suivait, marchant à côté de lui, une jeune fille de vingt : le colonel comte Seregni, tu l'as deviné, et la contessina Antonia. J'ignorais, moi, leur nom et leur histoire. Ils m'aperçurent, de leur côté, et parurent étonnés de ma présence dans ce coin solitaire à l'ombre de ces pins, où ils étaient habitués, je l'ai su depuis, à passer des heures, — lui, immobile dans sa voiture d'infirme, elle, assise à côté et tantôt causant avec son père, tantôt lui faisant, à voix haute, quelque lecture... Mon aspect les rassura sans doute, et surtout mon absorption dans mon travail, car, le colonel ayant roulé son fauteuil à l'autre extrémité du bouquet d'arbres, sa fille s'installa auprès de lui. Elle ouvrit un volume apporté sous son bras avec son pliant, et tandis que mon crayon allait, traçant une ébauche sur ma toile, le vent m'apportait des morceaux de phrases Italiennes prononcées de cet accent musical et grave qui est celui des belles voix de ce pays. Pour que le tableautin soit complet, imagine-toi encore, attachée à un tronc d'arbre et essayant de brouter l'écorce, une vieille jument grise que je loue pour mes excursions et qui s'attelle à une petite charrette à deux roues, une *carozella*. Je devrais te la dessiner, cette voiture, avec ses deux brancards allongés, sa caisse violemment coloriée, et,

sous le siège, au lieu de planches, un treillage de cordes pour y poser les pieds. Toi qui aimes la fantaisie et le pittoresque, serais-tu contente de courir les routes dans ce sauvage panier roulant !... Mais je reviens à mon histoire...

Je t'épargne le détail des menus incidents qui firent qu'avant la fin de ma séance de peinture, notre mutuelle curiosité nous avait amenés, le couple inconnu et moi, à échanger quelques paroles. Le lendemain, j'étais à la même place, eux aussi. De retour en ville, j'avais causé avec ma logeuse et appris la tragique et double infortune du colonel Seregni. On m'avait dit également que, retiré dans ce « casino » pour l'été, installé pour l'hiver dans un appartement du *Lung, Arno*, l'ancien officier, dont la famille est originaire d'ici, consacrait tout son temps à préparer une histoire militaire de Pise. En l'interrogeant plus tard, je me suis rendu compte que ce soldat-né trompait sa vocation, soudain contrariée, comme il pouvait, en s'associant par la pensée aux exploits de ses lointains ancêtres. Les récits qu'il m'en a faits depuis m'auraient probablement peu intéressé, si nos conversations n'avaient pas eu comme cadre cette grève où les Sarrasins débarquaient en 1009, — ouvre tes grands yeux devant cette vénérable date, ma jeune Micheline de vingt ans ! — En 1016, les Pisans en partaient pour conquérir la Sardaigne ; en 1099,

pour prendre part à la première croisade ; en 1114, pour aller enlever les Baléares aux Maures...

Tu n'y peux plus tenir, et tu t'écries de nouveau :

— Mais papa, quel rapport?...

Le voici, ma si chère enfant, le rapport. Pour tout ce travail qui l'aide à supporter sa vie mutilée, le comte Annibale a un secrétaire : sa charmante et si jolie Antonia, et elle vit là, auprès du vaincu, partageant sa solitude et ses rêves, — et *heureuse!* Le premier jour où je l'avais vue veiller sur son père quasi paralysé, je m'étais dit : « Pauvre petite ! » Le second jour, et quand j'avais causé avec eux plus longuement, je m'étais demandé : « Mais est-elle à plaindre? » Le troisième, j'avais dû me répondre : « Non », devant sa gaieté, son visible enchantement d'être là, s'associant à tous les enthousiasmes de son père. Et le quatrième... Le quatrième, ne comprends-tu pas à qui j'ai pensé?

— Moi aussi, me répétai-je, moi aussi, j'ai quelque part une tendre et chère petite fille que j'aime et qui m'aime. Elle aussi, elle se plairait à mon travail, si je l'y avais initiée, et, tout de même, apprendre à regarder et à sentir ces grands artistes, un Giotto, un Pier della Francesca, un Luca Signorelli, un Ghirlandajo, un Andrea del Sarto, un Botticelli, — tant d'autres, oui, tout de même, c'est plus intéressant que de savoir qu'en 1318, Uguccione

della Faguiola a battu les Florentins à Monte-Catini, comme la contessina Antonia me le rappelait hier avec exaltation. Qu'il me serait doux d'éveiller son jeune esprit à des émotions pareilles à celles que j'éprouvais moi-même quand je vins en Toscane à vingt-deux ans! Et j'allais du Campo-Santo de Pise à la chapelle Riccardi de Florence, puis à San-Gemignano et à l'église de Saint-Augustin, comparer les unes aux autres les fresques adorables de ce Benozzo Gozzoli! Je la verrais s'en exalter, et comme mon vieux cœur se réchaufferait au sien! Comme nous passerions ensemble des heures de noble joie!...

Mais à quoi bon tout ce bavardage, ma Micheline? Ce que tu sauras bien lire à travers les lignes de cette lettre, c'est qu'après m'être fait un scrupule de t'imposer, à toi si vive, si allante, la solitude à l'étranger avec un père qui reste des dix heures de la journée à besogner la palette en main, mon besoin de te revoir est devenu trop fort, et de causer avec toi, et de te confesser, et de te gâter! Trente-six heures de voyage, c'est court. Qu'en dis-tu? Et si nous trouvons à l'essai que nous ne nous suffisons pas l'un à l'autre, comme le colonel Seregni et sa contessina, hé bien!... Hé bien, tu reprendras le train après quelques semaines. Mais j'ai l'idée que je te garderai, et alors nous descendrons ensemble le long de la botte, vers Rome, puis Naples, puis Palerme et la Sicile.

J'attends ta dépêche, ma fillette chérie, et je t'embrasse de loin, en attendant de le faire de près. Cette seule idée me réchauffe tout le cœur.

Ton père qui t'aime,

Antoine Barge.

P.-S. — Et puis, il y a ton portrait à peindre ! Le dernier date de quatre ans. Comme les années filent ! Et quand on est père et que l'on a à soi un trésor de Micheline, est-ce fou de les laisser s'en aller ainsi, à jamais, loin d'elle !

XIX

Micheline à Antoine Barge.

Les Douves, 25 août 1922.

Oui, j'aurais dû, mon père, vous écrire plus tôt. Mais depuis quelque temps, je suis si triste et si sotte que je ne sais plus ce que je fais et que je ne fais pas ce que je veux. Ainsi, je vous écris en pleine nuit par une chaleur étouffante et les volets battant au vent d'un orage qui s'apaise. Ces derniers souffles me font du bien et j'espère toujours qu'ils m'apporteront avec un peu de fraîcheur un peu d'apaisement. Ah ! quel terrible orage ! ou, plutôt, quelle tempête ! sinistre, implacable, et qui a si longtemps tourmenté la nuit de ses rafales, de ses trombes d'eau, de ses tourbilllons ! Je suis sûre que le jardin est saccagé ; j'entendais tomber les branches cassées ; le chien, terrorisé, aboyait lugubrement. Et tout le jour il a fait si chaud ! si chaud ! une température d'enfer... Maintenant, les dernières gouttes pleurent et les arbres secouent des paquets d'eau ; le ciel nocturne

est plus clair ; il s'argente, mais d'affreux nuages sombres y galopent comme les formes des tourments. Et la chaleur est encore si lourde ! J'étouffe ; ma lampe grésille et fait des ombres sur le mur ; les petites fleurs du papier de ce mur ont des figures si méchantes que je les déteste ; sans doute se réjouissent-elles à l'idée que toutes les fleurs vivantes qui ornaient et parfumaient le beau jardin sont souillées, meurtries, dévastées par l'ouragan. Demain matin, quels dégâts ne vais-je pas constater dès mon réveil, — si je dors. Il ne restera plus une rose, les fleurs du grand magnolia seront brunies, les petits-soleils seront morts, les tournesols penchés, les capucines boueuses, les verveines découronnées, les héliotropes ratatinés, et ces droites roses trémières, qui semblent partir à la file en pèlerinage et me font toujours penser au bâton de Tannhauser que la grâce vient de refleurir, seront brisées, fauchées, couchées ; seuls, les gros hortensias, peut-être, auront tenu bon et les plantes grimpantes ; mais tout, tout doit être effeuillé, et cela me fait tant de peine ! il est tellement « moi », ce jardin, et je me sens ravagée avec lui.

Ravagée... Ah ! vous songez à faire mon portrait? Quel dommage que vous n'ayez pas eu un peu plus tôt cette pensée ! Car j'ai tant changé depuis quelque temps ! Je n'ai plus le même visage, et le miroir mal éclairé me montre un regard si tristement

hostile, une bouche si vieille... Oh! non! pas de portrait de cette tête-là, je vous prie... Il est regrettable que la Micheline de juin, qui riait parmi les fleurs heureuses, n'ait pas posé pour vous, sous le pur soleil..., car cette Micheline-là nous ne la reverrons jamais : son enfance est finie.

Allons! le vent reprend; ma fenêtre s'ouvre toute grande et les feuillages, affolés, pénètrent dans ma chambre comme s'ils désiraient s'abriter, se rassurer. Je ne peux rien pour vous, pauvres rameaux qui avez sommeil et que la nuit ne veut pas laisser dormir. Je ne peux rien pour moi-même. Oh! quel ciel, ténébreux, torturé, et comme haletant!... Je ne sais pourquoi je pense à la nuit des oliviers; et il me semble que, par une pareille nuit, une seule parole dominerait les bruits de la tempête :

— Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonnée?

Pourquoi m'avez-vous abandonnée, ô mon père, mon père? A cette heure où vous vous souvenez de moi, et où, brusquement, vous m'appelez à vous, je songe à mon enfance, toujours privée de votre présence. Par vous, je n'ai rien appris, ni des rêves, ni de la pensée ni des sentiments, ni de la nature; les mots que j'aime, les noms que je sais n'ont pas passé d'abord sur votre bouche et d'autres lèvres les ont prononcés pour la première fois à mon oreille ignorante; mes livres n'ont pas été ouverts par

vous, ni mon âme ; vous ne m'avez pas appris mes petites prières, ni mes fables, ni mes chansons, ni mes poèmes, ni mes contes, ni les voyages, ni les paÿs sur les cartes, ni les rois dans les histoires, ni les combats dans l'*Iliade*, ni les nuages et les étoiles dans le ciel. Je n'ai pas dormi sur vos genoux en songeant aux bêtes et aux fées ; en nous promenant par les jolies matinées, vous ne m'avez pas présenté les arbres et les fleurs, de telle façon que le monde puisse à jamais me paraître avoir été créé par vous... Vous avez toujours été loin, distant, solitaire..., et quand vous veniez ici, toujours en passant, vous disiez en me regardant : « Elle a grandi ! »..., comme un étranger...

Mon père ! mon père ! pourquoi m'avez-vous abandonnée ?

Et maintenant, vous m'appelez près de vous... Et, certes, cet appel me touche. Comme il vient tard, pourtant ! Et dire que j'avais tant envie de vous voir et un tel désir de quitter les Douves, de voyager... Tout cela m'était interdit. Et aujourd'hui où je suis si lasse, où je n'éprouve que le besoin de me reposer ici bien seule et bien longtemps, Lucien me demande presque de l'aller rejoindre, et vous, vous me priez formellement de venir à Pise... Il y a quelques semaines, toutes ces invitations « m'auraient fait le plus grand plaisir ». Mais je m'aperçois que dans la vie les choses n'arrivent pas

quand elles le devraient et qu'on attend impatiemment ce qui ne se décide que trop tard. Vous comprenez qu'il ne serait pas très gentil vis-à-vis de Lucien d'aller vous voir en Italie alors qu'il est seul et malade en Afrique. Oh ! non que je pense à le retrouver ni à engager mon avenir de quelque manière. Mon avenir ! En ai-je un? Il me paraît que ma vie est close et je ne souhaite que du repos, du silence. Le couvent..., oui ; pourquoi pas le couvent? Un cloître, des fleurs, la fenêtre d'une cellule ouverte sur un doux paysage et, au milieu des austérités et des prières, attendre la mort.

Vous allez vous récrier ; vous allez accuser ma tante et l'abbé de vouloir me faire nonne. Je vous jure qu'il n'en est rien. Ma pauvre tante brode des chasubles et ne me dit mot ; elle ne me gronde plus ne blâme pas ma conduite, et se contente de me considérer d'un œil toujours plein d'effroi. D'ailleurs, elle n'a que des soucis, sans parler de ses inquiétudes pour son fils. Il n'est arrivé que des malheurs, cette quinzaine. Le pauvre petit dernier fils des Corlet est mort. Vous savez qu'il était malade depuis des années, toujours couché dans la chambre de la ferme, si petit, si pâle, et regardant d'un œil avide la vitre verdâtre de la fenêtre sans soleil. Jamais sa mère ne voulait le sortir, l'étendre au jour ; elle disait .

— Ce n'est pas la peine de l'y habituer...

Alors, j'allais le voir avec des bonbons, des images ; je chassais les mouches qui harcelaient son visage et son lit. Il est mort.

— Il n'était plus bon qu'à ça, a encore dit la terrible mère Corlet.

Et, pourtant, elle pleure. Ma tante et moi, nous avons quand même aussi du chagrin.

Et puis, la belle vache, la Rosée, a eu un petit veau tout manqué, un veau à cinq pattes. Ce pauvre phénomène ne pouvait pas se tenir debout, n'ayant que trois pattes pareilles et une trop courte et une cinquième encore plus courte, ballante au-dessus de la quatrième. Il était couché dans l'étable, si doux, si innocent, et les gars de la ferme disaient :

— Encore quelques jours et on le vendra à la boucherie...

Et la belle vache, comme si elle s'en doutait, meuglait tristement, désespérément, en tournant vers lui ses yeux qui ne comprenaient pas le pourquoi de toutes ces choses, et son joli mufle, doux comme un champignon rose. Et la lumière dansait sur la paille et l'herbe de la crèche. O Jésus, doux Jésus ! n'est-ce pas trop triste pour les pauvres êtres, la vie et la mort? A quoi bon naître? dites? à quoi bon?

Donc, n'accusez pas non plus l'abbé de me dégoûter des choses terrestres ; ce dégoût, elles l'apportent bien toutes seules, avec toute cette misère à laquelle

on ne peut remédier. Faut-il donc encore ajouter à toutes les possibilités lugubres que nous offre le seul fait d'être vivant, celles qui peuvent devenir non moins néfastes, des sentiments, des passions, des espoirs et des désespoirs? Non ! je ne veux pas. J'ai l'appréhension de ce que je porte en moi-même. Il faut que je l'étouffe et l'éteigne. Conseillez-moi, vous, le couvent, puisque l'abbé, lui, auquel j'ai parlé de ce projet, m'a repoussé presque avec effroi. Si vous aviez vu sa bonne figure épouvantée, le jour où je suis allée lui parler de cela ! Il était dans son jardin et lisait son bréviaire, en marchant le long des espaliers ; de-ci de-là, il interrompait sa marche et sa lecture pour tâter une pêche ou un abricot. Je lui disais toujours, quand j'étais petite, cette facile et sempiternelle plaisanterie : « Ces pêchers-là sont tous absous... », et il riait, bénévole... Il rougit toujours aussi quand on lui fait compliment de ses bordures neigeuses, odorantes, éblouissantes d'œillets mignardises ; il les appelle : « ses chemins de paradis », et, balbutiant, il s'excuse de sa coupable préférence pour leur grâce, leur forme, leur parfum.

— Monsieur l'abbé, lui ai-je dit en cueillant une touffe de ces œillets suaves, monsieur l'abbé, je veux me faire religieuse.

Il a laissé tomber son bréviaire, ses grosses lunettes et, sans rien ramasser, il murmurait :

— Pourquoi? Pourquoi?

Je lui ai pris le bras et, tout en marchant à petits pas, je lui ai avoué ma tristesse, ma désolation, ma terreur, ma peine. Mais il m'arrêta au bord du vieux puits qui orne le centre de son potager fleuri. Il me força à me pencher sur la margelle, et dans l'eau ronde et noire, tout d'un coup, j'ai vu le reflet de ma jeunesse. Et l'abbé murmurait derrière moi, d'une voix pleine de larmes :

— Micheline, petite Micheline que j'ai vue naître, tu n'iras pas au couvent ; tu n'iras pas au couvent.

Cela serait la sagesse, mon père. Certes, je n'ai jamais été d'une piété particulièrement exemplaire, et je me plaisais surtout à retrouver le Bon Dieu dans ce qu'il a créé de plus beau. Je le louais en face d'un matin pur, des fleurs, du ciel, des oiseaux, des abeilles, et c'était là ma prière, mon hymne de joie et de clarté. Maintenant, je sens que je le prierai en pleurant, le front humble et caché, en intercédant pour tous ceux qui souffrent, pour tous ceux qui sont malheureux et comme moi si tristes.

MICHELINE.

N'insistez pas pour que je vous rejoigne... Pas maintenant. Oh ! non ! pas maintenant !

XX

Lucien Huvelot à Bernard Souchet.

Tamerza, le 24 août 1922.

Mon cher Bernard,

Je ne sais si tu as appris que j'avais été victime, il y a quelque temps, d'une petite aventure. Oh! pas grand'chose : une vulgaire tentative d'assassinat. Comme tu vois, elle n'a pas réussi. Je n'en ai pas moins eu une fracture double de la jambe. Je ne suis encore que bien imparfaitement rétabli.

Ce préambule n'a d'ailleurs aucunement pour but d'exciter ta commisération. C'était pour te dire que, contraint de garder le lit, j'ai eu des loisirs forcés. J'en ai profité pour lire les journaux, beaucoup de journaux, tous les journaux que de bonnes âmes voulaient bien m'envoyer de Gafsa. Par eux, j'ai eu le plaisir d'avoir, à plusieurs reprises, de tes nouvelles. Que de succès à Paris! On ne parle que de toi. Mes félicitations. On t'interviewe. On annonce trois ou quatre pièces de toi pour la saison prochaine. On dit que, la semaine

dernière, tu as présidé le concours de danses antiques de l'Olympia, et que les réjouissances se sont prolongées « fort avant dans la nuit ». Je t'assure que, dans ces conditions, j'ai de véritables scrupules à venir troubler ta quiétude par cette lettre. Lis-la, cependant, et avec attention. C'est peut-être la dernière que tu recevras de moi.

Je vais te rappeler d'abord un souvenir. Quand nous nous sommes retrouvés, à Paris, avant mon départ, dans ce restaurant, tout près des Halles, j'avais avec moi un petit paquet. Ce petit paquet excitait ta verve. Tu l'as plaisanté jusqu'au moment où tu es arrivé à me le faire ouvrir. Je me défendais mollement :

— Ce n'est rien. C'est un petit souvenir que je rapporte à ma cousine, à notre cousine, à Micheline, enfin.

Et puis, j'ai dû céder. J'ai déplié le papier. J'en ai retiré un mince vase en pâte de verre, violet, avec, en relief, des joncs verts et une lune jaune, un petit vase de Nancy. Bernard, en cette minute, j'ai eu la sensation d'un malheur prochain. A la vue de mon pauvre cadeau, tu n'avais pu t'empêcher de sourire. Ce sourire, que voulait-il dire? Quelque chose comme ceci, je pense :

« J'ai bien plus de goût que lui. Si je voulais m'en donner la peine, comme je l'éclipserais facilement auprès de la petite cousine ! »

J'ai refait le petit paquet. Trois jours plus tard, quand Micheline l'a ouvert à son tour, je la guettais avec une anxiété terrible. Mais ce que je craignais ne s'est pas encore produit ce jour-là. Elle n'a pas eu le même sourire que toi. Et j'ai cru pouvoir m'en aller tranquille.

Quelque temps après, tu m'annonçais que tu avais fait sa connaissance. A partir de cet instant, je n'ai plus eu une minute de repos. J'ai tort, peut-être, de te parler avec cette franchise. A manifester trop haut ses craintes, on précipite parfois les catastrophes. Et puis, si tu n'es pas l'homme que j'ai cru connaître, que je ne veux encore espérer que tu es, comme tu dois rire de moi ! Quand nous nous sommes revus, je puis bien te le dire, j'ai encouru à ce propos les reproches de mon oncle. Aujourd'hui, je bénis notre rencontre. Elle me permet de t'écrire avec plus de chances de succès. Et c'est parce que nous nous sommes revus, parce que nous avons eu l'un pour l'autre de la sympathie, de l'amitié, c'est pour cela que, maintenant, si, ayant lu cette lettre, tu n'accèdes pas à la prière qu'elle contient, tu auras à te reprocher à mon égard quelque chose qui ressemblera fort à une trahison.

Ai-je besoin de te dire ce que tu sais? Dès le premier jour, n'est-ce pas? le petit vase aux roseaux verts, à la lune jaune, t'avait tout appris. J'aime Micheline. Jusqu'à mon départ pour ici, c'était

me semblait-il, une grande affection calme. J'ai vu beaucoup d'autres choses quand je l'ai quittée. Et puis, après, est venue, presque tout de suite, la souffrance inséparable, au moins une fois dans la vie, de l'amour. Les nuits d'été ici sont terribles. Il y rôde des spectres affamés du repos des malheureux forcés, comme moi, à vivre éloignés de ce qu'ils aiment. En France, quand un doute, une pensée mauvaise s'empare de vous, on ne prend pas immédiatement le train pour aller voir, mais, enfin, on sait que, si on voulait, on pourrait le prendre, et cela suffit. Ici, c'est impossible, surtout lorsque, comme moi, on est cloué sur son lit par un accident. Alors, il faut rester condamné à l'impuissance, tandis qu'on sent, qu'on est sûr que se trame dans l'ombre tout un complot contre votre bonheur. Il ne faudra pas, tu m'entends, me répondre par des protestations vagues. Micheline a changé, et, pas une minute, je ne me suis mépris sur la cause de ce changement. Il a commencé le jour où tu l'as rencontrée à la Hulotte. C'est toi, tu le vois, que je rends responsable de ma disgrâce. Tu as, il est vrai, une façon bien simple de me prouver que je me trompe : c'est de m'écrire, de me jurer que tu n'as jamais songé à aimer Micheline, ni à t'en faire aimer. Et cela, encore, ne suffirait pas. Bernard peut fort bien ne pas aimer Micheline, sans qu'il soit faux pour cela que Micheline aime Bernard.

Je souffre atrocement, en cette minute, de songer que mon bonheur peut dépendre du plus ou moins d'éloquence que je saurai déployer pour te convaincre. J'oscille entre deux désirs : celui de t'insulter, celui de te supplier. Bernard, comprends-moi. Micheline, pour toi, dans ton existence si comblée de satisfactions, elle n'est, elle ne peut être qu'une amusette, qu'un épisode, enfin. Pour moi, elle est toute ma vie. Si je suis ici, c'est pour elle. Moi, tu sais, je n'ai jamais eu de grands besoins. On m'offrait une place d'ingénieur à Nantes. J'aurais accepté, sans Micheline. C'est pour elle, à cause d'elle que je suis parti. Sans être dépensière, elle a, je le sais, le goût d'un certain luxe. En tout cas, ce luxe, moi, je le voulais pour elle. On m'a offert cette situation ici, je suis parti. Ah ! si j'étais resté, tout cela ne se serait pas passé.

Ne dis pas non. Tu as pris, dans son cœur, une place. Comment l'as-tu prise? C'est ce que je voudrais savoir, que je ne devine que trop. Je vais te dire des choses cruelles. Mais pourquoi faut-il que tu les mérites? Ce qui m'épouvante le plus dans ta conduite à l'égard de Micheline, à mon égard, c'est ta légèreté, ou, pour employer un mot à la fois plus juste et plus dur, ton irresponsabilité. Ne proteste pas, ne regimbe pas. Tu as compris ce à quoi je fais allusion. Par deux fois, Bernard, ta famille aura produit, à vingt ans de distance, le

même être. Quelle redoutable chose que ce désir de plaire que vous portez en vous, que vous placez avant tout le reste ! Tu sais où il a conduit la mère de Micheline. Cette même tragique histoire, toutes choses égales d'ailleurs, songes-tu à la recommencer? Que vois-tu dans une aventure de cette sorte? Ce qu'avait vu dans la sienne la morte, pas davantage . une curiosité passagère à assouvir. Tiens, à mesure que j'écris ces phrases sévères, moi qui tout à l'heure criais pitié, voici que je te plains, maintenant. Mais tu ne m'en voudras pas de penser, avant de penser à toi, à Micheline. Bernard, si tu l'aimes un peu, fais comme moi, pense à elle, d'abord. Je le sens bien, ce que je viens d'écrire me gêne pour te parler ainsi. Mes paroles sont suspectes. Tu te dis :

« Il invoque le repos de Micheline pour essayer de me détacher d'elle, et puis, quand il y aura réussi, il reparaîtra, il rentrera en scène. »

Eh bien ! non. Je réfléchis, je scrute mon cœur, profondément, et je crois pouvoir te jurer ceci . j'apprendrais demain que Micheline aime un autre homme que moi, que de son union avec lui dépend le bonheur de sa vie, je m'effacerais devant cet homme. Mais à une condition : c'est que cet homme-là, Bernard, ne soit pas toi.

Est-ce à moi de t'expliquer ces nuances? Tu écris, tu fais métier de psychologue. Une telle

barrière sépare-t-elle donc vos conceptions théâtrales de la vie réelle? Moi, je sens ces choses que tu as l'air de ne pas même soupçonner. Comment, lorsque tu t'es approché de Micheline, lorsque tu lui as parlé, comment n'en as-tu pas été empêché par le souvenir, par la vision de deux cadavres gisant sur des rochers, au bord de la mer? Car je ne peux pas croire, n'est-ce pas? que cette évocation, au lieu de te dissuader de ta tentative, ait été, au contraire, un des motifs qui t'ont poussé à y chercher l'assouvissement d'une curiosité malsaine, criminelle! Je ne peux le croire. Je suis obligé seulement de voir les résultats. Ces résultats, Bernard, te condamnent, si tu as tant soit peu d'amitié pour Micheline. C'est d'elle, tu le vois, d'elle seulement que je parle en ce moment. Quand tu l'as vue pour la première fois, elle était heureuse. Je puis te l'affirmer, heureuse et calme. Ce bonheur, cette paix de son cœur, au prix de quels efforts son père, ma mère, moi, — tous ceux, enfin, qui l'aiment vraiment, qui l'aiment pour elle-même, — étions-nous parvenus à l'assurer! Ah! je t'assure que tout ce qu'il y a en toi de pur, d'honnête, serait profondément remué s'il le savait par le détail. Songe que depuis que son âme s'est ouverte à la conscience, il a fallu la protéger contre l'horreur d'une révélation. Nous avions tout contre nous : la méchanceté humaine, le hasard, sa curio-

sité, à elle ; nous y étions parvenus. Rappelle-toi, la première fois que tu l'as vue, à la Hulotte. N'était-elle pas heureuse, et enjouée, et confiante dans la vie? C'est fini, maintenant, mon pauvre Bernard, et par ta faute.

Peut-être suis-je injuste envers toi. Mais songe à ma vie, et je suis sûr que tu me donneras raison. Tu as tout pour toi, Bernard. Toutes les satisfactions d'amour-propre te sont réservées. Tu es riche. Tu habites Paris. Je ne te reproche pas ton oisiveté, mais, enfin, j'ai bien le droit de constater que c'est une chose qui a son charme. Moi, Bernard, je n'avais qu'elle, cette petite Micheline bien-aimée. Dis-moi, est-il juste qu'elle me soit enlevée, et enlevée par toi, que quelque chose m'empêchera toujours de considérer comme un ennemi, de haïr?

N'aurais-tu que ton intelligence, elle suffirait à te détourner d'une voie au bout de laquelle j'aperçois, avec épouvante, une catastrophe. Mais tu n'es pas seulement intelligent. Tu as du cœur. Je peux même espérer, puisque tu me l'as dit, que tu as quelque affection pour moi. Alors, ne peux-tu pas me donner la promesse que tu épargneras Micheline, que tu m'épargneras?

Si tu t'obstines, laisse-moi te dire que tu te prépareras une existence de remords que l'amour que tu m'auras ravi ne suffira pas à éclaircir. Mais, encore une fois, je sais que tu auras pitié de moi.

Songe à celui qui est loin, seul, sans défense. Ah ! vraiment, ce serait une piètre victoire, par trop indigne de toi. Songe, songe qu'il y a dix ans, quinze ans, alors que tu n'avais entendu parler de Micheline, dans ta famille, que sous le nom de la *fille de l'assassin*, j'étais déjà son compagnon, attentif au plus petit de ses caprices. Une fois, j'ai failli me noyer en allant, au milieu d'un étang, chercher une fleur de nénuphar énorme et blanche, et qu'elle trouvait belle. Depuis, je suis parti, bien plus loin. Tant de choses, une amitié si tendre, tout cela aura donc été rendu vain?...

Tu ne retrouveras plus sans doute, dans ta vie, occasion plus belle de prouver ce que tu es vraiment, de quoi tu es capable. Choisis.

Lucien Huvelot.

XXI

Bernard Souchet à Lucien Huvelot.

Paris, le 3 septembre 1922.

Mon cher Lucien,

J'aime Micheline.

Je crois que Micheline m'aime.

J'ai la certitude de lui créer une existence digne et heureuse.

Et je te demande pardon de tout le mal que je te fais.

Je comprends, mon cher Lucien, que la douleur te rende injuste et que toi, si noble et si courageux, tu en arrives à m'envoyer une lettre fielleuse. Quand tu me reproches d'avoir présidé un concours de danses antiques, tu insinues que, marié, je pourrais bien continuer à juger des danseuses et à m'occuper de théâtre et autres frivolités. Ma femme participera à ma vie, qui sera honnête et laborieuse, sinon austère. Cela ne sera pas un tourbillon de dancing, rassure-toi. Mais un peu de plaisir, un entourage d'amis spirituels et indulgents me sem-

blent mieux faits pour cicatriser un grand chagrin qu'une existence médiocre, au milieu de gens inflexibles et maladroits. Encore une fois, pardonne-moi, Lucien. Je t'aime tendrement. Il me coûte de t'écrire ce que je crois être la vérité. Mais tu es un homme de devoir. A chacun le sien. Tu comprendras.

Oui, j'ai souri quand, dans ce restaurant, près des Halles, tu as consenti à déficeler ton attendrissant petit paquet. J'ai souri sans méchanceté. Je ne pensais qu'à toi, je te le jure, à ce moment-là. Et je me disais :

« Pauvre Lucien ! Si notre petite cousine est, comme je le suppose, une personne de goût, ce petit vase va lui paraître affreux, avec ses joncs verts et sa lune jaune, son paysage de rêve pour femme de ménage ! Apporter cette caricature à Micheline qui peut tous les jours admirer de vrais joncs et les merveilleux reflets de la vraie lune sur le vrai lac des Douves, quelle faute ! »

J'ai vu que mon sourire te vexait. J'ai voulu t'expliquer...., et puis, j'ai été lâche ; je me suis tu. Aussi, par peur de voir mes intentions mal interprétées. Il est entendu que j'écris des pièces de théâtre. Il est entendu aussi que c'est un crime. Le plus stupide des philosophes, le plus inutile des poètes, inspirent le respect. L'auteur dramatique est toujours un accusé. Il soulève la réprobation

et la crainte générales. J'aurais eu beau émettre une vérité, tu l'eusses prise pour un paradoxe et dédaignée. Je t'aurais dit

« Prends garde, Lucien. Tu es brave, intelligent, tu es la probité même. Cela ne suffit pas. Tremble devant le regard aigu de Micheline. Je devine, hélas ! que tu lui apporteras des phrases en pâte de verre avec des joncs en relief et une lune jaune ! Je devine que tu opposeras ta gravité à son rire... Prends garde ! »

Je pressentais aussi que plus tard, tu opposerais ta jalousie à son innocence. Je tiens de la victime, soit ; peut-être. Es-tu sûr de ne pas tenir de l'autre? Si Mme Barge avait été heureuse, sa fille n'aurait pas eu le cœur brisé en lisant dans un grenier une vieille collection de journaux. La faute de la femme trouve souvent sa cause première dans la faute de l'homme, dur, intransigeant, tyrannique. La plus faible se venge comme elle peut, odieusement sans doute et je ne l'excuse pas. J'explique sans juger. J'essaie de t'éclairer. Avant le mariage, quelqu'un de résolu aurait dû donner ce conseil à Barge :

« Renoncez à ce projet. Elle n'est pas pour vous. Regardez-la : elle est toute joie et sourire. Regardez-vous ! Vous trouverez facilement la compagne qu'il vous faut, silencieuse et dévouée, et effacée et humble et soumise. Vous allez mettre toute cette lumière en prison? »

Mais je suis sûr que l'approbation a été unanime. C'est une vieille chanson qui préconise « des époux assortis dans les liens du mariage ». Une vieille chanson ne fait pas autorité... Ton petit vase en pâte de verre avait-il donc tant d'importance? Non, mais il y a le reste, Lucien, tout le reste. Ta passion pour la solitude, — passion Barge ; l'instinct obscur qui te poussait à m'attribuer sans raison une mauvaise pensée, — instinct Barge ; ta certitude que pour un homme comme moi un amour ne peut être qu'une amusette, — préjugé Barge ; cette critique de Micheline : « elle a le goût d'un certain luxe », — reproche Barge. Tu es Barge de la tête aux pieds, sans la gloire d'Antoine. Et comme flèche du Parthe, tu me décoches ce trait :

« Vous autres, vous avez le désir de plaire. »

Tu entends déplaire pour acquérir la certitude d'être aimé?... C'est un système original. Je ne t'en veux pas de ne rien comprendre aux femmes, je t'en veux de ne rien comprendre à Micheline. Quand je l'ai vue pour la première fois, elle était heureuse? C'est si facile à constater, le bonheur des autres ! « Elle est heureuse ! » Alors, tu n'as jamais senti une anxiété, une détresse dans ce bonheur-là? Tu n'as jamais trouvé une mélancolie dans ce sourire? Tu t'es imaginé qu'il était charmant de vivre en orpheline aux Douves? Quand on n'a jamais connu que cela, n'est-ce pas?

Beau raisonnement ! Vois-tu une différence entre Micheline et sa vieille bonne? Je ne crois pas. As-tu jamais constaté ce bouleversement prodigieux qui fait de l'enfant d'hier la plus avertie, la plus clairvoyante des femmes? Jusqu'à ce mensonge que vous avez perpétué au delà de toute raison ! A quinze ans, Micheline devait connaître le drame ; tu aurais dû la mettre au courant, doucement, patiemment, pieusement. Il fallait avoir confiance en sa droiture, en sa bonté, en son esprit. C'est bien la peine d'être ce qu'elle est pour ne rencontrer que de la méfiance. T'es-tu jamais demandé l'effet que pourrait produire une révélation brutale sur une âme neuve et mal préparée?

Mon petit Lucien, je te vois lisant cette lettre là-bas. Je te plains au point que les larmes m'étouffent et que j'ai dû deux fois cesser d'écrire... Tu es malade, tu es exilé, tu aimes et je te poignarde. Mais laisse-moi le mérite de la franchise. Lucien, tu aurais été un mauvais mari pour Micheline. Micheline aurait été une mauvaise femme pour toi. Je suis venu quand vous n'étiez même pas fiancés, quand vous ne vous étiez même pas formellement promis l'un à l'autre, quand ce projet d'union n'était définitif que dans le secret de ton cœur. Tu me demandes de ne pas m'obstiner. Admets que je t'obéisse. Crois-tu que Micheline reviendrait à toi avec l'élan, avec la joie sans les-

quels le mariage est une bien triste cérémonie? Je ne défends pas mon propre bonheur. Je défends Micheline et je te défends aussi contre toi-même. Je crois avoir de la vie une expérience qui te manque et qui manque aussi à tes proches. Je ne me targue pas de supériorité parce que quelques journaux ont parlé de moi et parce que c'est mon métier, en somme, d'étudier le cœur humain. J'admets tous tes raisonnements. Mais ils pèchent par la base. Lucien, je vais te faire beaucoup de mal : Micheline m'aime. Interroge-la, si tu ne me crois pas. Interroge-la franchement, sans réticences, sans envelopper ta pensée de mille périphrases. Enfant, tu as failli te noyer en allant chercher pour elle une fleur de nénuphar, — et c'est fort touchant. Maintenant, tu veux lui proposer de l'emmener pour cueillir la fleur dangereuse ; tu appelles l'amour au nom de l'amitié !

Eh bien ! non. Je ne te répondrai pas, comme tu le craignais, par des protestations vagues. Connaissant le penchant que tu avais pour Micheline, si, poussé par quelque vilaine curiosité, j'avais cherché à la voir, à la séduire, je serais le dernier des misérables. Le hasard m'a conduit à la Hulotte, le hasard seul, tu le sais. Oui, c'est terrible ; oui, c'est injuste ; oui, c'est atroce ; mais toute la tendresse de deux petits compagnons d'enfance peut être vaincue par le premier regard qu'échangent

deux inconnus. Il y a eu un complot? Mon pauvre Lucien ! Ne sens-tu pas dans tout cela une fatalité plus forte que toi et que nous?

Moi aussi, j'essaie de te convaincre, j'essaie d'être éloquent. Moi aussi, je devine un complot. Je sais que ta mère agira, avec toute sa conscience, mais aussi toute sa passion ; elle agira contre moi pour toi et pour son frère. Et M. Barge ne restera pas inactif. Vous obtiendrez peut-être ce beau résultat de conduire Micheline au couvent où elle n'entrera point par vocation, mais par dégoût et par lassitude. Prenez garde ! Elle ne vous ressemble pas. Elle est incapable de contracter un mariage de raison. Et tu es incapable, toi, Lucien, d'accepter, fût-ce des mains de ta mère et de ton oncle, une victime...

Mon vieux, mon cher vieux, tu me supplies de me sacrifier pour toi. Je te supplie de te sacrifier pour elle. Reviens, rentre en France, où tu te tailleras largement ta place au soleil. Fais cet effort suprême d'accepter l'inéluctable. Je te demande de m'aider, de nous aider. Lucien, le moment est tragique pour Micheline. Songe à sa jeunesse. Songe à l'épreuve qu'elle traverse. Cesse de me considérer comme un pantin à la mode, comme un dandy en quête d'aventures. J'aimais Micheline, mais sa détresse présente me la rend plus chère encore. Seul, je peux la sauver. Sois son frère aîné. Pour la

guider, pour la conseiller, pour la consoler, oublie que tu as voulu l'épouser. Sais-tu vers quel dénouement nous allons? Non, sans doute. Eh bien! voici ce qui va se passer : Micheline envisagera comme un devoir de rejoindre son père. Elle voudra quitter cette petite province où elle aura peur d'affronter les regards malveillants ou maladroits des gens renseignés. Elle se constituera l'Antigone de cet éternel aveugle. Et Barge, absorbé par son art, ne se rendra pas compte, une fois encore, qu'il a une victime à côté de lui. Ils voyageront. Ils seront invités aux chasses de Rome et aux bals de Venise. Ils iront en Égypte, aux Indes, en Chine, au Japon. Le temps de s'installer et de repartir pour chercher d'autres paysages. Barge ne tiendra pas du tout à se séparer de sa petite compagne. Il prendra cette douce habitude. Micheline ne se plaindra jamais. Seulement, son rire s'éteindra ; son charme se fanera ; elle perdra dans cette existence de palace et de sleeping-car sa fraîcheur, sa gaieté, son éblouissante jeunesse! Et cela au bénéfice d'un père qui a été coupable, tu me l'accorderas, bien que jamais je n'aie entendu parler de Micheline à la maison comme de la *fille de l'assassin*. Tu vois des monstres partout, Lucien. Si monstres il y a, c'est celui qui tue, en effet. Mais passons. Je te le répète, je défendrai Micheline, je la défendrai de toutes mes forces. Je n'ai rien à me reprocher que d'avoir vécu sans

out jusqu'à ce jour. Maintenant, j'en ai un. Il n'est sacré. Je lui consacre ma vie.

Si tu es celui que j'espère, aide-moi. Que ta ettre ne soit pas la dernière. Envoie-moi une lépêche. Préviens-moi de ton arrivée. Et je t'embrasserai comme je t'embrasse, mon ami, d'un cœur fraternel, mais résolu.

BERNARD.

XXII

Antoine Barge à Micheline.

Pise (Italie), 1er septembre 1922.

Ma chère Micheline,

Je rentre chez moi, — dans ce « chez moi » de hasard et d'exil où je me sens bien souvent le cœur si lourd, le soir, à regarder de ma fenêtre couler cet Arno si lourd, lui aussi, dirait-on, lourd de souvenirs et de regrets, de gloire et de passé, tant son eau jaune et lente s'en va tristement là-bas vers la mer, — oui, je rentre, ayant raccourci ma journée de travail.

« Micheline a reçu ma lettre, me disais-je, il y aura tantôt deux semaines. Si elle était malade, je le saurais, sa tante m'aurait averti. Il n'est pas possible qu'elle n'ait pas compris par cette lettre combien sa présence me serait douce, que j'en ai besoin. Si elle ne m'a pas répondu encore, c'est qu'elle veut me faire une gentille surprise, m'annoncer son arrivée, pour demain peut-être... »

Et quand la concierge du vieux palais délabré

où j'ai mon appartement m'a tendu le courrier de cet après-midi et que j'ai reconnu sur une des enveloppes une certaine écriture, quel tressaillement et si intense, où il y avait de la joie et de l'appréhension, de l'espérance et de l'angoisse ! Ce fut au point que je restai plusieurs minutes sans l'ouvrir, cette enveloppe, le temps de monter les quelque cinquante marches de l'antique escalier de marbre où j'ai tant rêvé de voir se poser tes petits pieds ins. J'allais savoir par cette lettre si ce n'était qu'un rêve, comme tant d'autres... Hélas ! Je n'avais pas lu deux lignes que j'avais compris. J'attendais un élan, un cri de tendresse... Au lieu de cela : « N'insistez pas pour que je vous rejoigne... Pas maintenant ! Oh ! non ! pas maintenant ! »

Micheline, je suis ton père et qui t'aime profondément, qui te connaît mieux peut-être que tu ne te connais toi-même. Ce « pas maintenant ! » répété dans le *post-scriptum*, voilà le seul mot tout à fait vrai de ta lettre. Le reste : tes lamentations sur l'orage, les branches cassées des arbres, la lampe qui grésille, les petites fleurs du papier du mur qui prennent des figures méchantes, le jardin ravagé qui est devenu toi, c'est ce que j'appelle des « phrases trompe-cœur », comme il y a dans les maisons d'ici des trompe-l'œil peints au fond des cours, qui figurent des paysages, à perte de vue. Mais ces trompe-l'œil ressemblent au désir qu'au-

rait le propriétaire d'un parc verdoyant derrière s bâtisse, et tes « phrases trompe-cœur », elles, c'est to désir de me cacher ton chagrin, le vrai, je te répète celui du *post-scriptum*. « Pas maintenant ! », cel signifie que, maintenant, tu traverses une épreuv cruelle, qu'à cette épreuve ton père est mêlé, puisqu ton chagrin, au lieu de te précipiter vers lui, t'e éloigne. « Pas maintenant ! » cela signifie que cett épreuve est toute récente, et tu l'avoues toi-mêm quand tu parles, comme d'une autre, de la « Michelin de juin qui riait parmi les fleurs heureuses ». Un évé nement s'est donc produit que tu ne dis pas, que t as la terreur de dire. Tout ce « trompe-cœur », c'es de la souffrance, c'est du désespoir, la crispatio secrète d'une âme malade. Malade, de quoi?

Mon enfant, j'ai le droit d'exiger que tu me l'ex pliques, ce refus de venir me rejoindre, et ce : « Pa maintenant ! » Je ne te fais pas de reproche remarque. Si le coup qui t'a été porté — par qui e comment? — t'a été si douloureux que tu aie besoin de solitude autour de ta blessure, d'immo bilité, de silence, il est trop naturel que ce voyag en Italie te soit trop pénible. Insister pour que t l'entreprennes, dans ces conditions-là, serait u égoïsme dont je ne m'estimerais pas. Mais j'insiste et cela, ce n'est pas seulement mon droit, c'est mo devoir, pour que ta confidence soit complète. D deux choses l'une, en effet. Ou bien, comme je l

devine à travers les lignes de cette lettre réticente, je suis mêlé à cette souffrance qui te bouleverse, et alors, il faut que je sache. Mon devoir de père est de ne pas laisser toucher en toi à ton affection pour moi. Ce n'est pas seulement aux enfants que s'adresse le quatrième commandement : *Tes père et mère honoreras...*, c'est aux parents aussi. Ils doivent avoir le courage de maintenir intacte dans le cœur de leurs enfants l'image que ces enfants gardent d'eux. Tu es croyante, Micheline, tu comprendras que tu me *dois*, toi aussi, de m'aider à remplir ce devoir. Ou bien, — car tout de même cette autre hypothèse n'est pas impossible, — ou bien ton père est étranger au trouble dont il te sent possédée. C'est qu'alors ta vie de jeune fille est traversée par un de ces drames de sentiment qui laissent bien désarmée l'inexpérience de la vingtième année. Quel appui pourrais-tu trouver, s'il en est ainsi, qui soit plus sûr que ton père? Peut-être subis-tu quelqu'une de ces déceptions comme j'en ai toujours redouté pour toi, te voyant si enthousiaste, si vibrante, et, permets-moi de te le dire, si hardie dans tes pensées, dans tes actes parfois, — aussi hardie qu'innocente? Peut-être, ces temps derniers, as-tu recherché des intimités qu'il eût mieux valu éviter?... Peut-être...? Mais à quoi bon multiplier des questions qui se résument toutes dans une seule : Que se passe-t-il, Micheline?

Tu es malheureuse. Pourquoi? Tu souffres. Pourquoi? Si tu ne répondais pas à ton père en toute franchise, c'est lui qui prendrait le train et arriverait droit aux Douves. Tu lui épargneras, *tu nous épargneras* cette explication de vive voix qui nous serait trop dure à tous deux, si tu as été atteinte dans tes sentiments pour moi. Si, au contraire, le motif de ton anxiété ne me concerne en rien, tu me le diras sans fausse honte et plus librement par une lettre que j'attends moi-même avec une anxiété dont tu ne voudras pas prolonger l'agonie. Tu comprendras qu'il te faut ménager tout de même ton grand ami qui t'embrasse, mon enfant chérie, de tout son vieux cœur, un cœur bien lourd, — il te répète ce qu'il te disait en commençant ce billet, — bien lourd !

Antoine Barge.

XXIII

Micheline à Antoine Barge.

Les Douves, 5 septembre 1922.

Eh bien ! oui ! j'ai tout appris ; tout ; sans ménagements, sans pitié, d'une manière fortuite et affreuse ; j'ai trouvé de vieux journaux dans le grenier et j'ai lu le compte rendu minutieux du procès. Je ne veux pas vous voir. J'ai horreur et peur. Ma vie n'est plus la même, ne sera plus jamais la même : je ne la reconnais plus. Tout est affreux. Je ne veux pas, je ne peux pas vous voir ; et peut-être ne le pourrai-je plus jamais.

Pardonnez-moi.

MICHELINE.

XXIV

Micheline à Antoine Barge.

Les Douves, 5 septembre 1922, minuit.

Que vous ai-je écrit ce matin? Et ma lettre est partie, et vous allez, en la lisant, avoir tant de peine! Suis-je donc devenue méchante à force de chagrin? Et puis, est-ce à moi, votre fille, de vous accabler et de m'éloigner de vous? Mais dites, papa, vous n'avez pas cru absolument au sens de cette première lettre? Vous y avez, vous qui comprenez tant de choses, discerné la grande détresse de votre fille.

Je suis si malheureuse en face de vous!

En face de vous surtout, comprenez-moi; je peux encore expliquer aux autres, à un Lucien, à une amie, ce que je ressens, comme je leur demanderais de m'aider à porter un trop lourd fardeau. Mais à vous, mais à toi, je n'ose parler, et mon âme est comme un oiseau enfermé dans l'ombre, qui se débat, se meurtrit, se blesse, épouvanté de se sentir captif malgré ses ailes.

Tout est nuit ; tout est cendre ; à moi aussi vous avez volé ma part de lumière. Ma joie est finie ; je la sens qui se corrompt dans mon être comme un petit enfant mort.

Par ta faute ! Par ta faute !

Il me semble que je ne serai plus jamais qu'en deuil ; entre toi et moi, cette *chose* étend un grand voile sombre. Je ne sais pas t'expliquer ; mais rien ne me consolera, ne me délivrera.

La délivrance, la consolation ! N'est-ce pas vous, plutôt que moi, qui devriez les implorer? Je ne pense égoïstement qu'à moi, qu'à ma douleur, et je ne sais pas penser à la vôtre, qui a dû être si cruelle, si lourde, si continuelle, depuis tant d'années ! Et je viens encore y ajouter par ma dureté. Suis-je donc, moi aussi, impitoyable?

Ma pauvre tête me fait si mal, si mal ! Voyez-vous, malgré tout, il faut me plaindre. Oui, malgré mon mauvais petit billet, malgré ma dernière lettre qui vous a déplu et peiné. Oh ! ne croyez pas à tout ce qu'elle disait. Certes, vous étiez loin, dans mon enfance, mais vous étiez présent quand même. Il n'était question que de vous. Vous étiez pour moi une sorte de dieu puissant et presque toujours invisible ; ailleurs, absent, désirable et redoutable. Ma tante me grondait :

— Si tu es méchante, ton père aura beaucoup de chagrin...

Et cela me rendait sage. Aujourd'hui, cependant, d'un cœur rude et désespéré, je vous fais sciemment du chagrin.

Je ne veux pas vous voir. Et, pourtant, dans quels bras me réfugier? Sur quelle épaule appuyer cette tête malade où l'idée fixe bat et brûle? Je ne veux pas vous voir.

Et de ce refus je vous demande pardon. Je vous repousse avec des larmes. Je pense que, vous aussi, il vous serait doux, salutaire, d'appuyer sur un cœur compatissant votre front hanté d'un si horrible souvenir. Si vous aviez une mère, elle vous pardonnerait, sans doute ; si j'avais un fils malheureux, tourmenté par ses regrets ou ses remords, oui, je le prendrais dans mes bras, je le presserais sur mon sein, je le bercerais comme un enfant ; je lui dirais :

— Mon petit... Mon petit... Mon pauvre petit...

Mais je ne peux pas encore vous revoir et vous le comprenez bien vous-même. Ma lettre vous sera malgré tout moins affreuse que mon visage proche et détourné, que la présence de cette femme que *je suis* et qui ressemble à cette femme qu'*Elle a été*...

Plus tard, peut-être, aurons-nous ce courage...

MICHELINE.

XXV

Antoine Barge à Micheline.

Pise (Italie), 9 septembre 1922.

Ma pauvre enfant,

Je devrais peut-être répondre à tes deux lettres par ces simples et tristes mots seulement que je me répète à moi-même, indéfiniment, avec quel désespoir, — avec quelle tendresse aussi pour toi et quel remords! Ma pauvre enfant!... « Par ta faute!... » m'écris-tu, « par ta faute!... » Je te sens si profondément atteinte, et c'est vrai que j'en suis la cause, moi ton père, moi qui donnerais jusqu'à la dernière goutte du sang de mes veines, et sans un regret, pour que tu sois heureuse. Depuis l'horrible chose que tu sais maintenant, je n'ai eu quelque joie dans ma misérable vie que par ton rire, par ton regard quand ta jolie âme passait dans tes yeux, si tendre pour moi, si légère encore. Je me disais :

— J'ai bien réussi à empêcher que l'atroce vérité ne lui arrive, pendant des années. Pourquoi lui arriverait-elle aujourd'hui?

C'était insensé, je m'en rendais bien compte et je voulais espérer que ce miracle continuerait, que ta chère et bonne tante te préserverait jusqu'à ton mariage, — et ensuite celui à qui nous te confierions, elle et moi, et que nous te choisirions pour qu'il te fût ce protecteur sûr contre le danger toujours menaçant de l'affreuse révélation... Hélas! Hélas! ma pauvre enfant!...

Mais non. Te plaindre de tout mon pauvre cœur bourrelé, cela ne suffit pas. Ce serait un remords par-dessus l'autre, si je n'avais pas le courage de t'expliquer une catastrophe dont tu ne connais que les faits. Et que sont les faits? Une réalité, certes, et ici terrible, mais pas *toute* la réalité. Derrière les gestes, il y a les âmes, et que ces gestes ne traduisent qu'à demi. Depuis le sinistre événement, pas une heure, pas une seconde, je n'ai cessé de le regarder en face, cet acte, *mon acte*, et de le juger, tantôt en m'absolvant, tantôt en me condamnant, ce matin encore, tandis que je lisais et relisais tes deux lettres et leur désolé reproche, ce « Par ta faute! Par ta faute! ». Dieu! que j'ai eu mal à entendre ce cri! Que je viens d'avoir mal à me le redire! Mais comme j'ai compris qu'il n'était pas qu'un gémissement! Il était aussi un appel, celui d'une fille qui aime passionnément son père, qui aime fidèlement la mémoire de sa mère, et que l'idée bouleverse d'avoir à condamner

l'un ou l'autre, l'un et l'autre, et c'est pis... Ma Micheline, écoute bien ce que te demande le seul témoin qui reste de ce sanglant drame intime : ne condamne ni l'un ni l'autre, car ni l'un ni l'autre ne fut coupable sans de grandes et douloureuses excuses. Plains-les tous les deux et pardonne-leur en les comprenant.

Écoute donc la confession de ton pauvre père. Car si tu es sa pauvre enfant, il est, lui, ton pauvre père. Appelle-le toujours ainsi dans ton cœur. Tu ne seras que juste. Laisse-lui te dire d'abord qu'après le geste irréparable, son premier mouvement a été de penser à toi. Rappelle-toi ton départ des Agaves, toute petite, avec la bonne vieille Annette. Je te revois si bien, moi, à cet instant, sur le quai de la gare de Toulon, cherchant des yeux quelqu'un ; et comme tu interrogeais : « Et maman, papa? », je m'entends te répondre :

— Elle te rejoindra demain seulement. Elle a été retardée...

Et je pensais, quand le train vous eut emportées, Annette et toi :

— Ai-je bien su lui mentir?

Tu étais si intelligente déjà, si fine ! Elle aussi, ta mère, elle était bien intelligente, bien fine. C'était un être charmant, délicat, enthousiaste... Mais alors?... Alors, cette enthousiaste, encore jeune fille, entre un jour, conduite par son frère, à l'ex-

position du Cercle de la rue Boissy-d'Anglas. Un artiste, déjà célèbre à trente ans, y triomphait cette année-là avec le portrait de Camille Favier, la célèbre comédienne du Français, à cette date dans toute la grâce de ses vingt-cinq ans. Mlle Souchet admire ce tableau. En rentrant, elle demande à son père, comme elle savait demander avec ta gentillesse, Micheline, d'avoir son portrait, elle aussi, par Antoine Barge. M. Souchet consent. Six mois après, le portrait était fait. Tu le connais : c'est celui que tu as dans ta chambre à coucher. Et le peintre épousait son modèle.

Ah ! le mariage avec un artiste ! Que de femmes ont fait ce rêve, sans soupçonner quelle étrange espèce d'hommes sont ces ouvriers, — car un artiste, ce n'est que cela : ouvrier en peinture, en musique, en sculpture, en littérature. Nous nous ressemblons tous, quand nous valons quelque chose, par un égoïsme sans analogue, car il est innocent à force d'inconscience. Nous n'avons de talent qu'à la condition de développer, d'intensifier, d'hypertrophier notre personnalité. Notre métier nous tient. Nous ne vivons, nous ne sentons qu'en fonction de lui. Pour m'en tenir à mon art à moi, à quel moment un peintre obsédé par l'univers visible, les lignes, les couleurs, les taches, ne pensant, de son lever à son coucher, qu'au moyen de les rendre, oui, à quel moment ce demi-fou, — car c'en est un,

— ce rêveur éveillé, si tu aimes mieux, — prendra-t-il garde aux nuances secrètes, inavouées, inconscientes, elles aussi, d'une sensibilité féminine? Il se sait aimé, et il en est fier. Il croit aimer, et il aime, en effet, mais avec sa sensibilité à lui, bien grossière à côté de celle de sa compagne, bien brutale. L'épouse a cru entrer dans un paradis de tendresse et d'enchantement. Elle n'est que la distraction et le repos d'un homme dont les grandes joies et les grandes peines sont ailleurs, et à qui elle ne peut pas, elle n'ose pas se raconter. Il a su, quand elle posait pour lui, peindre ses yeux, — a-t-il seulement vu son regard? — sa bouche, — a-t-il compris la timidité hésitante de son sourire? — son front, si joliment modelé dans l'encadrement de ses cheveux blonds, — quelles pensées frémissaient derrière, il l'ignore. Il ne s'est pas soucié de le deviner et, avec un tel principe de désunion, ce qui devait se produire se produit. Un familier de la maison a pressenti ce divorce des cœurs dont l'artiste et sa femme ne se doutent pas encore. C'est un ami du mari, lequel se défie d'autant moins de lui qu'il le sait engagé dans d'autres aventures. J'aurais dû penser que précisément ce traître possédait ce don de séduire qui m'a toujours manqué et que j'ai toujours méprisé. Il suppose un cabotinage sentimental qui me fait horreur. Où une naïve et romanesque créature de vingt-cinq ans aurait-elle appris

à se défier? Qu'elle ait été flattée, d'abord, puis touchée, puis troublée, d'un intérêt qu'elle a pris pour de la passion ; qu'elle ait écouté des paroles qui la plaignaient, sans doute, du despotisme de son mari ; qu'elle ait cru rencontrer une tendresse plus vraie, plus profonde, plus intelligente, celle dont elle avait besoin, — comme ce triste égarement me paraît explicable, à présent ! Mais non moins explicable le délire où m'a jeté une dénonciation subite, foudroyante, moi qui n'avais rien su prévoir. Ah ! Micheline, n'aie pour ta mère aucun mouvement de sévérité. Donne-lui une pitié émue et qui veuille ne savoir d'elle que ce que t'en dit ton père, avec la lucidité mélancolique du recul des années. Son douloureux fantôme y a droit ; mais si ce fantôme pouvait parler, si les morts regardent aller et venir les vivants, sais-tu ce que ta mère te dirait :

— Plains aussi ton père, ma Michette !

Tu te souviens? C'était le gentil petit nom dont elle t'appelait.

Je t'avais, ma Micheline, et souviens-toi aussi : toute ton enfance, toute ta jeunesse, se sont passées comme si je ne t'avais pas ! Je te disais, tout à l'heure, quelle misère c'est trop souvent pour une femme d'associer son existence à celle d'un artiste dont le talent comporte cette cruelle rançon de l'involontaire et implacable égotisme professionnel. Il a une autre

rançon, ce talent : ce bruit autour du nom que les vaniteux souhaitent dans le succès et les orgueilleux dans la gloire. Succès ou gloire, réclame ou admiration vraie, qu'importe, quand éclate un événement de vie privée où cet artiste est mêlé ! Sa faiblesse, s'il a eu quelque défaillance, sa douleur, s'il en subit une, sont là, sur la place publique. « Antoine Barge, vous savez bien, le peintre connu... » Et ce n'est plus de ses tableaux qu'il s'agit. Il s'agit de la tragédie dont il est le héros, il s'agit de sa femme et de sa fille. Sa fille, celle qu'il s'est juré de préserver, celle qui ne doit jamais rien soupçonner de cette histoire ! Il le tiendra, ce serment. Il s'en ira. On ne le verra plus. Il continuera de peindre, — c'est son opium, cet art qui lui a coûté bien cher. Mais l'homme, l'individu aura disparu de Paris et de France. Il y a dans l'absence une puissance d'oubli qui abolit tout. L'obscurité s'épaissira autour de son passé. « Barge, le peintre? Attendez donc. Est-ce qu'il n'y a pas eu un drame, un procès?... » La réponse hésite. Les faits s'effacent. Un jour, la question ne se pose même plus... Seulement, s'en aller de France, pour ton père, c'était s'en aller de toi aussi, Micheline. Décidé à cette vie errante et lointaine qui devait, en se prolongeant, assurer l'anonymat à son nom, au tien aussi, pouvait-il t'infliger cet exil et cette solitude? Il ne l'a pas cru. Le sort avait permis qu'il gardât une sœur

admirable et qu'il pût lui confier son enfant, sa douce enfant, disait-il alors, avec l'espérance qu'il dirait un jour, malgré tout : « Mon heureuse enfant ! » Non, ma pauvre, pauvre enfant ! Et pauvre père ! Ah ! ces minutes terribles que j'aurai vécues, que je vis, avec tes lettres là sur ma table, dont l'écriture changée m'apprendrait ce qu'elles contiennent, même si je n'en avais pas lu les terribles phrases ! Et ce n'est que la suprême station d'un calvaire qui dure depuis cet adieu sur le quai de la gare de Toulon, que je t'évoquais tout à l'heure. Une action comme celle que j'ai tant voulu te cacher, on ne l'efface pas, elle, on ne la répare pas. Les autres, si. Même les plus coupables. L'argent volé, le voleur peut le rendre ; le déserteur, revenir et se livrer ; le lâche, se racheter par un sursaut d'honneur et de courage. Mais cela ! Et l'on ne fuit pas seulement ceux qui savent, ceux qui parleraient, on se fuit soi-même, et cette vision d'une forme à jamais immobile, de prunelles à jamais éteintes, d'une bouche à jamais muette. « Par ta faute ! Par ta faute !... » Est-ce bien toi qui me les cries, ces mots vengeurs, ma câline, ma tendre Micheline? Mais ils ne sont qu'un écho à travers ta voix. Je me les suis tant prononcés tout seuls ! Je les ai tant entendus sortir de moi et partout : sur la mer, et ils se mêlaient à la rumeur des lames ; — dans les bois, et c'était le bruissement des feuilles qui me les répétait — le mur-

mure des branches sous le vent, — jusque dans les cloîtres italiens, dont le silence ne rendait que plus perceptible la plainte intérieure ; — en Grèce et en Orient, parmi les ruines, moins écroulées, moins détruites, que ma misérable âme. En vain me répondais-je : « C'est le passé ! » Tu existais, Micheline, et, à cause de toi, ce passé redevenait le présent. Il menaçait l'avenir. Que j'ai souffert par toi, ma fille bien-aimée, qui n'étais qu'amour, que gentillesse, pureté, bonté, tous les charmes, toutes les vertus. Autant de motifs de me désespérer qu'il y eût entre nous ce que tu ne soupçonnais pas, ce que tu sais !

Tu as raison, Micheline : nous devons attendre pour nous revoir. Ce visage proche et détourné dont parle ta lettre, non, je ne le supporterais pas. Déjà t'écrire ce que je t'écris m'est un supplice à croire que je vais mourir de douleur sur cette feuille de papier que j'ai eu le courage de ne pas jeter cependant. Elle t'apportera, j'espère, un peu d'aide, en te prouvant combien ton père te chérit, combien il a besoin de toi, combien aussi tu gardes le droit, — que dis-je? le devoir d'aimer celle qu'à la distance des années, il ne juge plus, il ne condamne plus. De notre lamentable histoire, qu'il te reste aussi (c'est mon devoir, à moi, de te dire encore cela) un enseignement. Tu te marieras. Avec qui? Je sais que ta pensée hésite encore. Souviens-toi

que l'union pour toujours est une grave chose, et qu'il ne faut s'y engager qu'avec la certitude d'être bien comprise, *tout entière* comprise par le fiancé à qui l'on va donner sa vie, — avec la certitude également que ce fiancé est bien compris, tout entier compris, lui aussi, par celle qu'il aura pour mission de protéger dans sa vie physique et dans sa vie d'âme. Souviens-toi que vous devez pouvoir tout vous dire sans avoir la crainte de toucher à des plaies cachées... Souviens-toi... Mais c'est une autre lettre que je ne me sens pas la force de commencer, et je termine celle-ci en t'embrassant, comme je t'aime, passionnément, profondément, ma pauvre, pauvre enfant !

Antoine Barge.

XXVI

Bernard Souchet à Micheline.

Paris, 10 septembre 1922.

Chère Micheline,

A partir d'aujourd'hui, et à moins que vous ne me le défendiez expressément, je prends charge de votre destinée.

Oh ! je sais : voilà une phrase bien prudhommesque, bien solennelle. Mais comme nulle autre ne rendrait ma pensée, je la risque, à peu près sûr que vous l'accueillerez comme elle doit être accueillie. Micheline, je vous en conjure : soyez faible, surtout, soyez faible ! Si vous vous croyez seule et sans appui, vous essaierez d'être forte ; vous ferez des bêtises énergiques, vous vous conduirez en homme, ce qui ne veut pas toujours dire que l'on assure son bonheur. Mais vous serez sauvée si vous pensez : « Il y a là-bas, dans Paris, un être qui m'est tout dévoué, qui m'est fraternel. Il a ses défauts. Je les connais tous. Il a aussi ses qualités, et peut-être n'ai-je eu ni le temps ni l'occasion de les découvrir.

Dans le désarroi où je me trouve, le plus simple, le plus facile et le plus raisonnable, — ne reculons pas devant cet adjectif, Micheline ! — est de le laisser agir. Je traverse un carrefour dangereux et je ne suis, en somme, qu'une enfant. Prenons sa main qu'il m'offre pour « traverser ». Ensuite, quand la passe périlleuse sera franchie, j'aviserai... Et je lui laisserai sans doute dans sa grosse patte cette main pour qu'il la garde le long de la vie où l'on ne circule pas toujours sur un trottoir paisible. »

J'ai écrit à Lucien Huvelot. En mon nom et un peu au vôtre. Je lui ai écrit la vérité. Ne protestez pas. Ne vous récriez pas. Il y a une vertu : la bonté. Il y a un vice : le mensonge. Même s'il est dicté par la charité, par la pitié, par la reconnaissance, le mensonge reste ce qu'il est : abject. L'atermoiement est un mensonge. Le silence est un mensonge. J'ai dit à Lucien Huvelot de s'écarter de votre chemin. Cela n'a pas été déjà si facile !... Je vous avoue que mes doigts tremblaient et que j'ai dû me reprendre à dix fois pour faire à ce malheureux garçon un mal nécessaire. L'heure était trop grave. Je ne pouvais vous demander d'envisager l'avenir, votre avenir, quand vous êtes écrasée par le passé. Ne me démentez pas. N'essayez point, par des faux-fuyants charitables, de panser une blessure qui se rouvrirait demain — et qui serait moins belle, moins franche. Parmi tous les partis désespérés que vous

pourriez être amenée à prendre par lassitude et par dégoût, un mariage sans amour serait le plus absurde. Quand j'aurai écarté de vous ce péril, nous verrons pour le reste. De ce que vous venez de constater les drames, les ravages de la passion, n'en concluez pas qu'une union terne, grise, monotone, sans joie, est un refuge... Non, Micheline... Je vous le répète... Réfléchissez... Ne croyez pas non plus que vous vous connaissez. Vous connaissez la Micheline d'aujourd'hui, triste et désabusée, la Micheline qui vient de jeter un coup d'œil sur la vie et qui se détourne, l'ayant trouvée laide... Vous ignorez la Micheline de demain, celle que vous serez quand le temps aura fait son œuvre, celle qui voudra avoir sa part au soleil... Mieux vaudrait rester vieille fille que d'épouser Lucien, par découragement... Connaissez-vous notre cousine Emma? Non, sans doute, car elle habite Paris et c'est une Souchet intransigeante. En l'an de grâce 1922, la cousine Emma vit avec six mille francs de rente. Elle a soixante-quatre ans et elle se fâche quand on ne l'appelle pas « Mademoiselle ».

— Ça se voit pourtant sur ma figure, que je suis indépendante ! affirme-t-elle.

Je vais lui rendre visite trois fois par an. Elle habite rue d'Uzès, près la rue Montmartre, trois pièces qu'on lui a gardées dans une grande maison envahie par le commerce. Elle est locataire de ces

trois pièces depuis quarante ans et, depuis quarante ans, elle n'a fait qu'un voyage, dans l'île de Noirmoutier. Comme elle a été malade en mer, au retour, elle parle de cette expédition avec fierté. Ce serait la seule fierté de sa vie, si elle n'avait pas refusé, en 1882, un certain M. Bovrier, qu'elle n'aimait point. Par ailleurs, la cousine Emma est assez médiocre. Quand elle parle de M. Bovrier, elle devient lyrique ! Lyrique et intéressante. Il lui a fallu développer un don de courage formidable pour repousser, orpheline et pauvre, ce futur inespéré qui se présentait. Comme ce monsieur vit toujours et qu'il a des magasins dans ces parages, la cousine Emma le guette et, quand elle le voit passer triomphant dans son automobile, elle s'écrie :

— Regardez-le ! Et dire que j'aurais pu l'épouser !

Là-dessus, elle rentre dans son logis, où règne une trouble lumière d'aquarium, et elle se livre à l'obscur travail de broderie qui lui permet de s'offrir quelques douceurs... Je ne vous propose pas de suivre l'exemple d'une héroïne aussi négative... Mais je ne regarde pas sans émotion, je l'avoue, cette vieille fille qui n'a jamais aimé sans doute, mais qui a vécu dans le respect de l'amour.

Micheline, Lucien Huvelot va beaucoup souffrir. Il voudra lutter. Il fera appel à sa mère, à votre père. Je vous demande de combattre avec moi pour vous. Méfiez-vous de Mme Huvelot, qui d'autori-

aire pourrait bien devenir suppliante, et qui joue-
ait la mère avec vous, pour pouvoir jouer la belle-
nère un peu plus tard. Et quelle belle-mère ! Elle
ouhaite ce mariage pour son fils, et, au fond, elle
des craintes, puisqu'elle devine que vous n'êtes
pas la bru de son idéal. Elle essaierait de vous pétrir
sa guise, comme elle avait essayé déjà de vous
pétrir. La meilleure façon de lui prouver votre re-
connaissance est de rester pour elle une nièce res-
pectueuse.

Pour nous...

Vous voulez bien, Micheline? C'est un mot ravis-
ant : *nous*. J'en parle par expérience. *Chez moi*,
c'est mon réduit de célibataire, plus froid en août
qu'en décembre. Mais répétez tout haut : *Chez
nous*... N'est-ce pas que c'est délicieux? Chez nous !
Cela sent l'iris et le feu de bois, et aussi un peu, un
tout petit peu, la bonne cuisine, le repas fin qui
mijote pour un couple de connaisseurs... Chez
nous ! Rentrons chez nous ! Voilà une phrase... Cela
ne sera pas un appartement au sens que donnent
à ce mot les architectes et les concierges, et je suis
sûr que les visiteurs seront offusqués de notre har-
diesse. De la plus petite pièce, nous ferons un salon,
bien raide, bien inhospitalier, pour que les intrus
ne s'y hasardent point... Nous transporterons par-
tout où cela nous plaira une petite table qui sera
notre salle à manger. Nous n'admettrons à l'hon-

neur de nos murs que les tableaux qui représenteront le printemps, avec beaucoup de fleurs et de ciel bleu. Les visiteurs assommants seront reçus par un pantin que je vous présenterai, qui s'appelle Casimir, qui a des cheveux en fourrure, une veste de satin rouge, un pantalon de soie blanche et qui a toujours l'air d'agoniser d'ennui. Nous n'aurons pas de sonnette, — une idée à moi. La sonnette est un esclavage. Il faudra frapper d'une certaine façon et, quand cela nous plaira, nous n'entendrons pas. Nous aurons chacun notre bureau dans la même pièce, des bureaux réunis comme font les associés qui sont en même temps des amis, — cela arrive ! J'ai déjà retenu ce logis, à tout hasard. Il sera prêt dans dix-huit mois, tout au haut d'une maison neuve. Car je ne conçois une maison que neuve. Nous aurons à une heure de Paris la cabane rêvée. Nous la choisirons ensemble. Et je la vois si bien qu'elle doit exister. Les possesseurs d'une semblable merveille voyageront peu. Celui qui a une bibliothèque bien tenue n'a pas besoin de voyager. Je travaillerai comme je travaille déjà pour ajouter chaque année une perle au collier de notre nom. Une petite perle, s'entend, mais ronde et bien « orientée », comme disent les bijoutiers. Micheline, après un triomphe qui vous rendrait fière de moi, je crois que ce que je convoite le plus, c'est le « four » qui vous permettrait de me consoler et de

ne prouver ce qui ne sera pas à prouver, qu'une seule chose compte : votre amour... Comme je n'ai pas de talent, si l'on m'en découvre un jour, vous pourrez vous en attribuer tout le mérite. Et près de vous j'aurai du talent, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. J'aurai le talent que vous voudrez : formidable, si vous êtes ambitieuse ; raisonnable, si vous êtes sage et modéré... Comme il vous plaira. Le mieux serait d'échouer, d'en rire et de se consoler de la gloire absente avec le bonheur présent.

Cette lettre, cette pauvre lettre sera ce que vous la ferez. Tout dépendra des yeux avec lesquels vous la lirez. A un étranger elle paraîtrait sordide... Je pourrais l'habiller un peu... Mais non ! Je vous l'envoie telle quelle. Si elle vous déplaît, fourrez-la dans un tiroir, n'y pensez plus et relisez-la un peu plus tard. Si elle vous plaît, amusez-vous à inscrire vos observations en marge... Parce que, vous savez, je ne tiens pas à faire le malin..., j'emploie toute la volonté, toute l'énergie dont je suis capable à vous conquérir... Si je suis victorieux, avec quel plaisir j'abdiquerai toute cette volonté au bénéfice de vos caprices !... Et je ne mens pas !

Quelle formule pour finir? Voulez-vous : « sentiments distingués »?... Cela vous paraît idiot? Mettez vite des lunettes roses ; elles sont là à côté de vous, dans la boîte aux illusions, — ne jamais se séparer de la boîte aux illusions... Ça y est?

Vous avez vos lunettes? Alors, savourez la formule : *sentiments*, il n'y a pas de mot plus exquis, et *distingués*, qui signifie : discerner par les sens, par l'opération de l'esprit, *établir la différence*... Envoyez-moi, en retour, vos sentiments distingués, c'est mon vœu le plus cher, Micheline...

Je vous aime...

BERNARD.

XXVII

Lucien Huvelot à Micheline.

Tamerza, 15 septembre 1922.

Chère Micheline.

C'est hier que j'ai fait ma première grande promenade. Jusqu'ici, j'avais tourné mélancoliquement, une heure par jour, auprès de ma petite maison, appuyé sur un bâton. Hier, j'ai voulu essayer mes forces. Je les ai trouvées tout à fait revenues. Je suis sorti. Il faisait un temps tiède et triste. Je suis monté dans les rochers. Un vautour planait, pas très haut. Je regardais son ombre, tantôt élargie, tantôt diminuée, aller et venir au flanc calciné de la montagne. Nous étions les deux seuls êtres vivants.

Bientôt, il y en a eu un troisième. J'ai entendu un bruit de pierres remuées sur le sentier. J'ai vu un mouflon s'avancer vers moi. J'ai reconnu Poulet-Deux.

Je l'ai reconnu, à n'en pas douter, Micheline. Poulet-Deux a sur le front, entre les cornes, une sorte d'étoile blanche. Cette marque est commune

chez les ânes, mais elle est rarissime chez les mouflons. J'ajoute que, dissipant mes incertitudes, Poulet-Deux s'était arrêté. Lui aussi, il m'avait reconnu.

Avant d'aller plus loin, il faut que je t'explique. Tout le temps que j'ai été couché, je n'ai pu m'occuper du mouflon. D'abord, on l'avait laissé pénétrer librement dans ma chambre. Mais il avait une façon de me témoigner, à grands coups de cornes, sa sollicitude, qui avait effaré le médecin. Il craignait de lui voir démolir mon plâtre. Ma porte a donc été consignée au pauvre Poulet-Deux. Une fois, deux fois, j'ai demandé de ses nouvelles à Messaoud. Puis, je n'ai plus pensé à le faire. J'avais, tu le sais, d'autres soucis en tête. C'est égal ! j'ai eu une peine véritable le jour où Messaoud, fort penaud, m'a appris qu'il avait disparu. D'abord, on n'avait pas osé me le dire, dans l'espoir qu'il reviendrait, car il avait déjà fait ainsi deux ou trois petites fugues. Mais une semaine s'était écoulée, et il n'était pas revenu.

Donc, sur le sentier où je m'avançais maintenant, il s'était arrêté. Il était devenu un beau, un très beau mouflon. Bien que m'ayant reconnu, il me regardait avec indécision, tandis que la main tendue, le cœur légèrement oppressé, je me rapprochais à petits pas. Une ou deux fois, je crus qu'il allait fuir... Il demeura, cependant.

Quand je fus tout près de lui, il eut le même geste qu'autrefois pour flairer ma main. Cette main était vide. Je fouillai mes poches. Ah ! quel bonheur si j'avais pu y trouver quelque chose, un croûton, un morceau de sucre !... Mais rien ! Je le regardai d'un air navré. Il me regarda gravement, comme s'il comprenait, comme s'il me tenait compte de l'intention.

Le soleil, qui baissait depuis un instant avec rapidité, chut tout à coup derrière la montagne. Des pans entiers de rochers devinrent subitement ténébreux. Ma maison était loin. Il fallait rentrer.

Doucement, je caressai le front têtu de Poulet-Deux. Je passai ma main dans les franges de son cou, jadis si lisses, maintenant sauvages, embroussaillées, vivaces. Il se laissait faire. Mais je sentais que c'était là du temps perdu, que sa résolution était arrêtée, que la nature me l'avait repris.

Il faisait nuit. Une détresse affreuse m'étreignait. Je songeais à la lettre du mois de mai par laquelle je t'annonçais l'entrée de cet animal dans ma vie. Alors, je te demandais de me faire jurer que, le jour de mon retour en France venu, j'emmènerais avec moi aux Douves, Poulet-Deux. Heureusement, tu n'as pas pensé à me faire faire ce serment !

Poulet-Deux ne viendra pas aux Douves, Micheline. Hélas ! ce ne sera pas la première fois que ma pauvre volonté de théoricien aura eu contre elle

les événements, ou, pour mieux dire, la fatalité des choses.

Je crois que je serais resté là toute la nuit, auprès de cette bête en qui je voyais machinalement le symbole de bien des espérances brisées. Elle eut un petit mouvement d'impatience pour me signifier l'*à quoi bon* farouche sur lequel nous finissons tous par venir buter. J'ai compris. J'ai embrassé, je crois, son museau humide. Nous nous sommes séparés. Mais moi, dès que Poulet-Deux s'est effacé dans l'ombre, je me suis arrêté, et je suis resté immobile, à écouter le choc de plus en plus assourdi de ses sabots. Quand je n'ai plus rien entendu, je me suis remis en marche, désespéré.

Tout à l'heure, le petit train de Redeyef a sifflé dans la nuit finissante. Sifflet d'un petit train perdu au milieu de l'immensité désolée sur laquelle l'aube va bientôt poindre, que tu me fais mal ! Avoir, six mois, entendu chaque jour ce sifflet, en songeant au jour où le petit train m'emporterait, être parvenu à ce jour-là, et n'être que le plus malheureux des hommes ! Ah ! la chatte Belle-Lurette, et les gens de la Hulotte, ils auront bien travaillé !

Micheline, je suis guéri, j'ai de l'avancement, je suis nommé à Tunis. On me laisse la faculté de partir dès la semaine prochaine pour la France, jouir du congé de convalescence de trois mois qui m'est accordé, ou de ne prendre ce congé qu'à partir du

mois prochain, si je préfère commencer par m'installer à Tunis dans mes nouvelles fonctions. Je regarde sur le mur la photographie de Micheline, je sens que ces nouvelles la laissent indifférente. Comment pourraient-elles donc me toucher, moi ! Tu peux, tu peux, dans le froid matin, petit train de Redeyef, multiplier tes appels déchirants. Tu ne m'intéressais que lorsque, au bout de tes rails, il y avait le bonheur. Où me conduirais-tu maintenant, pauvre petit?

Je ne veux pas te faire de peine, Micheline. Tu en as déjà plus que ta part. Sache bien, au contraire, que c'est moi que j'accuse. Oui, moi. Hier soir, je n'en ai pas voulu à Poulet-Deux lorsqu'il m'a signifié son abandon. C'était ma faute. Avais-je pu jamais espérer contre-balancer les forces mystérieuses qui, à mesure qu'il grandissait, le rappelaient vers ses roches natales? Peut-être quelqu'un y serait-il parvenu, qui eût été plus habile que moi, et aussi aurait eu plus de chance. C'est un fait, j'ai beaucoup réfléchi, vois-tu, ma chère enfant bien-aimée, durant les longues journées d'inaction qui ont suivi les journées de souffrance. De ces réflexions, je ne peux pas dire qu'un autre Lucien soit sorti. On ne se change pas. On ne peut pas se changer. On parvient, tout au plus, à se connaître. C'est ce que j'ai fait. J'ai donc connu que dans certains domaines, ceux, par exemple, où un Bernard Souchet excellera, je

ne suis guère adroit. Mais l'équité m'oblige aussi à dire que je ne suis guère servi par la chance. Si j'ai perdu Poulet-Deux, c'est sans doute que je ne me suis pas assez occupé de lui, ou que je ne m'en suis pas occupé de la façon que désirait sa cervelle de mouflon sentimental. Mais j'ai bien le droit aussi de penser que, si je n'avais pas eu cette première malchance d'avoir la jambe brisée, la seconde malchance de le perdre m'eût été évitée. Je ne suis pas le seul responsable des disgrâces qui m'accablent.

Avec ma terrible mémoire, Micheline, j'ai procédé à un inventaire impitoyable de mes façons d'être à ton égard. Je n'ai pas été tendre pour moi, va ! J'ai relu tes lettres, et aussi par la pensée celles que je t'ai adressées, celles auxquelles les tiennes répondaient. Je n'ai eu que peu de peine à m'avouer que trop souvent je t'ai écrit comme un ingénieur peut écrire à son Conseil d'administration. Parlons net : j'ai été ennuyeux, terriblement ennuyeux, ma chère petite. Tu voulais lire un roman, un beau roman, et c'est une table de logarithmes que je t'aurai proposée. Rappelle-toi les livres de prix de nos grand'-mères, les jolis livres aux couvertures émaillées de bleu ciel, d'or, de cerise, d'argent, d'émeraude. J'en vois très bien un qui eût porté ce titre : *Lucien ou le malheur d'être trop sérieux.*

Être trop sérieux ! J'ai peine à me défendre de quelque amertume. Crois-tu que c'est par plaisir

que j'ai été sérieux? Rappelle-toi, rappelle-toi encore. Ici, c'est mon enfance, notre chère enfance commune que je te demande d'évoquer. N'ai-je pas été le plus endiablé petit compagnon qu'il soit possible d'imaginer? N'est-ce pas dans un délire de joie que nous avons joué ensemble? Et si, quelquefois, je m'arrêtais soudain, comme pris de remords, au milieu d'une de mes folies enfantines, pouvais-je, Micheline, étonnée de ce calme subit, t'en donner la vraie raison? Eh! je l'ignorais moi-même encore. Je savais seulement que, la veille, maman m'avait répété :

— Je t'ai déjà dit de ne pas jouer avec Micheline à des jeux aussi violents.

Dès cette époque, je pressentais le mystère, ton mystère. Le jour où il m'a été révélé, je suis devenu le Lucien sérieux, et, en même temps, j'ai compris que je t'aimais.

Être sérieux! Ce jour-là, — j'avais dix-sept ans, peut-être, — j'ai cru que je ne le serais jamais trop. Il est vrai qu'une horreur profonde m'a saisi, une horreur des vaisseaux balancés sur les lames en courroux. J'ai songé à un havre fermé aux tumultes du large, un havre dans lequel, si violente que fût la tempête environnante, les eaux seraient si calmes et si limpides que l'on pourrait, de la jetée, dénombrer les galets à demi enfouis entre les rides du sable d'or. Cette digue, dès ce moment, j'ai commencé

à la bâtir avec toute ma patience, avec tout mon travail, avec toutes mes forces, avec tout mon cœur. Mais je dois avoir bien mal pris mes mesures, puisque, maintenant qu'elle est terminée, je m'aperçois, épouvanté, que l'ouragan souffle dans la rade avec plus de violence encore que sur la mer.

Je crois avoir énuméré avec assez de sévérité les inconvénients de l'excès de sérieux. Peut-être serait-il équitable, à présent, d'en indiquer les avantages. Je n'en vois qu'un, mais il est de taille : la ténacité.

Tu viens, Micheline, de traverser une grande tourmente. Il fallait qu'un jour tu la traversasses. Elle t'a laissée désemparée. Quoi de plus explicable ! Tout te paraît désormais changé. Mais, pour ceux qui, comme moi, savaient, rien n'est changé. Tu me dis que tu t'ignores toi-même, qu'il faut que tu attendes de te connaître. Si c'est une question de temps, j'attendrai, j'ai le temps pour moi.

Ne prends pas ombrage de cette douce obstination. Tu suspectais mon amour. Tu lui reprochais d'être né d'une amitié d'enfance. Ou, plutôt, tu le niais, purement et simplement. (Mon Dieu, n'arriverai-je donc jamais à me débarrasser de ces adverbes qui sentent d'une lieue leur technicien, à écrire d'une façon aussi élégante que Bernard?) Tu disais que je me trompais moi-même sur la nature de mon sentiment. Admettons-le. Admettons

tout ce que tu voudras. Fixe-moi le délai, la date, le stage qui te plaira, après lequel tu commenceras à être convaincue. D'avance, je souscris à tout.

Pour l'instant, tu l'as dit, tu n'es qu'une petite fille qui pleure. Mais on ne pleure pas toujours. Tu n'es pas faite pour pleurer toujours, toi surtout. Alors, il est naturel que tu te débarrasses avec le plus de hâte, et par conséquent le plus de violence, de la quantité, j'allais dire de la ration de larmes, qui t'est impartie. Cette quantité, cette ration, elle est à peu près la même pour tous les hommes, pour toutes les femmes, va. Seules diffèrent, suivant la destinée de chacun de nous, les raisons que nous avons de les verser. Ceux dont la vie n'est semée que d'incidents médiocres, on dit qu'ils pleurent pour rien. On est injuste envers eux. Il faut bien qu'avant de mourir, ils se soulagent, les pauvres diables, de leur lot de larmes. Ce sont les porteurs de petits coupons de la Douleur. Ton destin, Micheline, aura été autre. D'un seul coup, tu te seras mise en règle avec cette amère rosée. Rappelle-toi ce jour de printemps de 1910, quand le tonnerre est tombé sur le grand cèdre des Douves. Jamais nous n'avions vu la pluie ruisseler avec une telle rage. Les petites allées du parc étaient transformées en autant de torrents. Eh bien ! en moins d'une demi-heure, l'orage s'était dissipé, et jamais un ciel plus rose et plus bleu n'a brillé sur nos têtes que celui

dans lequel le soleil se coucha, au soir de ce même jour.

Peut-être, déjà, un soleil pareil reluit-il pour toi. Je ne peux guère l'espérer encore. Je sais qu'il brillera, voilà tout. Bénéficierai-je de ses rayons? Cela te regarde, dépend de toi, Micheline, et je reconnais que, pour l'instant, c'est une question secondaire.

Ne me réponds pas à Tamerza. Je n'y serai plus. Écris-moi à Tunis, au siège de la Société, 16, avenue de Carthage, car je ne sais pas encore où je logerai, ni l'importance de l'appartement que j'aurai à arrêter. Dans ta lettre, tu me diras ce simple mot : *Reviens*, ou cet autre, plus bref encore : *Reste.*

Tu peux écrire l'un ou l'autre, je te le répète, en toute liberté, en ne tenant compte que de tes sentiments, que de toi. Dans un sens comme dans l'autre, ici tout sera bien. Si je pars, on trouvera tout naturel que je veuille jouir immédiatement du congé qui m'est accordé. Si je reste, on admirera le zèle qui me fait retarder un voyage que j'appelais — personne ne l'ignorait — avec quelle impatience ! Et, de plus en plus, je passerai pour le modèle des fonctionnaires. Puisque, dans la vie, on encourt si souvent des reproches immérités, il est bien juste, n'est-ce pas? que, de temps en temps, il en soit de même pour les éloges.

Demain, je vais commencer mon petit déménagement. Il y a toujours dans ma malle les journaux

qui vous ont servi, à maman et à toi, pour emballer mes affaires. Ils sont tous là, ces journaux des Douves, ces journaux de décembre et janvier derniers. Quand je suis arrivé ici, il y a huit mois, je n'ai pu me résoudre à les déchirer, à les abandonner à Messaoud. Ils repartiront avec moi.

Le train quitte Tamerza vers quatre heures du soir. Sur le quai, il n'y aura sans doute, pour m'accompagner, que le triste Messaoud. Je m'accouderai à la balustrade de fer du petit wagon. Je regarderai peu à peu disparaître à l'horizon le Djebel Tamerza, la montagne où Poulet-Deux poursuit sa vie, cette vie que j'ai pu un moment espérer qu'il achèverait aux Douves.

Rien ne ressemblera moins à mon véritable départ d'ici que le départ que j'avais rêvé.

Je t'embrasse, Micheline, fraternellement.

LUCIEN.

XXVIII

Micheline à Antoine Barge.

Les Douves, 20 septembre 1922.

Avant de vous répondre, cher papa et de vous donner moi-même de mes nouvelles, j'ai laissé passer deux semaines et prié ma tante de vous écrire à ma place. J'attendais je ne savais quoi, et ce que j'attendais ainsi obscurément et instinctivement est venu : c'est-à-dire un peu de paix, un peu de repos, et encore, malgré tout, un peu de tendresse. Sans cette tendresse pour vous et pour l'univers, aurais-je pu continuer à vivre? J'ai compris tout ce qu'il y a d'affreux dans ce vieux lieu commun : « un cœur de pierre ». Mon cœur était pesant, dur, aride ; il me faisait mal, il m'étouffait, écrasant tout ce qui aurait voulu palpiter ou s'épanouir. Il n'y avait plus d'amour ; tout était hostile, terrible, inexorable. Je haïssais la vie et les vivants. Les sentiments qui les flattent d'abord pour les tourmenter mieux ensuite, le soleil qui les éclaire, l'été qui les réchauffe, les bêtes qui les suivent, les arbres qui les abritent :

tout m'était douleur, hélas ! il faut bien l'avouer, haine et douleur. Et puis, voilà l'automne et la pluie, et des jours gris qui m'enveloppent ; et voilà aussi que je m'habitue à ma peine. Un matin, je me suis éveillée, non plus avec horreur et révolte en reprenant la conscience sombre de mon destin, mais avec une douceur résignée et pitoyable... Je l'ai reconnue, pourtant, ma peine, mais sans en avoir peur. J'ai pu lui dire :

— C'est toi? Bonjour, ma peine ! Donne-moi ta triste main pour que je te salue sans inimitié ; et à ton tour sois-moi compatissante ; ne marche que dans mon ombre ; permets-moi parfois des instants doux, parce que je suis très petite encore et qu'il faut que je me repose...

Et c'est pourquoi je peux vous écrire aujourd'hui, si lasse, mais calme. La pluie douce déjà effeuille la chanson jaune des peupliers, des trois grands peupliers que vous préfériez ; j'en mets une feuille ici comme une obole, pour que puissent bientôt nos pauvres âmes quitter les rives douloureuses sur lesquelles nous errons.

Je ne suis pas malade, vous savez ; il ne faut pas que ma santé vous inquiète ; je ne crois même pas avoir maigri. Mais je n'ai plus mon beau, mon bon sommeil à la fois profond et radieux. Je rêve à des choses sinistres, incohérentes, et je m'éveille brisée, haletante comme une biche aux abois ; et je pleure

harassée et craintive. Quels cauchemars bizarres ! J'y vois toujours Lucien Huvelot, à la fois menaçant et solennel, et Belle-Lurette lacérant des papiers précieux et irremplaçables..., et des poursuites..., des poursuites..., des poursuites..., et des courses désespérées vers des refuges jamais atteints.

Il m'a écrit, Lucien ; mais il ne m'a pas comprise, il n'a pas su m'écrire les paroles de consolation, les paroles de bonté qui m'auraient apporté quelque bien. Ma tante, à laquelle je n'ai rien confié, mais qui sûrement a su les choses par lui ou par vous, ma tante n'a jamais été plus distante, plus silencieuse et plus rêche vis-à-vis de moi ; Arondine n'a rien dit ; l'abbé n'a pas osé m'interroger plus complètement, car je me refuse à cette confession qui n'est pas absolument et seulement la mienne. Et puis, vous allez me juger bien enfant, j'en « voulais » au Dieu qui crée les cœurs rudes et les cœurs faibles et doux, mais ne leur donne pas la grâce de pouvoir s'aider et se comprendre. J'ai évité mes amies, et nul réconfort n'aurait soutenu ma misère, si quelqu'un n'avait fidèlement et fortement pensé à moi, si quelqu'un dont vous n'aimez pas le nom n'avait su m'écrire, lui, des mots de bonté, des paroles de compassion, de douceur, d'indulgence, des paroles qui comprennent et soulagent, si, en sachant avoir pitié de moi, si, en m'aimant presque malgré moi, Bernard ne m'avait donné la force

d'être à mon tour pitoyable, n'avait fait rentrer en mon âme si sombre les claires puissances de l'amour. Sans lui, je n'aurais été aidée par personne...

C'est un peu grâce à lui que je m'habitue à ma peine.

Papa, il y a une petite photographie de vous, dans un vieil album ; elle est bien passée, effacée ; elle est ancienne déjà : c'est un portrait de vous à l'âge de six ans. Vous avez l'air boudeur, un peu fâché, surtout chagrin ; et c'est pourquoi, sans doute, on vous a laissé entre ces pages sans vous offrir les honneurs d'un cadre. Ce petit garçon-là, pourtant, m'attendrit beaucoup ; je me sens à son égard une âme déjà maternelle. D'une main indulgente, je relève ses cheveux sur son front lourd ; et puis, ce front, je l'appuie sur mon cœur triste et, comme il fait gris, comme il fait obscur sous la pluie infinie et le soir et l'automne, personne ne sait, cher père, si nous ne pleurons pas tous les deux les mêmes larmes et si nous ne cherchons pas à bercer, à engourdir, à apaiser la même peine..., cette peine enfin moins féroce, moins impérieuse, qui me permet de vous écrire ceci, ce soir.

MICHELINE.

XXIX

Micheline à Bernard Souchet.

Les Douves, 21 septembre 1922.

Merci, petit-fils de Maman Miche, merci de m'avoir écrit avec bonté. Vous auriez eu le droit de vous éloigner à votre tour de cette petite cousine « éloignée », offensée et méfiante ; au lieu de cela, vous avez négligé les petitesses rancuneuses ou susceptibles, et vous m'avez écrit deux fois. Vous m'avez donné d'abord, à votre sujet, des explications qui ne m'ont aucunement satisfaite, mais qui m'ont touchée en me révélant un peu de ce qu'il y a en vous de tendre, de protecteur, d'indulgent, d'amical. Oui, d'amical..., comme le fameux clair de lune de Virgile. Et sur ma détresse d'enfant perdue dans la forêt et dans la nuit, vous avez magiquement fait briller une grande lueur infiniment douce. Je ne sais ce qui arrivera plus tard ; mais dites-vous, petit-fils de Maman Miche, dites-vous bien cela : pour un petit être désespéré, vous avez été *toute* la consolation. La consolation ! Y a-t-il un

mot plus beau et plus puissamment secourable?

Vous me proposez des projets qui ne me séduiraient que trop... si j'étais encore jeune. Je commençais à peine à la déplier, cette jeunesse, et ses ailes, lorsque ce brusque souffle noir, glacé, irrésistible m'a fait rentrer dans ma chrysalide avec une hâte apeurée. Ma tristesse, mon chagrin, ma stupeur : tout cela a retissé autour de moi un cocon épais, hivernal ; je m'y blottis, épouvantée. Et si vous avez vraiment de l'affection, de la tendresse pour moi, songez à tout ce que vous allez encore être obligé d'accomplir pour me permettre de ressusciter !

Il va falloir, jour à jour, saison après saison, me rendre toutes les choses du monde, me dire :

— Micheline, n'aie plus peur ; l'hiver est fini. Voici le pollen d'or sur les chatons des saules, voici les bourgeons, voici les feuillages, voici les premières fleurs, voici les oiseaux : tout est revenu. Secoue ta cendre, rejette ton deuil. Regarde, écoute : de nouveau, les glycines se balancent et encadrent de boucles le visage de ta fenêtre ; de nouveau, les arbres du verger sont blancs et roses... Les rossignols trillent et se répondent sous les aubépines. Sens le parfum des grands iris et celui, si fort, des hémérocalles. Les petites grenouilles chantent près des nénuphars gon flés sur la mareépanouie, et la mélodieuse nuit de mai est ivre de toutes ses étoiles qui dansent...

Toutes ces choses que j'ai tant goûtées, que j'ai tant aimées, quand le long hiver sera fini, aurez-vous la puissance presque divine de me les restituer? Car rien n'est plus à moi ; je ne sais plus posséder nul rêve, nul parfum, nulle beauté, nul souvenir et nulle espérance : tout m'a été volé d'un coup, avec la confiance et la foi. Il me reste le soupçon, le doute, l'ennui, la douleur... Et vivre dans ce tourment, ah ! ce n'est pas vivre ! Ce n'est pas vivre ! Non, nul ne me rendra jamais mon insouciance sacrée et cette impatience de vivre où tout était permis, où tout était possible, où tout était azuré... Oh ! Bernard ! compagnon de la promenade de Guérande, c'est par vous que j'ai senti la première atteinte à la joie et à la gaie sérénité. A peine vous ai-je connu que j'ai souffert ; et, à cause de vous et d'une lettre de Lespinasse, j'ai crié follement vers la vérité... Or, pour punir cette enfant ambitieuse, toutes les vérités ont fondu sur elle à la fois, comme plusieurs aigles sur un seul agneau. Ah ! c'est cruel ! Mais vous avez raison, et le mensonge est encore plus terrible ; il n'est pas pitoyable, puisqu'il ne dissimule que pour mieux frapper, puisqu'il n'est que l'ombre où la révélation s'embusque ; ce qui y était caché apparaît soudainement sous des traits qui semblent affreux. Oui, c'est cela : cette vérité qui nous a été trop longtemps cachée, nous ne pouvons plus la voir qu'affreuse, encore

toute masquée de ténèbres, salie, poudreuse, et cent fois plus hostile d'être inhabituelle, étrangère... J'ai eu bien peur, mon cousin ! mon pauvre cousin auquel j'avais dit si impoliment : « Ne me mentez pas ! » Pour vous venger de cette gamine sans nuances, la destinée elle-même n'a plus menti... Et tout cela fut un peu lourd pour des épaules de vingt ans.

Néanmoins, je n'ai pas jeté dans les Douves la petite bague en forme de cœur et je l'ai souvent regardée, à travers mes larmes, briller à mon doigt, comme les héros des contes de fées, dans des moments d'angoisse et d'extrême péril, ont pu contempler leur talisman ; c'est le premier gage de votre amitié et c'est aussi le dernier présent de mon inexpérience, de ma puérilité, de ma candeur heureuse. J'y tiens beaucoup.

Vous me parlez longuement de Lucien ; je vois que vous pensez à lui bien plus que je n'y pense moi-même. Vis-à-vis de lui comme vis-à-vis de l'avenir, vous me paraissez bien net et bien décidé, mon cher cousin. Cela ne me déplaît pas, mais je ne veux pas vous accompagner si vite. J'ai besoin de « souffler » un peu et de « reprendre mes esprits ». Je suis comme les animaux qui ont fourni une course trop longue et trop rude et qui, à l'arrêt, tremblent... Je tremble, Bernard. N'allons plus si loin. Plus tard, je vous parlerai peut-être autrement et j'oserai vous suivre ; mais aujourd'hui, parce que je suis

si lasse, je vous demande, avant de partir encore en voyage, de vous arrêter un peu de temps dans ce petit hameau qui s'appelle l'Amitié ; j'y vois une maisonnette toute chenue dont la fumée monte vers le soir d'automne à travers le feuillage qui se dore ; la brume embellit les lointains ; la lumière est mûre comme un fruit. Poussons la porte : il y a sur la table dont vous me parlez du raisin noir et du vin d'ambre, les dernières pêches et les dernières roses, des mûres, une galette chaude, un livre ; et dans l'âtre, à cause de la pluie, un précoce, un charmant petit feu... Restons là, voulez-vous? Et pour calmer, pour rassurer, pour apaiser, enchanter ma pauvre âme, lisez-moi ou racontez-moi, je vous prie, une belle histoire, une belle petite histoire de fidèle amour...

MICHELINE.

P.-S. — Écrivez-moi. Ne venez pas. Je vous récrirai. Je vais mieux. Cela m'a fait du bien de vous écrire.

Ma tante? Ne me parlez-vous pas aussi de ma tante? Elle ne m'a encore rien dit, sur rien. Son devoir était de me garder, de me surveiller dans l'*ignorance*. Maintenant, elle me regarde avec curiosité comme elle considérerait un animal transformé et dont elle ne connaît pas encore les nouvelles mœurs... Ma tante ! Lucien ! comme ils sont Huvelot ! ou plutôt, non : *comme ils sont Barge!...*

M.

XXX

Antoine Barge à Micheline.

Pise (Italie), 27 septembre 1922.

Elle est là devant moi, pendant que je t'écris, ma si chère Micheline, la petite feuille dorée du grand peuplier. Elle a été vraiment pour moi, comme tu dis avec la grâce attendrissante de ton joli esprit, ce qu'était pour les morts de la légende antique l'obole qui permettait à leurs pauvres âmes de passer le Styx, le fleuve de douleur et de désespoir. Merci de cette nouvelle lettre, ma douce enfant, de ce geste de cœur qui t'a fait comprendre qu'ayant tout supporté dans ma triste vie, il y avait une chose que je ne supporterais pas : ta jeunesse à jamais brisée « par ma faute », — ces trois mots qui m'ont poursuivi comme un glas... La pauvre petite feuille me raconte que ce n'est pas, que ma lettre à moi a eu son retentissement dans ton âme, que tu as *senti la vérité*, que tu aimes toujours ton père, que tu pourras le revoir, mettre tes lèvres sur son front de vieillard comme tu les mets

sur son portrait d'enfant. Elle me raconte aussi, la petite feuille, qu'il y aura encore des printemps pour l'arbre dont elle est détachée, un renouveau de la vie dans les branches qui se dénudent aujourd'hui sous les pluies d'automne, une renaissance aussi de joie et de fraîcheur dans la sensibilité de ma Micheline... C'est renaître également pour moi que de me répéter : « Elle peut être heureuse, elle sera heureuse. » Le reste s'abolit. Le passé n'est plus qu'un cauchemar où je sais trop que je rentrerai demain, ce soir, tout à l'heure. Qu'importe, pourvu que j'y rentre seul !

Tu me dis que tu as trouvé, pour t'aider dans ta peine, quelqu'un dont je n'aime pas le nom. Tu es trop fine pour ne l'avoir pas lu, ce nom, à travers les lignes de ma dernière lettre, où je t'invitais à tirer de notre destinée, à ta mère et à moi, une leçon pour le jour où tu penserais à fixer ta vie de femme. Je savais déjà que tu avais rencontré ton cousin Bernard Souchet, — tu vois, ma Micheline, que ce nom ne me fait plus peur à écrire, puisque celui qui le porte a trouvé le moyen de t'être secourable, à une heure si triste de ta vie. Aujourd'hui qu'il n'y a plus entre nous ce tragique mystère, pourquoi te cacherais-je ce que j'ai tenté afin de couper court aussitôt à cette relation entre ce neveu de ta mère et toi? Je lui ai écrit pour le supplier de s'écarter de ton chemin. Mon instinct

de père m'avertissait — comment? je l'ignore — que l'obstacle viendrait de là au projet que nous avons tant caressé de concert, moi et ta tante, celui de te donner pour compagnon ce brave et gentil Lucien. J'appréhendais également la minute où tu te demanderais, avec ton acuité d'intelligence, qui m'a tant charmé et tant épouvanté :

— « Elle est donc bien grave, la raison de la brouille avec les Souchet, pour que ma sympathie envers mon cousin Bernard terrorise à ce point mon père et ma tante? »

Car c'est vrai que nous en avons été terrorisés. La seule manière d'empêcher cet éveil de ta curiosité, c'était que vous ne vous vissiez plus et que cet éloignement parût venir de lui. De là, ma démarche auprès de ce garçon, à qui je ne peux pas en vouloir de ne pas m'avoir écouté et d'être resté en correspondance avec toi. Si vous ne vous écriviez pas, il n'aurait pas su que tu savais, il n'aurait pas pu te dire ces mots consolateurs qui t'ont permis de te reprendre un peu. Et puis, s'il avait eu pour moi, comme je l'ai craint, les sentiments de féroce et injuste sévérité que son père m'a montrés dans mon procès, il n'aurait pas trouvé ces accents *de compassion et d'indulgence* dont tu me parles. Autrefois, ces termes que je viens de souligner m'auraient soulevé de colère. Je n'ai plus de ces révoltes. De t'avoir vue si misérable ne laisse plus de vivant en

moi qu'un sentiment : une reconnaissance infinie pour celui dont tu me dis qu'il a fait rentrer dans ton cœur les claires puissances de l'amour.

Descends bien au fond de ce cœur, Micheline, et si c'est vraiment l'amour qui te pousse vers Bernard, que la pensée de ménager ton père ne te fasse pas hésiter. Aucune objection ne te viendra de mon côté, aucune réserve. J'irai plus loin. Si étrange que cela doive te paraître, ta lettre a suscité ce miracle : l'idée de ton mariage m'apparaît, je ne dirai pas comme un bonheur pour moi, — c'est tout de même te perdre davantage, — mais comme un rachat inespéré de mon égarement. Je te dirai cela encore, je te dis tout maintenant : quand on a joué la pièce de Bernard, les journaux ont publié son portrait. Je suis allé à la gare de Pise acheter tous ceux que reçoit la vieille marchande installée sur le quai. Des yeux de peintre ont une manière à eux de regarder ces images mal imprimées et d'en dégager les traits caractéristiques, ceux qui doivent se retrouver dans le modèle que ces mauvais clichés déforment. Je te le dessinerais, ce visage que je n'ai jamais vu, avec une exactitude qui t'étonnerait, et si je ne la jette pas, cette esquisse, à cette seconde même, sur ce coin de feuille blanche, c'est que j'y ai démêlé une ressemblance trop émouvante. Tu devines laquelle. Oui, Micheline, il *lui* ressemble. Il est bien du même sang, de la même race. Sur le

moment, et quand de ces journaux étalés sur ma table j'eus, pour la première fois, dégagé cette parenté de physionomie, la coupe du front surtout, du nez, de la bouche, l'enchâssement de la paupière dans l'orbite, je me suis pris à haïr ce visage. Micheline, je viens de le regarder à nouveau et d'éprouver, au contraire, un apaisement de la blessure inguérissable en songeant que te permettre de l'aimer, c'est pardonner à celle qui n'est plus, c'est obtenir qu'elle me pardonne, c'est effacer. Je n'espérais pas que ce fût possible.

Je ne répéterai pas ce que j'ai essayé de te faire comprendre dans ma confession de l'autre jour. Je n'en aurais pas la force, et, d'ailleurs, à quoi bon? Tu l'as compris. Le malentendu tragique où a sombré notre ménage, à ta mère et à moi, eut d'abord pour cause mon inintelligence de sa nature. Si tu dois épouser Bernard, tu ne commettras pas cette erreur dont les conséquences furent si terribles. Tu es saine et vaillante, comme j'étais avant le naufrage de ma destinée. Tu tiens de moi par ce courage. Tu tiens d'*elle* par un sens des nuances, une finesse d'impression, un romanesque aussi que nous n'avons pas nous autres, de la lignée Barge, ni moi, ni ta tante, ni notre pauvre Lucien. Cette double hérédité peut faire de toi, dans cette union que j'accepte, tu le vois, puisque j'en discute si simplement les conditions, précisément l'épouse qui convient

à un émotif comme lui, généreux, mais un peu instable, enthousiaste, mais trop aisément découragé. Du moins, ce que j'ai lu de lui le montre tel, et son attitude à ton égard s'accorde bien avec ce diagnostic. Si vous devez associer vos deux destinées, tu seras cet appui tendre et fort à la fois que je n'ai pas su être pour ta mère.

Avant de fermer cette lettre, je relis la tienne et j'y relève cette expression que je n'avais pas assez remarquée : « En m'aimant presque malgré moi. » Elle témoigne d'une incertitude encore dans ton sentiment. J'insiste donc pour que tu ne fasses aucun geste, aucune démarche que Bernard ou toi-même puissiez interpréter comme un engagement définitif. Je viens de te montrer mon sentiment à moi, sur ce mariage, avec une absolue sincérité. Ne considère pas cette espèce de *post-scriptum* comme un regret déjà d'une acceptation qui sera, je te le jure, ma bien chère enfant, sans arrière-pensée aucune. Précisément parce que ce foyer, s'il doit se fonder, reposera sur un terrain qu'a bouleversé une catastrophe, il faut que cette fondation soit très solide. Il faudra, pour parler sans métaphores, que, Bernard et toi, vous vous aimiez de cet amour complet, absolu, immuable dont on a dit si profondément qu'il est plus fort que la mort. Cette antique formule aura pour vous un double sens. Je t'invite donc de nouveau à un

examen de conscience qui ne laisse pas un point de doute dans ton âme. Vous marier dans un élan d'émotion qui serait chez lui de la pitié, chez toi de la gratitude, ce serait risquer une déception que je te supplie de t'épargner, — j'ajouterai de m'épargner. Pour bien le faire, cet examen de conscience, ne crois-tu pas que le mieux serait de sortir de ton atmosphère actuelle, et de venir tout bonnement auprès de moi? Le premier éclat de nos deux chagrins est en voie de s'apaiser. Nous pourrons causer, à présent, après que nous aurons pleuré, car nous aurons une minute d'une inexprimable émotion quand nous verrons : moi, ton pauvre et cher visage dans l'encadrement de la portière du wagon ; toi, la silhouette vieillie davantage encore de ton vieux père, t'attendant là, sur ce quai de gare où il est venu l'autre jour chercher le portrait de celui auquel il te donnera sans une hésitation, si tu l'aimes. Nous le saurons ensemble, si tu l'aimes, dans ce tête-à-tête qui sera aussi doux que triste, et où j'aurai, pour la première fois depuis le drame, joui de la présence de ma fille, de sa tendresse, de son cœur, sans ce fond de silence dont j'étouffais. Je te mènerai à travers cette belle et sombre forêt de pins d'Italie qui sépare Pise de la mer, jusqu'à cette plage du Gombo stérile et solitaire, mais si noble dans sa mélancolie, où Byron fit incinérer le corps de son ami Shelley. Une légende veut qu'il

se soit brûlé la main en retirant le cœur de la flamme. Ta douce main, ma Micheline, retirera le mien d'un feu plus meurtrier, et, merveille du dévouement filial, ce sera la guérison et de ce cœur et de ta plaie à toi, de celle qui s'était ouverte « par ma faute ». Nous nous parlerons indéfiniment au bord de cette mer qui nous bercera de sa monotone plainte. Des voiles blanchiront sur l'horizon bleu des vagues, symboles du départ dans l'espérance, et quand, t'ayant bien lu dans l'âme, je te dirai : « Pars, mon enfant, et espère », tu pourras m'écouter et aller vers l'avenir dont tu rêves en ce moment, avec la certitude du bonheur et la bénédiction de ton vieux père qui te dit : « A bientôt, n'est-ce pas? », et t'embrasse de cœur.

Antoine Barge.

XXXI

Micheline à Antoine Barge.

Les Douves, 30 septembre 1922.

Cher père, le froid et la pluie ont soudain cessé et voici de radieux jours d'automne ; un ciel bleu, certes aussi pur que le ciel de Pise, une brise tiède et légère, un soleil dont la lumière est de miel. J'ai cueilli une rose jaune, une dernière Gloire de Dijon fastueuse et embaumée. J'ai admiré une limace magique qui bavait de l'argent et j'ai poursuivi deux papillons jusqu'aux rochers du bois de pins, où les touffes de bruyères sont roses, où les ajoncs fleurissent un peu, cependant que d'épaisses toiles d'araignée tissées autour de leurs branches épineuses les habillent de housses presque opaques. Le soleil tiédissait encore les grandes roches ; sur la plus grande, les deux papillons se sont posés et, en me plaçant de manière à ne pas faire ombre, j'ai pu les contempler assez longuement. Je n'ai jamais pu rencontrer des papillons sans les suivre jusqu'au moment où je peux, furtive, admirer leur vol posé.

L'un n'était que beau : jaune, ourlé de velours marron ; mais l'autre était un vulcain sombre et bien taché d'orange, de rouge et de blanc, cabalistique..., et parmi ces signes d'un langage inconnu j'ai cherché malgré moi le mot de ma destinée...

Alors, j'ai pris votre dernière lettre dans la poche de mon chandail ; je l'ai relue.

Puis, j'ai gagné ce sentier que nous avons une ou deux fois suivi ensemble pendant vos rares séjours aux Douves ; je me suis arrêtée sous les cèdres ; là, une fois aussi, vous m'avez parlé du Liban, de l'Orient, de Lamartine, de la mort de sa fille et vous m'avez dit avec un amour plein d'épouvante :

— Vis ! toi, Micheline ! ma petite Micheline. Vis !

Et cette phrase, qui m'avait semblé si bizarre lorsque j'étais enfant et que je n'ai jamais oubliée, cette phrase me met aujourd'hui tout près de vous, malgré l'absence.

Aussi je veux avoir avec vous, papa, un entretien très sincère et très net. Suivez-moi, voulez-vous? jusqu'à l'allée des chênes d'Amérique dont les feuilles commencent à rougir. Déjà, il y en a de corail pâle, aussi belles que des fleurs, et l'une d'elles, petite et tombée sur le sentier brun, s'y arrête comme l'empreinte colorée d'un pied rose... C'est peut-être le dernier pas de mon enfance ignorante ; arrêtons-nous donc ici, voulez-vous? C'est ici que je parlerai.

Père, vous avez raison. Je ne veux pas rester aux Douves. Ma tante m'a tourmentée au sujet de Lucien ; elle m'accuse de le faire souffrir, d'être une coquette, de ne lui dire ni oui ni non pour mieux l'aguicher. Elle juge que l'incertitude est un poison pour lui ; que je suis assez grande pour me décider ; que, d'ailleurs, elle ne comprend pas comment j'ai pu inspirer à son fils une telle tendresse ; que je ne la mérite pas ; que je ne l'aime pas ; que je ne suis que mystère et frivolité, légèreté, inconstance de plume au vent, et qu'un mari aura tout à redouter de ce caractère. Cher papa, je n'ai jamais eu d'intimité avec ma tante ; elle ne sait pas grand'chose de moi, et ce portrait facile qu'elle trace ainsi de votre fille n'est vraiment pas extrêmement ressemblant. Une seule chose me paraît juste : c'est que je dois écrire à Lucien, sans plus tarder, que je ne l'épouserai pas. Je l'ai dit à ma tante ; alors, la girouette a tourné et, à la pensée du chagrin de Lucien, elle m'a suppliée d'oublier ce qu'elle me reprochait, de réfléchir encore... Au fond, elle ne m'aime pas ; si je commettais jamais la folie d'épouser Lucien, j'aurais en elle la plus vigilante ennemie ; elle est combattue par la jalousie que lui inspire le sentiment de son fils à mon égard et la crainte de le voir malheureux. Mais je sens déjà que ce regret lui paraît préférable au tourment futur qu'elle imagine... Et, en quittant les Douves, croyez que je délivre ma pauvre tante d'un réel

fardeau : celui de ma présence. Elle m'a supportée pour vous, élevée pour l'amour de vous, soignée avec un morne dévouement et une acariâtre sollicitude, mais elle ne m'a jamais aimée ; et depuis que je ne suis plus une enfant, elle ne peut me souffrir. Tout de moi lui déplaît et l'agace ; ne la plaignez donc pas de mon départ.

Quant à Lucien, il sera peut-être un peu malheureux ; et puis, il s'accoutumera à cette déception ; et puis, il l'oubliera et, plus tard, nous pourrons nous revoir comme le frère et la sœur que nous n'aurions jamais dû cesser d'être... Le frère et la sœur. Mais, lui, en devenant un homme, il m'a aimée..., et, moi, j'ai découvert en lui un caractère qui m'ennuyait et m'effrayait... Sans doute vaudra-t-il mieux que nous ne nous rencontrions pas trop vite... Je ne suis plus sa sœur du tout. Un homme est bien indiscret d'aimer une femme sans la permission de cette femme et de l'importuner de cet amour, et de l'accuser, ensuite, de faire son malheur et son tourment... Donc, je n'épouserai pas Lucien... Ne me demandez pas qui j'épouserai... Il y a certaines choses qu'un père et une fille ne se disent pas ainsi tout de suite... Je vous dirai cela plus tard... Pour le moment, je me repose, je me recueille, j'écoute s'éloigner ce qui fut pour mon âme une si violente tempête et, peu à peu, je m'apaise, je renais.

Père, ma tante ne me connaît pas ; et c'est depuis

peu que j'ai appris à me connaître moi-même. Sachez que j'ai l'instinct des choses excessives, des amours profondes, des passions sombres, exclusives, que tout ce qui est médiocre, tiède et modéré me rebute, que les demi-mesures me font horreur, que ce qu'on appelle préjugés, conventions, convenances n'a aucun sens pour mon esprit de sauvage, et que je ne sais souffrir que dans mon cœur. Et c'est pourquoi, après avoir connu par vous une si affreuse douleur, je peux vous dire quand même :

— Père, je viens à vous.

Je viens à vous ! Ah ! ne croyez pas que j'oublie ! Pas plus que vous... Mais j'ai tant pensé, tant senti, tant imaginé pendant mes nuits sinistres, que j'ai fait un voyage de découvertes dans les pays ténébreux, que tout le peuple des tourments m'est apparu, et que je vous ai plaint et que, sans absoudre, j'ai un peu compris...

Songez à tout ce qu'il m'a fallu de suppliciantes pensées pour arriver à cette compréhension, à cette acceptation...

Écoute. Tu as besoin de moi. Tu as été seul si longtemps avec le souvenir terrible ! Désormais, je veux me placer entre lui et toi ; je me pencherai sur ton tourment et ton cœur assombri, comme tout à l'heure, sur le rocher, « sans faire ombre », car je veux que tu aimes de nouveau la clarté..., la clarté qui chasse les spectres et qui fait grâce. Je ne veux

pas aller me cacher avec toi dans une ville étrangère dans un pays même beau, même enivrant, qui ne soit pas ton pays et le mien. Plus tard, nous voyagerons si tu veux, mais nous ne nous exilerons pas ; ce n'est pas la même chose. Et, maintenant, c'est à Paris que nous nous réunirons. Tu vas venir à Paris, rouvrir un étage de notre vieille maison, et m'attendre ; je viendrai ; je finirai de tout installer à mon gré et nous vivrons là, face à face. Et, d'abord, nous ne serons pas heureux ; mais nous accepterons notre sort d'une âme forte ; nous ne nous cacherons pas comme des coupables ; nous aurons des amis ; je te soignerai comme si tu étais mon enfant, car toutes les femmes, même les plus petites et les plus faibles, sont maternelles pour les hommes malheureux. Et, peu à peu, le repos, le calme, reviendront habiter en nous parce que nous n'aurons pas eu peur de souffrir.

Et c'est alors seulement, à ce moment de sérénité reconquise, que je penserai à ce que tu appelles « mon avenir », que j'en reparlerai avec toi, que je te soumettrai mes projets et mes décisions. Et plus tard, ô cher père ! encore plus tard, si le ciel nous est enfin clément et favorable, plus tard, quand je mettrai dans tes bras un petit enfant plein de force et de vie, tu écouteras le son mystérieux de sa voix nouvelle et, par ce balbutiement ineffable, tu te sentiras pardonné.

MICHELINE.

XXXII

Antoine Barge à Bernard Souchet.

Pise (Italie), 1er octobre 1922.

C'est encore le père de Micheline qui s'adresse à vous, Bernard. Il ne vient pas, ainsi que vous l'avez certainement pensé en reconnaissant son écriture sur l'enveloppe, vous reprocher de n'avoir pas agi comme il vous demandait d'agir dans sa première lettre. Il voulait que vous n'eussiez plus aucun rapport avec cette pauvre enfant. Il vous remercie aujourd'hui de ne pas lui avoir obéi, puisque vous avez, dans la terrible crise qu'elle traverse, trouvé à lui dire les paroles de réconfort dont elle avait tant besoin. Vous avez été le *secours*, ce qu'un père devrait toujours être pour sa fille. Hélas ! comment l'aurais-je été, le secours, quand j'étais la blessure? Vous m'avez remplacé, Bernard, et de cela, il faut, je vous répète, que je vous aie dit merci, et merci encore d'autre chose. Quoique Micheline ne se soit permis que des demi-confidences, je comprends que vous avez plaidé ma cause auprès d'elle. Il eût été

trop légitime, élevé comme vous avez dû l'être dans une implacable sévérité à l'égard du mari de votre malheureuse tante, que vous prissiez violemment parti contre moi, et d'autant plus que m'accuser c'était me séparer davantage de mon enfant. Un roué aurait raisonné de la sorte. Vous avez été plus loyal et aussi plus généreux, plus humain. Comment n'en conclurais-je pas que je serais coupable de ne pas répondre à votre procédé par un procédé pareil? Je tiens donc à vous avoir assuré tout de suite que je ne serai pas un obstacle à votre sentiment pour Micheline, s'il est ce que votre attitude semble démontrer. Le jour où elle me dira : « Mon père, mon cousin Bernard Souchet me demande en mariage », — « Obéis à ton cœur, mon enfant », répondrai-je. Certes, et pourquoi vous le cacherais-je? mon cœur saignera de la voir s'en aller sur un chemin où il me sera interdit de la suivre. Ni vous, tel que je vous devine, ni moi, tel que Micheline a dû me peindre à vous, ne sommes des gens à ne pas regarder en face les situations. Jamais vous ne me direz : « Mon père. » Jamais je ne vous dirai : « Mon fils. » Ce qu'il y a entre nous ne peut ni s'abolir ni s'oublier. Votre mariage avec Micheline, c'est, pour moi, la prolongation, jusqu'à ma mort, de la solitude où j'ai vécu. J'ai accepté un long exil volontaire, loin de ma fille, avec l'idée de lui épargner une trop cruelle révélation. J'accepterai que cet

exil se continue, si j'ai la conviction qu'elle est heureuse, fût-ce par quelqu'un auprès de qui je n'aurai même pas le droit de la voir s'agenouiller à l'autel. Les vôtres voudront y être, votre père, votre mère, et ils ont le droit, eux, d'exiger que je n'y sois pas. Je ne ferai pas surgir cette difficulté, qui vous mettrait devant un dilemme trop douloureux et de conscience et de cœur.

Bernard, la façon dont je vous parle m'autorise non pas à vous poser des conditions, mais à vous rappeler qu'en présence d'une situation comme celle où vous arrivez, vous et Micheline, l'un vis-à-vis de l'autre, l'honneur exige une sincérité totale et profonde. C'est toujours une chose grave qu'un mariage, cet engagement *for better, for worse, for weal and for woe, until death us do part*, — *pour le mieux, pour le pire, pour la joie et pour la douleur, jusqu'à ce que la mort nous sépare*. La fin tragique de notre mariage, à nous, votre tante et moi, est un commentaire affreusement éloquent de cette émouvante et si juste formule, où les Anglais ont fait tenir toute la noblesse et toute la tendresse, et aussi toute la responsabilité de l'union conjugale. Si vous épousez ma Micheline, Bernard, vous n'aurez pas devant vous cette illusion du bonheur sans nuages qui dérobe d'habitude aux jeunes mariés les menaces de l'avenir. Le *pire*, Micheline l'a subi déjà ; la *douleur*, vous l'avez partagée. La *mort*... Voyez,

ma plume a tremblé en traçant ces quatre lettres-là. Je l'ai écrit à Micheline et je vous l'écris : fonder un foyer sur un terrain bouleversé par une catastrophe, c'est presque tenter le destin. Mais l'amour est la force souveraine et bienfaisante qui peut accomplir ce miracle — pourvu que ce soit bien l'amour, celui dont un mystique, qui fut, ce jour-là, un admirable psychologue, a dit :

« L'amour veille, et même quand il dort, il ne sommeille pas. Fatigué, il n'est pas lassé ; enchaîné, il est libre. On l'effraie, et il n'est pas troublé. C'est une flamme vivace, un brûlant éclair qui monte, qui brille et traverse tout avec sérénité... Rien ne pèse à l'amour, il compte pour rien les labeurs... »

Lisez-le dans l'*Imitation*, ce chapitre sur l'amour divin, dont l'amour humain doit porter en lui l'humble ressemblance, s'il est véritable, et interrogez-vous. Micheline vous aime-t-elle ainsi? L'aimez-vous ainsi?

Vous ne pouvez le savoir l'un et l'autre que dans le silence et la séparation. Je ne vous fais pas l'injure, Bernard, de supposer que vous puissiez voir dans cet appel à un recul de vos fiançailles, si elles doivent avoir lieu, la ruse d'un père qui, désapprouvant une inclination de sa fille, emploie un procédé détourné pour empêcher qu'elle n'y cède. Ce que je redoute, sachant la vie, c'est une de ces erreurs de sensibilité que l'on paie plus tard très cher. L'émo-

tion n'est pas la passion, mais elle la joue parfois à s'y méprendre, et la passion même n'est pas l'amour, quoiqu'elle en simule si bien la ferveur. N'êtes-vous pas, tous deux, dans l'émotion, uniquement? Ce serait trop naturel, remarquez-le, que saisis, vous de pitié pour le désespoir de cette charmante créature, elle de reconnaissance pour votre pitié, cette impression fît mirage en vous deux, — trop naturel aussi que la grâce de ses vingt ans, la beauté mutine de son joli visage, l'originalité de toute sa personne vous séduisît (ces malentendus ne sont pas rares) simplement par le contraste avec les femmes que vous rencontrez dans votre existence un peu bohémienne. Ne cherchez pas un reproche dans cette épithète à laquelle un vieil artiste tel que moi n'attache pas un sens de blâme. Ce qu'elle est, cette existence, mes propres souvenirs me permettent trop de m'en rendre compte, et de l'effet qu'a dû produire sur votre imagination la merveille d'enfant pure et si spirituelle, ingénue et si fine, et si jolie, qu'est ma Micheline. Lui prendre sa vie, si vous n'aviez pas en vous de quoi lui donner toute la vôtre, ce serait plus qu'une légèreté, Bernard, quand la pauvre petite ne peut guérir de la plaie dont elle saigne que par l'appui d'un grand cœur loyal et fidèle. Attendez donc, pour avoir la certitude de votre propre sentiment, et laissez-la attendre pour qu'elle ait la certitude du sien.

Quelle estime j'ai conçue pour vous et quelle reconnaissance, lisez-le à travers les lignes de cette lettre, Bernard. Trouvez aussi dans ma franchise la preuve que vous ne vous trompez pas en jugeant avec plus d'indulgence que les vôtres le passé d'un homme qui a été très malheureux, qui l'est encore et à qui vous avez fait du bien en consolant un peu l'être qu'il aime le plus au monde.

Antoine Barge.

XXXIII

Micheline à Lucien Huvelot.

Les Douves, 8 octobre 1922.

Cher Lucien d'autrefois, cher frère avec lequel j'ai joué, près duquel j'ai grandi et qui as toujours été bon pour moi, c'est à toi que j'écris aujourd'hui... Il faut que tu reprennes la place du Lucien absent, celui qui, séparé de moi, s'imagina que j'étais une jeune fille comme les autres, une jeune fille que l'on peut aimer d'amour et courtiser même de loin... Non, non! Lucien, petit Lucien des Douves; tu t'es trompé, et parce que tu te sentais seul, exilé, tu as évoqué de Micheline une image transformée; elle a représenté pour toi tout ce que tu avais quitté: pays, affection, douceur, et tes regrets, ta nostalgie, ta solitude, ton espoir de retour, tout cela t'a comme enivré, et avec tes souvenirs fraternels tu as créé dans ton âme une illusion amoureuse. Cher Lucien d'autrefois, de toujours, revois-moi bien comme j'étais vraiment, la petite fille en tablier, à laquelle tu tirais les cheveux et donnais des bonbons en

secret, à laquelle tu lavais les genoux quand elle était tombée sur des pierres, à laquelle tu faisais réciter ses leçons, à laquelle, enfin, tu disais, gentil et dédaigneux :

— Que tu es bête, ma pauvre Micheline !

Souviens-toi de ce temps où, pour me faire enrager, tu comptais autour de mes yeux mes taches de rousseur et te moquais de moi et de mes idées de sauvage. Je ne suis pas une fille à marier pour toi, cher frère, cher garçon sagace, et pourtant emporté, qui cachais sous une frémissante raison ses fortes et secrètes colères.

Lucien, je vais quitter les Douves. Oh ! je te vois d'ici rougir furieusement. Je ne peux plus aimer les Douves, Lucien, excepté celles de jadis et de mon enfance avec toi. Mais ma jeunesse vient d'y connaître un si amer désespoir que je ne veux plus regarder leur image accompagnant le sombre chapitre. Je tourne la page. Je m'en vais.

Je vais à Paris vivre avec mon père, mon père plus seul et plus malheureux que tu ne le seras jamais.

Et je ne te dis pas adieu, Lucien. Nous nous reverrons bientôt, peut-être ; tu viendras me dire que tu épouses une femme que tu aimes ; tu me trouveras — qui sait? — mariée ou fiancée... Et nous ne parlerons plus de nos malentendus... Georgette est bien jolie, Lucien, et Socratine est savante

et bonne... Peut-être aimeras-tu l'une d'elles à ton retour.

Vieux Lucien, pardonne-moi de ne pouvoir être jamais pour toi que ta chère et fidèle sœur Micheline, qui t'embrasse de tout son cœur..., et qui te dit, ainsi que dans notre enfance, lorsque nous allions nous asseoir, après les pluies d'été, sur les marches encore humides du petit perron, entre les gros hortensias roses et bleus, sous les cheveux blancs de la clématite :

— Le jardin sent bon, le couchant est rose... Demain, il fera beau...

MICHELINE.

XXXIV

Micheline à Bernard Souchet.

Les Douves, 8 octobre 1922.

Quelques mots seulement, Bernard, pour vous avertir que je pars, ou plutôt que j'arrive. Je quitte ces vieilles Douves, et sans trop de regrets. Et, avant le 25, je pense, je serai à Paris auprès de mon père.

Je vous télégraphierai le jour exact de mon arrivée.

Et pourtant, je ne vous verrai pas tout de suite. Je veux donner à mon pauvre papa, tout étourdi de ma décision, le temps de s'habituer, de revivre.

Ah ! Bernard, ce mot de *revivre* me fait mal, car, brusquement, je pense à *elle*, qui ne revivra pas en ce monde, et que je ne reverrai point. J'ai profondément réfléchi. Ne croyez pas que je l'oublie ; non. Mais il me semble que c'est elle, elle-même, qui me dit :

— Rends-*lui* la confiance et la paix que je lui avais volées ; la confiance et la paix, plus précieuses que la vie...

Puissent cette confiance et cette paix m'accompagner moi-même dans ma vie de femme ! et, si vous vous sentez capable de me les garder entre l'amour et le bonheur, venez quand je vous ferai signe.

Et d'ici là, cher petit-fils de Maman Miche, attendez patiemment, doucement, tendrement, une petite voyageuse à la fois hardie et craintive, pleine d'espoirs et d'anxiété, cette Micheline, enfin, qui dit adieu à son enfance prisonnière et, librement, vous tend la main et marche au-devant de la vie...

MICHELINE.

XXXV

Micheline à Lespinasse.

Les Douves, 9 octobre 1922.

Je vais bientôt te revoir, très chère rosse et amie. Oui, je viens ; oui, je serai là bientôt, et si jamais tu fais tes débuts au théâtre dans un rôle de confidente, je pourrai te siffler ou t'applaudir. Lespinasse, ma vieille Lespinasse, la roue du Destin tourne et m'entraîne. Tes avis et avertissements ne m'ont servi absolument à rien ; tes conseils furent d'un effet également nul. Je n'épouse pas Lucien, et je suis prête à épouser Bernard...

Je n'épouse pas Lucien, malgré toutes les qualités et vertus que je lui reconnais autant que toi-même, et tu n'as pas besoin de me les faire remarquer ni apprécier. Mais il me représente la jeunesse de mon père, de mon père auquel il ressemble par plus d'un point physique et moral..., enfin de mon père. Or, je n'ai pas assez d'indulgent amour pour toute la famille Barge, et je ne peux que le donner, entier, à mon père malheureux. Avec une ingratitude que je

condamne, mais à laquelle je ne puis rien, je m'éloigne sans regret de la tante, car je fus son opprobre, et sans remords, de Lucien ; je fus l'intérêt et la joie de son enfance, donc il me doit un souvenir à jamais doux, à la faveur duquel, plus tard, nous renouerons notre fraternité.

Que veux-tu, ma pauvre Lespinasse ! Si j'épousais Lucien, je ne pourrais m'empêcher d'aimer Bernard quand même ; tout cela ne dépend plus de moi ; le sort a décidé, et tu auras beau m'objecter toutes les choses les plus vraies, tu n'obtiendras pas que je change, et tu auras beau me répéter sur tous les tons que je cours à mon malheur ou à ma perte, c'est absolument comme si tu conseillais au vent d'ouest de jouer de la mandoline ; c'est comme si tu chantais : « Gai, gai, marions-nous. »

Je plaisante, Lespinasse, et n'en ai pas envie. Il y a je ne sais quoi d'assez terrible dans ce fait qu'une rencontre, en somme, a décidé de ma vie ; et *tout* ce que j'ai su depuis n'a pu rien arrêter. Ce caractère séduisant, à la fois bon et dangereux, m'attire, m'attire, m'attire. Je crois que je ne m'illusionne pas et que, simplement, douloureusement, j'accepte la réalité. Je sens que rien ne peut m'en détourner ni m'en préserver. J'espère atteindre et garder une certaine part de bonheur ; mais si désastre il y a, j'accepte mon désastre. L'exemple affreux de l'ancienne colère ne m'avertit pas ; le geste passé ne me

défend pas. Je vais vers une même âme, vers une âme parente de celle qui a perdu mon père ; le même attrait, je le subis, tout en appréhendant la déception, hélas ! la trahison, en tout cas la souffrance ; enfin, tous ces maux inévitables que certains êtres charmants répandent presque sans le vouloir autour d'eux, tout en étant bons, indulgents et beaux, par le seul fait qu'ils sont comme ils sont. Tu te souviens de ta lettre à propos de « Mme Bernard Souchet », au moment de l'envoi des poupées? Eh bien ! à partir de ce moment-là, j'ai compris, c'est-à-dire que je me suis comprise et l'ai compris. Oui, malgré toute sa bonté, sa compassion infinie et tendre dont je lui serai reconnaissante à jamais, même lorsque, plus tard, je souffrirai par lui. Car je souffrirai, je le sais ; c'est inévitable ; et parce qu'il est lui et parce que je suis moi... Mais qu'importe? J'ai compris, dans mes heures de douleur, une grande chose : l'amour n'a rien de commun avec la joie ; l'amour n'est pas le bonheur ; l'amour, c'est aimer... et voilà tout.

Sa bonté... Sa bonté... Oh ! emmêlement des sentiments, confusion tragique et honteuse ! Ce que j'ai compris aussi, ce que je n'ai osé dire à personne, c'est que cette bonté de Bernard ne m'a pas seule aidée à supporter, à accepter la révélation du passé paternel : *c'est par le mal que Bernard m'avait fait* que j'ai été soutenue, éclairée, grandie ; c'est par cette

jalousie jusqu'alors inconnue qui m'a mordue et tourmentée, si fort et pour si peu ; c'est *cela* qui m'a forcée à comprendre mon père et c'est cette compréhension qui me ramène à lui ; et c'est aussi cette âpre douleur qui, comme une clé brûlante, m'a ouvert des coins secrets de mon âme ignorés alors de moi-même, cette douleur directe et perçante qui a contre-balancé l'obsession plus obscure des malheurs passés, de ce passé que je n'aurais pu supporter, sans ce fardeau odieusement neuf dans l'autre plateau de la balance. Voilà la vérité, Lespinasse. Voilà ce que sont les cœurs. Et quand on a entrevu les mystères que l'on ignorait en soi-même, comment juger les autres êtres? Comment ne pas les regarder dorénavant avec indulgence et pitié?

Ah ! certes, avec pitié ! Et, malgré cette pitié, que pouvons-nous donc pour ceux que nous aimons? Ma première douleur m'est infligée par ce père dont la vengeance, à travers le temps, achève son œuvre en tuant ma jeunesse..., car plus jamais je ne serai la Micheline d'autrefois... Mon premier chagrin m'est donné par Bernard comme un jouet ténébreux en même temps que les tristes poupées, et, mystérieusement, ce chagrin m'aide à supporter ma douleur... Moi-même, par le seul fait que j'existe, je rends Lucien malheureux... et je ne peux rien pour lui. Et ma tante qui m'a soignée, Arondine qui m'a gâtée, vous toutes, mes amies, et le brave et cher

abbé qui semble toujours faire les commissions du Bon Dieu, ne m'ont pas secourue... ni Dieu même, — à moins qu'il ne m'ait envoyé cette amertume apportée par l'amour aux ailes noires, ce poison céleste grâce auquel on comprend les cœurs.

Pauvre père ! Cher Bernard ! Auprès d'eux, je ferai semblant d'être heureuse, d'avoir pu reconstruire (comme s'il se rebâtissait jamais !) le palais radieux des illusoires certitudes, et, moi qui fus trop sincère, je leur mentirai un peu tous les jours, afin qu'ils puissent croire que je porte en moi non seulement l'espoir, mais aussi la joie.

Et c'est pourquoi, ma vieille Lespinasse, je m'en vais vers mon destin sans allégresse, mais avec une résignation volontaire, un amour à la fois ferme et angoissé ; mais cet amour-là, c'est lui que je veux, et, s'il doit m'apporter une autre douleur, eh bien ! c'est cette douleur-là que je choisis.

Tu te récries, Lespinasse? et tu vas me raconter de nouveau l'histoire du *Petit Chaperon Rouge*, telle que l'amiral des Touches l'avait arrangée ; l'histoire d'un Petit Chaperon Rouge toujours ressuscité après avoir été mangé, et qui, bien que gardant le souvenir de sa mésaventure, retourne dans le même chemin avec le même petit pot à beurre...

— Comment, c'est encore vous, Petit Chaperon Rouge? Mais vous savez bien que la mère-grand n'est autre que le loup, et qu'il va vous dévorer ! Alors,

qu'attendez-vous au seuil de cette porte, à l'orée de ce bois, au tournant de ce sentier?

— J'attends d'être mangé, monsieur, répond à tout jamais le Petit Chaperon Rouge, d'un air bien sage...

Ma Lespinasse, j'attends d'être mangée... Tu te souviens? Comme nous les aimions, tous les beaux contes!... *La Belle et la Bête!* Tu sais? celui où l'on dégoûte les femmes d'être raisonnables, car la jeune fille qui ne veut qu'une rose attire sur son père la colère de la bête et est obligée d'épouser la bête... Il est vrai que, à la fin, le monstre se transforme en charmant garçon et que tout se termine au mieux; mais la belle n'en a pas moins subi un moment horrible... Est-ce toujours ainsi dans la vie, et faut-il toujours, avant d'être heureux, passer par la bête?

Toi, tu aimais *la Belle au bois*, car tu es à la fois paresseuse et amoureuse. Pour moi, j'adorais la phrase : « Et la dame d'honneur leur tira le rideau. » Et, à l'instant encore, si je la prononce, je vois derrière ce rideau, avec moi, Bernard... et jamais un autre..., le Bernard de la Hulotte et de Guérande, des lettres, de mes chagrins, de ses bontés, le Bernard d'hier et de bientôt, de mon avenir et de toute ma vie...

Je suis allée à Guérande encore avec Georgette, — Georgette, qui viendra passer avec moi l'hiver à Paris. Nous avions froid dans la petite citron; les

feuilles étaient d'or sur le cours ; les remparts balayés de bourrasques et lavés de pluie, et, plus loin, les marais quadrillaient toujours leurs nacres, et tout était peuplé par le souvenir d'un visage ; il résistait même au grand vent salé qui souffle avec force d'équinoxe. On ne peut pas marcher droit sur la côte, au Croisic ; on n'avance que courbée sous la puissance invisible. A l'intérieur des terres, on est à l'abri ; pourtant, la Loire est large et grossie, et l'on voit, à Donges, onduler sous des rafales la multitude murmurante des roseaux.

Je ne vais plus à la gare saluer les trains qui passent, car bientôt je serai, moi, cette inconnue qui s'en va vers l'inconnu ; je me contente de dire bonjour, en passant, à Mlle Filtord, la couturière qui ne coudra pas ma robe de noce. Dans la bonne ville de S..., le perroquet de Mme Esquive chante et chantera toujours : « Le roi Da... » Chez la mercière, dans les bocaux, les sucres d'orge éprouvés par l'été se raffermissent et le pâtissier supporte son bonnet blanc ainsi qu'une crême glacée... Socratine lit Euripide dans son jardin, sous une vigne-vierge aussi rouge que le sang des héros dont elle lit la fable. A Noirtressé, notre cher amiral, au coin du feu, souffre impatiemment de la goutte et évoque sans fin, dans les flammes, la silhouette royale et brûlante de la duchesse de Berry... Une histoire récente est arrivée

à l'amiral, dont il n'est pas très content. Tu sais que, dès qu'un visiteur nouveau le venait trouver, il le menait au fond du jardin et lui montrait, sur la grande pelouse, cette sorte de bizarre arbre vert en forme de candélabre qu'il appelle son beau kuruburu. D'habitude, on lui demande s'il ne se trompe pas ; si cet arbre ne porte pas un autre nom, plus connu ou plus usité. Alors, il triomphe, il affirme que nul ne possède en France un si antique et majestueux kuruburu, et que, tel le cèdre par Jussieu, il fut rapporté aux des Touches par Chateaubriand revenant d'Amérique. Or, un ami du notaire étant arrivé de Paris a voulu voir l'amiral ; et l'amiral le conduisit devant le célèbre kuruburu. Ce Parisien a déclaré sans étonnement que ce nom lui était parfaitement familier et qu'il possédait un kuruburu encore plus beau dans son jardin d'Asnières.

— C'est un arbre, a-t-il ajouté, qui pousse très vite et atteint une fort grande hauteur en moins de quinze ans.

Depuis lors, l'amiral est maussade et soigne sa goutte, en écoutant le vent raconter au grand fleuve des histoires maritimes.

J'ai revu mon abbé lisant son bréviaire auprès de ses espaliers et de ses salades ; il m'expliqua que, pour protéger ces dernières des loches dévoratrices, la fille de sa cuisinière venait le soir, avec une lan-

terne, leur faire la chasse et les embrocher sur une grande aiguille à larder.

— Avons-nous le droit, gémit-il, pour préserver ces végétaux condamnés à périr ensuite sous notre dent, de traiter ainsi les loches, ces laides créatures de Dieu?

Je n'étais pas de force à résoudre ce problème. Je cueillis des poires qui avaient froid, des zinnia, des œillets d'Inde, des dahlias pointus, dits étoiles du diable, et si déplacés dans ce jardin de curé ; je les joignis aux rameaux des vignes rouges, aux grappes blanches et noires prises dans la corbeille de raisins que j'apportais des Douves ; et, dans la vieille petite église vide, sentant, comme dit Arondine, « la sueur des anges », je suis entrée avec mon présent terrestre, et j'en ai orné l'autel de la Vierge dorée. Je regardais les feuilles rouges et elles devenaient peu à peu, avec ma prière, le sang d'un sacrifice, le sang d'un cœur confiant et tendre et trop tôt torturé.

Petite Vierge d'or, soyez-moi favorable !

Puis, je suis revenue aux Douves à pied, par la route, sous les grands nuages d'automne que le vent pourchasse et transforme ; et, tout en marchant, je chantais à pleine voix triste cette chanson si lente et que tu aimais :

C'est là-bas, dans la lande,
Que le rossignol y chante...

Il dit comm' ça que je me mari'.
Que le rossignol est donc joli...
C'est là-bas, dans la lan...de,
Que le rossignol y chan...te...

L'air si lent traînait sur les prés comme une brume ; et aux haies j'ai cueilli des baies cramoisies et vernies, et, dans un champ, des colchiques mouillés.

Aux Douves, tout était sombre sous l'épaisseur des arbres ; et, au bout de l'avenue, les fenêtres éclairées, par-ci, par-là, brillaient comme celles du château de la Chatte-Blanche. Ma tante, qui tricotait au salon d'un air hostile sous la lampe, ne me demanda pas si j'avais froid et ne parla pas d'allumer le feu ; alors, j'allai me réchauffer à la cuisine, où, dans la vieille cheminée, à côté d'un moderne petit fourneau, et en dépit de lui, brille toujours une allègre flambée. Je m'assis sur la table, devant le feu, et je réchauffai mes pieds froids, mes jambes lasses. De grandes lueurs dansaient dans les cuivres, léchaient les faïences et luisaient au sombre des bois cirés. Arondine, sèche, dure, ridée comme une noix à laquelle on aurait mis une coiffe, Arondine levait des couvercles et, au bout d'une grande fourche, grillait du pain.

— On dirait l'enfer ! lui dis-je en riant.

Mais elle me répondit, le visage penché sur la flamme :

— Il n'y a d'enfer que pour les cœurs sans miséricorde...

. . . .

Au dehors, une petite chouette ulula, très tendre, et Poulet, qui dormait au seuil de la porte, aboya sourdement dans son rêve.

Entre les nuages, la lune froide apparut et sembla se pencher sur l'odeur de la terre d'octobre et des feuillages qui vont mourir.

Adieu, les Douves ! Adieu, mon passé !

Et j'ai pensé aux marronniers, à mon vieux chêne, à l'aubépine rose, à la chatte noire, au grenier gris, aux fleurs, aux fraises, à la ferme et à l'enfant malade, aux blés mûrs, aux abeilles d'été qui, avec le soleil, entraient dans ma chambre à l'aube et m'éveillaient de leur bruit d'or...

A tout cela, j'ai dit adieu dans mon âme ; et puis, Lespinasse, j'ai pensé brusquement encore à un coin du verger, que j'aime, auprès des cerisiers, au mois de juin. Tu le connais..., le long des haies, le long des buis... Tu l'aimais aussi, tout blanc, malgré le pollen roux, intact dans son innocence fière... Et, au moment du départ, en l'évoquant, un grand regret palpite au plus pur de moi-même :

C'est que, dans cette allée, il y avait des lis...

A bientôt.

MICHELINE.

XXXVI

Bernard Souchet à Antoine Barge.

Paris, 10 octobre 1922.

Mon cher oncle,

Ces mots sous votre plume : « estime » et « reconnaissance », m'ont profondément ému. Je vous demande pardon de vous avoir désobéi en continuant à correspondre avec Micheline. Je la devinais malheureuse. Je sentais que nul ne pouvait lui apporter un vrai secours. J'ai tenu à ce qu'elle sût que quelqu'un était là qui pouvait la conseiller. Je ne vous connais, mon oncle, que par mes petits souvenirs d'enfant, un enfant que votre gloire émerveillait. Plus tard, ce sont vos tableaux qui m'ont appris à vous admirer, à vous admirer comme on aime, car il n'est de véritable admiration sans amour. Je n'ai jamais pris parti contre vous, car j'estime que la seule noblesse humaine est la bonté. C'est la bonté qui vous a dicté votre lettre. C'est par la bonté, malgré tout, permettez-moi de vous le dire, que nous sommes parents. Que me parlez-vous de l'exil et de la solitude? Ne sentez-vous pas que

votre lourde peine est finie et que ce projet d'union entre Micheline et moi en marque le terme? Je n'accepte pas une aggravation de votre sort, aggravation dont je serais responsable. Il ne peut s'agir de réconciliation, sans doute avec mon père ni avec ma mère ; mais ils n'ont pas le droit de vous enlever votre place à notre mariage. Et j'affirme que je saurai les convaincre. S'ils demeuraient intransigeants, s'ils refusaient de donner à ce jour la plus sublime des consécrations, je vous demanderais d'être là tout de même et nous nous passerions d'eux. Nous n'avons à nous substituer ni à la justice humaine ni à la justice divine. Et Micheline ne serait pas heureuse si le choix qu'elle a fait d'un compagnon pour la vie exilait définitivement son père.

Ce qui précède me donne le droit de m'étonner que le moindre doute plane sur ma sincérité. Ma vie passée? Le passé, quel qu'il soit, ne peut être planté comme un mur devant une destinée. Ce n'est pas le contraste de Micheline avec les femmes que j'ai pu rencontrer qui m'a ravi. Aussi bien, dès qu'elle a paru, les autres n'existaient plus, même comme éléments de comparaison. D'ailleurs, je n'ai pas vécu jusqu'à elle ; j'ai attendu. Vous savez que j'ai été très seul. On peut être seul, dans le brouhaha. Loin de mes parents, livré à moi-même, je n'ai pas tardé à être la victime de tout et de tous. J'ai été un inutile, d'abord, je l'avoue, un vrai inutile, un de ces petits

jeunes hommes dont la vue, aujourd'hui, m'afflige et me terrifie rétrospectivement. Puis, j'ai été un dilettante, ce qui vaut mieux. Enfin, je me suis mis à travailler en amateur qui cherche à tuer le temps. Depuis Micheline, je travaille vraiment et je parle à quelqu'un qui sait ce que cela veut dire. Je ne ferai pas à Micheline une vie d'austérité, non. J'entends qu'elle ait sa part de joie. Je ne lui ferai pas non plus la vie désordonnée qu'imagine ce pauvre Lucien Huvelot. Je viens de recevoir une lettre que j'ai brûlée après l'avoir parcourue, — afin de l'oublier le plus vite possible et de ne pas tenir rigueur au signataire. Ce qu'est cette lettre, vous pouvez l'imaginer. Il m'accuse d'avoir profité lâchement de son absence au lieu de lui télégraphier de rentrer au plus vite, comme c'était, ajoute-t-il, mon devoir d'ami et de parent. Il souffre de ce que les choses ne s'arrangent point comme il les avait rêvées. Il me dit, en somme, que, sans moi, Micheline se serait joyeusement résignée à un mariage sans amour et que les êtres de mon espèce ne sont bons qu'à mettre le trouble dans l'âme des honnêtes gens. Vous aurez là une rude lutte à soutenir. On vous priera d'agir, d'intervenir, d'user de toute votre autorité, sans trop se soucier du choix de Micheline, ni de son bonheur.

J'attends donc. J'attendrai, fort de votre promesse. Pour le moment, je m'efface devant vous.

La blessure que j'ai pansée de mon mieux, vous seul pouvez la guérir. Avant de trouver un mari, il faut que notre petite retrouve son père. De vous seul elle peut tenir les mots qui apaisent. Sa première tâche est auprès de vous. Ne craignez rien. Cette âme que je connais peut-être mieux que vous est toute parfumée d'indulgence et de bonté. Votre présence, votre tendresse, lui rendront sinon son insouciance, du moins cette sainte gaieté qui est l'acceptation de la vie et la marque du courage.

Je ne chercherai à vous voir que quand vous en manifesterez le désir. Je vous remercie du fond du cœur. Voyez en moi le plus respectueux des fils.

BERNARD.

XXXVII

Bernard Souchet à Micheline.

Paris, 14 octobre 1922.

Chère Micheline,

J'ai été très ému, hier, par une visite. Un camarade de collège est venu me trouver. C'est le psychologue — saluez, mademoiselle ! — que ce blondinet un peu vieilli, un peu desséché, et, hélas ! presque chauve, avait le dessein de consulter.

— J'ai appris, m a-t-il dit, que tu écrivais des pièces. Tu vas donc me donner un conseil utile. Mon père écrivait, lui aussi. Oh ! ni des articles ni des romans ; mais il avait un talent, dont tu vas pouvoir te faire une idée...

Ayant dit, mon ami posa sur la table un énorme paquet.

— Voici, énonça-t-il avec fierté. Jamais mon père ne s'est séparé de ma mère. Ils sont morts à quelques semaines de distance. Mais, tous les matins, mon père, qui se réveillait de bonne heure, écrivait une petite lettre à maman, quelquefois dix lignes, quelquefois dix pages... Elle trouvait la lettre en

ouvrant les yeux ; c'était la première qu'elle décachetait... Mon Dieu ! Il n'y a pas là dedans de catastrophes ; c'est la vie de deux êtres qui se sont profondément aimés. Cela va des fiançailles aux dernières années, de la pure poésie jusqu'à des petits détails de ce genre qui paraîtraient peut-être ridicules à un imbécile, mais que tu trouveras, comme moi, émouvants au possible : « Ma chérie, je te conjure de mieux te soigner et de suivre bien exactement ton régime... » Il y a la lettre de mon jour de naissance, et c'est une merveille, je t'assure, un chef-d'œuvre... Alors, j'ai pensé qu'à une époque comme la nôtre, il serait peut-être salutaire de réunir ces lettres en un fort volume et de le publier sans nom d'auteur, pour donner un exemple...

J'ai dissuadé mon ami ; je l'ai conjuré de garder inédite cette attendrissante correspondance et de la faire lire plus tard à ses enfants, avec mission de la transmettre à leurs propres enfants pour éterniser ainsi un témoignage admirable d'amour conjugal aux temps futurs où les « sans fil » auront rendu vaine toute vocation épistolaire.

Mon ami est parti un peu déçu. Mais de ces humbles billets, si naïfs et si tendres, mon cabinet de travail et mon âme sont restés embaumés. Quarante années d'union étroite, d'entente absolue... La première lettre commençait par ces mots : « Ma bien-aimée », la dernière lettre portait ces mots : « Ma bien-

aimée », d'une écriture si tremblée que la plume avait dû tomber, ensuite, des pauvres doigts et qu'il n'y avait rien d'autre sur la page blanche...

Alors?... Alors, Micheline, nous continuerons à nous écrire, même quand la vie nous aura pour toujours unis. Nous ne nous quitterons jamais ; je n'aime pas beaucoup les voyages. Quand on vit comme nous vivrons parmi les fins atomes du bonheur, il ne faut pas s'en aller n'importe où, au risque de les laisser se déposer et s'agglomérer en poussière. Donc, nous n'aurions plus aucune occasion de correspondre, si je ne trouvais joli et utile de constituer notre Livre de raison. Il me sera doux, faisant de la littérature pour les autres, de vous livrer à vous, à vous seule, tout ce qui est délicieux à lire, après qu'on l'a entendu... Nous avons commencé ; nous avons déjà chacun une liasse importante. Nous les réunirons... Certaines pages sont bien sombres, Micheline... Elles nous rappelleront que nous avons triomphé. Nous sommes de ceux qui, au jour le plus resplendissant de l'été, ne sont pas assez fous pour évoquer les rigueurs de l'hiver à venir, mais se souviennent avec une tendre pitié de ce jour affreux de décembre où il pleuvait tant et où l'on avait si froid...

Micheline, ma petite Micheline, vous avez eu bien froid. Vous en frissonnez sans doute encore,

malgré le soleil italien... C'est à Paris seulement que le malheur ne sera plus qu'un souvenir... Oh! je ne vous demande pas de vous hâter. Vous m'aurez enseigné même la patience. Accomplissez votre mission. Je la devine en bonne voie. Persuadez l'exilé. Dites-lui que notre joie n'est pas égoïste et qu'il y aura place pour sa douleur dans la lumière de notre maison. Parlez selon votre cœur, vous serez sûre ainsi de parler pour nous deux. Soyez et restez l'obéissante qui donne des ordres. Car je vous vois ainsi, Micheline. La rue est encombrée ; vous mettez votre main dans la mienne « pour traverser », mais c'est vous qui me conduisez, tant vous vous sentez rassurée. J'ai d'horribles défauts : je trouve de la force dans les grandes circonstances ; mais pour les petites choses de la vie, je suis désarmé... Ainsi, Micheline lointaine, devenez tout de même assez vite quotidienne, car j'aurai besoin de vous. En vous attendant, je me cloître. Et sérieusement. Pour que personne ne me dérange dans ma retraite, je réponds à la hideuse sonnerie des raseurs en prenant l'accent d'un valet de chambre méridional et enrhumé :

— Allô! Monsieur *Souchette?* Il est à Mont-de-Marsan. Il reviendra l'année prochaine.

Et le raseur irrité de conclure :

— Mont-de-Marsan ! C'est insensé !

Ou bien :

— Il aurait pu prévenir.

Car, maintenant que je vous appartiens, je vois avec terreur combien j'appartenais aux autres et que j'étais l'esclave de N'importe-Qui, — lourd servage ! Je ne flâne point : je sais déjà quelle sera la couleur du papier de notre antichambre et comment nous disposerons votre chaise longue, devant ma table de travail. Je me vois étendu sur cette chaise longue et fumant une cigarette tandis que, brave, et le front plissé, vous élaborez le menu de la semaine ou vous écrivez une page de reproches à votre modiste... Je vois aussi le contraire, de temps en temps : vous étendue, moi travaillant. Je n'écrirai que des pièces gaies, parce que je vous les lirai scène par scène et que vous êtes mon seul public. Si je vous ai fait rire, peu importe le reste ! Foin de cet humour grimaçant que j'abhorre ! Je souhaite que Micheline rie « de bon cœur », comme on dit. Le public suivra. Et si j'ai raté mon affaire, il y aura le beau feu en hiver pour y jeter mes folies et, dans la belle saison, les jolis papillons blancs que fait, déchiré et jeté par la fenêtre ouverte, un papier couvert de bêtises...

« Vous allez voir ce que vous allez voir ! », disaient, au vieux temps, les montreurs de lanterne magique. Micheline, vous verrez comme nous serons heureux... Pour le moment, nous sommes dans un wagon... Un wagon, ça sent toujours un peu la mi-

sère des voyageurs qui vous ont précédés... Le train file... Fermons les yeux... Nous les ouvrirons quand nous serons arrivés dans le plus radieux pays du monde... Bientôt... Pour toujours... A jamais!...

BERNARD.

XXXVIII

Antoine Barge à sa sœur.

Pise (Italie), 17 octobre 1922.

Ma chère et bonne sœur,

Je t'écris encore de ce mélancolique logement de passage, où j'étais venu pour quelques jours afin d'éviter la promiscuité énervante des hôtels, et puis j'y suis resté des semaines et des semaines, pris par le charme endormeur de cette campagne pisane, qui semble faite à souhait pour les vaincus du sort, comme moi. J'espérais qu'elle me donnerait un peu de paix, et le sort a voulu que les rues mortes de la vieille cité, son fleuve à l'eau terreuse et lente, les façades muettes de ses palais, ses pinèdes immobiles sous le poids du soleil, servissent de théâtre à une nouvelle scène du drame de ma vie, — la plus douloureuse après celle qu'une autre lettre de moi, écrite fiévreusement de la presqu'île de Giens, te racontait. Je te l'écrivais, cette lettre-là, d'une main qui venait de faire justice. Du moins, je le croyais. Ah ! ma sœur, qu'elle est vraie, la phrase de l'Écri-

ture que j'ai lue, je ne sais où. Elle m'est revenue, tous ces temps-ci, comme une obsession et aussi comme une explication : « Je me suis réservé la vengeance, dit le Seigneur ».

Tu vois, je me suis mis à table pour te donner quelques détails sur l'arrivée de notre pauvre Micheline et nos projets. C'est de moi que je te parle, non par égoïsme, mais à cause de cette obsession, à cause du remords qui me ronge d'avoir été l'ouvrier de votre malheur à tous ! A elle, d'abord, dont la maigreur et la pâleur m'ont navré l'âme quand je j'ai vue, de la portière de son wagon, essayer de me sourire, et, au fond de ses yeux, je ne discernais que trop l'angoisse profonde et poignante.

Il y a trois jours de cela et nous ne nous sommes rien dit de ce qui fait notre unique pensée. Micheline me ressemble par ce trait de son caractère, qu'elle se tait d'autant plus qu'elle est davantage émue. J'ai senti aussitôt qu'elle avait peur de moi et qu'elle voulait à tout prix me cacher cette impression, trop légitime, hélas ! Sa mère tuée par son père ! Comment embrasser celui-ci sans que le fantôme de la morte apparaisse ? Quand je l'ai serrée contre moi à la descente du wagon, de quel frisson elle a frémi sur mon cœur ! Ah ! quelle minute !... Et tout de suite après que je l'eus remerciée d'avoir accepté de venir en Italie au lieu que je la rejoigne à Paris, comme elle en avait eu l'idée d'abord, nous

nous sommes mis à bavarder pour ne pas causer. Nous avons parlé santé, voyage, etc., etc... ; bref, les propos d'un monsieur quelconque et de sa fillette, après que cette dernière a fait vingt-six heures de train, accompagnée d'une femme de chambre qui, par bonheur, ne soupçonne rien de la tragédie dont elle est le témoin. Merci de ce bienfait après tant d'autres, chère sœur, d'avoir choisi à Micheline cette dévouée et humble servante pour qui « les chapeaux et les robes de Mademoiselle » sont l'unique affaire. Personne mieux que moi ne sait combien il est dur d'être observé quand on souffre, et comme on a besoin que ceux qui vous coudoient dans les instants d'agonie vous ignorent !

Ma logeuse avait, heureusement, une grande et belle chambre pour Micheline, où la pauvre enfant a pu prendre du repos, les nerfs brisés, heureusement encore, par cette fatigue physique, le grand, l'unique remède, je le sais par expérience, dans certaines crises. Je ne l'ai revue qu'au matin, à l'heure du second déjeuner. A peine a-t-elle mangé. Et, tout de suite, elle m'a demandé que nous sortions. Elle était si nerveuse et elle se voulait vaillante.

— On m'a tant parlé du *Campo-Santo*, disait-elle. Allons-y d'abord.

Nous voici donc, elle et moi, marchant le long des rues, elle m'interrogeant, et moi dissertant, toujours pour ne pas causer. Sur ce palais, sur cet autre,

je lui donnais un renseignement, étonné de constater comme elle a l'esprit vif et joli, dans sa demi-ignorance. Je me suis convaincu, dans cette promenade, qu'elle *sait regarder*, chose si rare. Nous autres peintres, nous nous en rendons compte. Je la voyais, prise un peu déjà, malgré sa détresse, par la nouveauté du pittoresque et du grandiose sans cesse mélangés dans une antique cité italienne comme celle-ci. Sur l'admirable place où se dressent le Dôme, la Tour penchée et le mur du cimetière, elle eut un mouvement d'enthousiasme qui me fut une telle douceur. C'était une preuve qu'elle pouvait guérir. Pourquoi faut-il qu'un tout petit signe, mais si révélateur, m'ait montré presque aussitôt à quelle profondeur elle a été blessée? Nous entrons dans le cimetière, et je commence à lui expliquer la série des fresques dont Benozzo Gozzoli et Orcagna ont décoré ce cloître. Quand nous fûmes devant celle qui reste la plus célèbre, *le Triomphe de la Mort*, je vis tout d'un coup ses paupières battre presque convulsivement. Elle pâlit et, s'appuyant contre un pilier, elle me dit d'une voix presque éteinte :

— Je me sens subitement si lasse. Il vaut mieux rentrer.

C'est que, dans un coin de cette peinture, il y a un groupe de jeunes femmes et de jeunes hommes, occupés à jouer du luth, à échanger des phrases de

tendresse, et si heureux d'être au monde, et, sur ces têtes insouciantes, s'avance, invisible d'eux et maniée par d'implacables mains, une faulx qui va les frapper !... C'est par les journaux que Micheline a connu l'affreuse fin de sa mère. Elle y a lu le compte rendu brutal de mon geste. Ce souvenir avait surgi devant elle, évoqué par une analogie trop saisissante. Nous sommes rentrés, comme elle désirait, sans plus échanger un mot, sinon quand nous fûmes à la maison :

— Père, je vais me recoucher. J'ai trop présumé de mes forces. Je me lèverai pour le dîner.

— Embrasse-moi, ma Micheline, lui ai-je répondu, et ne t'inquiète pas de me tenir compagnie. J'irai te dire bonsoir dans ton lit.

Elle m'a embrassé et nous avons tous deux fondu en larmes sans ajouter une parole. Nous nous étions trop bien compris !

Les larmes versées ensemble, c'est vraiment la fusion des cœurs. Quand nous nous sommes retrouvés, son visage était autre, détendu, confiant, éclairé. Elle-même, la première, m'a proposé que nous quittions Pise. Elle ne m'a pas donné la vraie raison, mais je l'ai lue dans ses yeux. C'est ici que j'ai reçu la lettre où elle m'a avoué qu'elle savait tout. Ici, j'ai vécu des heures d'atroce tristesse. J'ai des souvenirs de minutes angoissées dans tous les coins de ces rues et tous les horizons de cette campagne.

A son désir de s'éloigner, elle a imaginé cet autre motif : s'instruire par moi dans cet art italien qu'elle ne connaît que par le Louvre. Il a été arrêté, cartes en main, et après deux journées de délibération, que nous irions d'ici à Sienne, puis à Pérouse, puis à Orvieto, — pour y voir les merveilleux Signorelli, — et de là, comme l'automne avance, vers le sud, à Bari, à Lecce, à Otrante, à Metaponte, à Tarente, à Cotrone, pour gagner Reggio par la côte et, de là, passer en Sicile. C'est un itinéraire un peu singulier, puisqu'il ne comporte ni Florence, ni Rome, ni Naples. Il a justement pour lui de réduire au minimum les rencontres possibles avec des compatriotes connaissant mon nom ; et puis, visiter ces petites villes si peu fréquentées et leurs alentours, ce n'est pas s'enfermer dans des musées, c'est aller et venir en plein air, c'est gagner sans cesse des villas et des châteaux environnants, et se mêler à la nature. Elle est si prenante en Italie, cette nature, si enveloppante, tantôt magnifique de désolation, tantôt — et le plus souvent — si caressante dans ses sévérités, ce qu'un de leurs poètes appelle le *soave austero*. Elle est surtout si profondément historique, et, grâce au ciel, dans la solitude de mon long exil, j'ai beaucoup lu de vieilles chroniques, beaucoup interrogé de ces érudits locaux qui abondent au fond de ces provinces perdues. Je n'aurai pas besoin de consulter les guides pour évoquer tour à tour à Micheline,

au cours de ce pèlerinage, et les Étrusques, et les Normands, et un Annibal, et un Frédéric II, et les Hellènes de la grande Grèce, et les Français de Charles VIII. Ces visions du passé ne seront pas pour elle uniquement une curiosité. Il y a, — mon expérience me l'a enseigné encore, — il y a une force irrésistible de consolation dans cette sensation de l'écoulement des siècles. A nous représenter tant de passants qui ne sont plus que poussière, sur cette immobile scène du monde, comment ne pas réduire à son plan d'accident imperceptible notre pauvre existence? Elle compte, puisque c'est la nôtre, — la seule que nous aurons jamais. Elle n'est pourtant qu'une heure et qui va finir, pensent les vieillards comme moi. Les êtres jeunes ont plus d'énergie. Ils veulent la vivre, cette existence, et cette histoire des générations disparues leur enseigne que n'ayant à eux que des jours comptés, il leur serait tragique de se tromper dans l'emploi qu'ils vont en faire. C'est une leçon que Micheline, en ce moment, a, plus qu'une autre, besoin de recevoir.

Je touche ici, ma tendre sœur, au point le plus délicat de cette lettre. J'ai trop partagé les espérances que tu avais mises sur la tête de ton cher et excellent Lucien, pour ne pas sentir que l'attitude de Micheline à son égard t'a été, te sera longtemps plus qu'une déception, une douleur. J'en suis responsable, comme du reste. Oui, si ma vie de père

eût été normale, et que, séparé de ma femme, — c'était mon droit après sa trahison, — j'eusse gardé ma fille auprès de moi, Lucien n'aurait pas grandi auprès d'elle, sensibilisé par ce qu'il savait de sa misère ignorée d'elle-même. Toi non plus, ma généreuse sœur, si romanesque avec tes vertus bourgeoises, tu n'aurais pas formé le rêve de réparer toute cette misère, — l'œuvre de ton frère, — en les élevant, elle pour ton fils, et ton fils pour elle. Micheline n'aurait pas, non plus, exalté son imagination autour d'un tout proche parent que l'on éloignait d'elle avec tant de précautions, tant d'insistance et dans un tel mystère. Et, maintenant, Lucien est malheureux, tu es malheureuse en lui. Micheline, si elle se décide à épouser Bernard, se trouvera isolée de toi, qui l'as si maternellement élevée ; de Lucien, à qui elle ne pourra pas, même en aimant un autre, ne pas conserver une amitié de frère ; de moi, enfin, qu'elle chérit, je l'ai senti encore aujourd'hui, de tout son cœur d'enfant meurtrie et tout émue de pitié. Hé ! oui ! C'est mon œuvre, toute cette infortune, parce que j'ai tué et que l'on n'a jamais le droit de tuer, volontairement, pour se venger. Je me juge, et, par delà tant d'années, ma conscience m'oblige à m'avouer que l'orgueil seul m'a mis l'arme à la main, la fureur qu'un autre m'eût été préféré, la bestiale colère du mâle humilié, tout, excepté l'amour. L'amour pardonne, lui. La

justice, elle, cherche d'abord à comprendre ; elle délibère avant de condamner, elle pèse les motifs, considère les excuses, s'interdit la passion. Moi, quand j'ai agi, j'étais tout passion. J'aurais une excuse dans l'effroyable sursaut de surprise qui m'a bouleversé à la lecture du document dénonciateur, si j'avais tué du coup. Non, puisque j'ai attendu, puisque j'ai combiné mon acte. La justice, c'était que je fusse puni, à mon tour. Je l'ai été, et comme c'est la règle ici-bas, dans ceux que j'aimais autant que dans moi-même. Ah ! ma sœur, je voudrais que mon histoire fût connue de tous les hommes qui, malheureux par leur femme, sont tentés par ce « crime passionnel » que les jurés acquittent, comme ils m'ont acquitté, que l'opinion excuse, et ce n'en est pas moins un crime, châtié dès ici-bas, en attendant qu'il le soit ailleurs. Elle leur prouverait, cette histoire, à ces victimes sur le point de devenir des bourreaux, qu'ils vont frapper non pas une personne, mais tant d'autres qui sont innocentes. Toujours le mot que je rappelais et que je sens si vrai, si humain : « Je me suis réservé la vengeance, dit le Seigneur. » Et ce n'est pas *vengeance* qu'il y a dans le texte, c'est *rétribution*. *Ego retribuam, dixit Dominus.*

Il reste à le remercier, ce Seigneur, ce Dieu auquel tu m'as tant supplié de croire, ma sœur, et auquel je sens que je reviens de jour en jour, à tra-

vers ma souffrance, oui, à le remercier quand il permet à l'égaré de racheter sa faute, en acceptant l'expiation et en réparant un peu du mal qu'il a fait. Si Micheline aime Bernard Souchet, réellement, profondément, et si je lui facilite ce mariage qui, pour moi, en dépit d'une très noble lettre reçue de Bernard, est l'irréparable séparation d'avec elle, je pourrai me dire que j'ai droit au pardon de ma fille. Le tien, ma tendre, mon admirable sœur, je sais que je l'ai, et celui de ton Lucien. J'ai tant souhaité de l'appeler mon fils ! Puisse le sentiment que les conséquences de mon terrible geste sont enfin épuisées m'aider à finir une vie si tourmentée, dans l'apaisement. Ce sera, je l'espère, auprès de toi, et que Lucien aura pour son vieil oncle un peu de l'affection qu'il aurait eue pour lui s'il avait pu, marié à Micheline, l'appeler « mon père ». Sur ce rêve d'un soir d'existence, voilé, mais doux, comme les crépuscules de certains jours d'orage, laisse-moi vous embrasser, toi et Lucien, avec tout ce que j'ai dans mon âme de plus tendre et de meilleur. Je pressens trop quelle sera, au retour de ce voyage d'attente, la décision de Micheline, et que, dans quelques semaines, je n'aurai plus que vous deux pour toute famille. Si mon enfant est heureuse, comme je devrai remercier Dieu de m'avoir laissé cet asile où abriter mon misérable cœur, enfin guéri, mais comme on l'est après les

trop profondes blessures. Leurs cicatrices font toujours mal !...

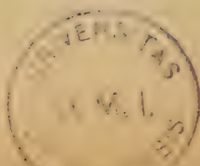
Antoine Barge.

P.-S. — Cette lettre de Bernard Souchet, à laquelle je viens de faire allusion, je te l'envoie pour que tu saches ce qu'il vaut et qu'il a vraiment une haute nature. N'est-ce pas que ce qu'il propose est un rêve impossible à réaliser? Écris-moi là-dessus et sur le reste, à Sienne, poste restante. Il vaut mieux que Micheline ne voie pas ton écriture sur l'enveloppe, comme cela risquerait d'arriver à l'hôtel. Je te tiendrai au courant jour par jour de notre voyage. Soutiens-moi, ma sœur. J'en ai tant besoin !

A. B.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et Cie

à Paris, le 4 juillet 1923.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 29413-1-23.



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 04 16 08 5